

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES REPRÉSENTATIONS DE LA MÈRE NATURE À TRAVERS LE LIEN SENSORIEL À LA NATURE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

MAÎTRISE EN PSYCHOLOGIE

PAR

MÉLANIE-JOËLLE GORTON

FÉVRIER 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Marie-Josée, sœur, pour tes encouragements dans ce projet d'étude ;

Antoine Ancelin, amour, pour ton ouverture et acceptation dans la réalisation de la fin de mes études ;

Annie De Silva, amie, pour le cheminement ensemble, dont les dix années de mes études en psychologie ;

Irène Krymko-Bleton, Ph.D., directrice de recherche, pour avoir cru en mes capacités ;

Aux participants de ce projet de recherche, pour votre confiance et générosité ;

Jani, Christian et Myriam, pour m'avoir accueillie dans leur maison de Sept-Îles durant un été dans le but d'écrire ce projet de recherche ;

Louise Verrette, Ph.D., superviseure de stage et chargée de cours, pour toutes les connaissances que vous m'avez transmises ;

L'équipe du département de psychologie, pour m'avoir permis de créer et de coordonner le jardin de psychologie, jardin qui a rassemblé d'autres étudiants autour de la nature ;

Philippe Ducharme, Ph.D., pour ton précieux soutien dans la fin de la rédaction ;

Marie Ducharme, pour ta vision dans mes démarches de fin d'études ;

Parents, pour avoir stimulé ma curiosité nécessaire aux études avancées ;

Mariu Romero et Marie LHuissier, collègues d'études, pour avoir élaboré ensemble les étapes de la méthode de Mme Bleton et partagé l'analyse de nos entrevues.

## DÉDICACE

Je dédie ce projet d'étude en mémoire de Yan Rousseau.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
DÉDICACE .....	iii
RÉSUMÉ.....	vii
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE .....	2
1.1 L'écopsychologie.....	2
1.2 Psychanalyse et environnement.....	5
CHAPITRE 2 CADRE THÉORIQUE .....	8
2.1 Origine : mère Nature .....	8
2.2 Relation d'objet et l'environnement non humain.....	10
2.3 La sensation océanique et le sentiment de la nature.....	11
2.4 Le besoin d'un contact à la nature .....	12
2.5 Sensorialité .....	13
2.6 Les sens et l'image inconsciente du corps.....	14
2.7 Projection et identification projective.....	15
CHAPITRE 3 PERTINENCE DE LA RECHERCHE .....	18
3.1 Question de recherche .....	18
3.2 Retombées.....	19
CHAPITRE 4 AU SUJET DE LA MÉTHODE .....	20
4.1 De la théorie de la complexité à la psychanalyse .....	20
4.2 Posture de recherche.....	21
4.3 Matériel et échantillon .....	21
4.4 Analyse du discours .....	22
4.5 Considérations éthiques .....	25
4.5.1 Consentement des participants.....	25
4.5.2 Droit de retrait.....	25
4.5.3 Évaluation des risques et bénéfices .....	25
4.5.4 Confidentialité .....	25
CHAPITRE 5 ANALYSES INDIVIDUELLES.....	26
5.1 Introduction .....	26

5.2	Rivière .....	27
5.2.1	Nature : fonction contenant .....	29
5.2.2	La dépendance à la nature comme symptôme .....	33
5.2.3	Sa relation avec la nature lui permet un contact avec la vérité .....	36
5.2.4	Personnification de la mère Nature .....	38
5.3	Acer .....	41
5.3.1	Mère Nature fusionnelle : ses rituels .....	42
5.3.2	Mère Nature protectrice .....	47
5.3.3	Mère Nature nourricière .....	50
5.3.4	Mère Nature reproductive : Transmission transgénérationnelle .....	51
5.4	Caribou .....	53
5.4.1	Déplacement de la relation paternelle dans son lien à la nature .....	54
5.4.2	Identification à la nature et affirmation identitaire .....	58
5.4.3	Désir de se rapprocher : l'insaisissable .....	62
5.5	Monarch .....	64
5.5.1	Nature secrète : Beauté non structurée, stimulante et magique .....	64
5.5.2	Désir de communiquer avec la nature .....	68
5.5.3	La nature assure une continuité dans sa vie .....	70
5.5.4	Nature refuge et protectrice .....	72
5.5.5	Autre monde que celui des humains .....	74
5.6	Ginkgo biloba .....	76
5.6.1	Identification à la nature : Résilience et réparation .....	77
5.6.2	Un sentiment de liberté .....	81
5.6.3	Le contrôle .....	86
5.7	Pêcher .....	89
5.7.1	Rituel : elle parle à son arbre .....	89
5.7.2	Sensorialité : lien fusionnel avec son environnement .....	92
5.7.3	Mère Nature fusionnelle .....	94
5.8	Hêtre .....	98
5.8.1	Quête identitaire : Héritage .....	99
5.8.2	Sa quête : dichotomie nature/culture .....	102
5.8.3	Sa quête : la nature comme <i>axis mundi</i> .....	105
5.9	Conclusion du chapitre .....	108
CHAPITRE 6 ANALYSE TRANSVERSALE .....		113
6.1	Introduction .....	113
6.2	Nature contenant .....	113
6.2.1	Nature apaisante et protectrice .....	114
6.2.2	La nature qui permet une continuité .....	116
6.2.3	Identification à la nature .....	117
6.3	Mère Nature originelle .....	118
6.3.1	Le sensoriel et le lien fusionnel .....	119

6.3.2	Nature idéale et toute-puissante .....	120
6.4	Mère Nature œdipienne .....	122
6.4.1	Nature reproductive .....	122
6.4.2	La nature transgénérationnelle .....	123
6.4.3	La nature insaisissable .....	123
6.5	Les aspects humains et non humains de la nature .....	124
6.6	Déplacement partiel des liens relationnels des parents et de la fratrie, vers la nature .....	125
6.7	Conclusion.....	127
CHAPITRE 7 DISCUSSION .....		128
7.1	Introduction .....	128
7.2	Question de recherche et titre .....	128
7.3	Le rôle des soins maternels .....	129
7.4	Parallèle entre cette théorie de Winnicott et les résultats de mon étude .....	130
7.5	Conclusion.....	132
CONCLUSION .....		133
ANNEXE A FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....		135
RÉFÉRENCES .....		140

## RÉSUMÉ

L'expression Mère Nature est au cœur de ce projet de recherche. Deux mots en écho qui ont traversé le temps et les cultures, portés par la mythologie. Mère et nature, deux entités essentielles, voire originaires et qui soutiennent nos vies. D'ailleurs, certaines personnes semblent chercher un contact avec la nature sur une base régulière. Ce contact avec la nature est un lien sensoriel qui passe par le corps et la psyché. De quelle façon la nature participe-t-elle à l'équilibre psychique de personnes qui entretiennent un lien avec elle? Cette étude rend compte du vécu singulier de personnes qui recherchent un lien avec la nature. Sept entrevues avec sept participants différents ont été analysées à partir de la question : comment les personnes qui recherchent un contact avec la nature se représentent-elles ce lien? L'analyse de ces entrevues est faite selon une psychologie d'orientation psychodynamique, plus particulièrement d'une méthode qualitative de l'analyse de discours. Cette analyse permet de mettre en relief les thèmes organisateurs dans un discours. Dans ce mémoire, l'analyse de chaque entrevue est considérée individuellement sous forme d'un portrait, puis les portraits sont mis en commun dans une analyse transversale, suivant ces thèmes organisateurs. Parmi ceux-ci, on compte la nature apaisante, contenante, protectrice, qui assure la continuité tant individuelle que transgénérationnelle ou encore qui permet un processus d'identification. Les participants de cette étude sont des adultes, toutefois leur lien avec la nature rappelle la relation du nourrisson avec sa mère, ce qui est discuté au terme de ce projet de recherche. Enfin, le résultat fait la boucle avec l'expression Mère Nature, inspiration du départ.

Mots clés : Mère Nature, besoin d'un contact avec la nature, adultes, relation mère et petit enfant, psychologie d'orientation psychodynamique, analyse de discours, recherche qualitative.



## INTRODUCTION

Ce projet de recherche pose un regard psychanalytique sur la relation entre les humains et la nature. Je souhaite apporter un éclairage sur les processus intrapsychiques et interrelationnels en lien avec la nature, jusqu'au niveau inconscient qui nous détermine. En mars 2017, j'ai présenté une communication orale sur les implications de la dégradation de l'environnement dans le cadre d'un colloque ayant pour titre *Les humains dans le monde des plantes*, qui eut lieu à l'UQAM. Cette présentation résumait la perspective psychanalytique dans le domaine de l'écopsychologie. Les lectures réalisées en vue de la préparation de cette présentation ont été déterminantes dans le processus d'élaboration de mon mémoire. Les auteurs tels Harold Searles et Renee Lertzman, écopsychologues d'orientation psychanalytiques, ont proposé des idées qui sont au cœur de ma réflexion. Dans la problématique de ce mémoire, je fais un retour sur ma présentation au colloque ; c'est à partir de cette présentation que j'ai entamé une réflexion et pu élaborer mon contexte théorique. Au-delà de cette présentation, mon expérience avec la nature, mes souvenirs d'enfance et mon besoin d'être en contact avec elle à travers des activités de plein air ou de jardinage, mais aussi ce que j'ai observé des gens autour de moi qui s'engagent dans ces mêmes activités, guident le processus de cette recherche. Après un laps de temps sur cette recherche et suivant les commentaires que j'ai reçus, je reconnais que mon travail porte sur les bons côtés de la nature tout comme les bons côtés maternels.

# CHAPITRE 1

## PROBLÉMATIQUE

Ce chapitre se divise en deux sous-sections : l'écopsychologie, et la psychanalyse et l'environnement.

### 1.1 L'écopsychologie

Depuis quelques dizaines d'années a émergé le domaine de l'écopsychologie, ralliant la sphère des sciences humaines avec celle des sciences de l'environnement. Ce domaine regroupe différents courants ayant pour point commun de considérer la complexité de l'humain et celle de la nature dans un tout interrelié. Pour nommer quelques-uns de ces courants, il y a ceux de l'écothérapie et de l'hortithérapie, courants qui reconnaissent les bienfaits d'un contact avec la nature. Un exemple de l'écothérapie : au Japon, l'activité du *shinrin yoku*, qui veut dire « bain de forêt », se veut une thérapie au contact avec la forêt. Quant à l'hortithérapie, il s'agit des bienfaits thérapeutiques par le jardinage, utilisé dans différents types d'institutions de soin et dont plusieurs études empiriques ont démontré l'efficacité. Autre courant est celui de l'éducation à l'environnement qui consiste en la sensibilisation aux valeurs et aux comportements en vue de la préservation de l'environnement. Aussi, une branche de la psychologie de l'environnement étudie la relation entre l'environnement vivant et l'individu, dans ses dimensions spatiales et temporelles. Autre courant est celui de l'écoféminisme ou encore les courants littéraires de l'écocritique et l'écopoétique (Meillon et Lauwers, 2018).

La permaculture est un autre exemple de la rencontre entre les humains et la nature, méthode systémique de l'agriculture qui considère la biodiversité dans toute sa complexité et son interdépendance jusqu'à l'humain qui en fait partie. Cette continuité entre la nature et l'humain est la clé de voûte dans l'édifice des différents courants de l'écopsychologie. Par ailleurs, parmi les précurseurs de l'écopsychologie, l'on retrouve Arne Naess, philosophe et fondateur de l'écologie profonde, qui a prôné une vision holistique unifiant l'humain et la nature dans une totalité en interaction complexe.

Parmi les écopsychologues, plusieurs se sont penchés sur la question de la destructivité anthropogénique de la nature, cherchant à comprendre pourquoi nous perpétons une telle destructivité et les effets de cette dégradation sur notre psyché, tant sur le plan individuel que collectif.

Ce projet de recherche a comme point de départ ces problématiques de la destructivité de la nature et de nos modes de vie de plus en plus déconnectés de celle-ci. Partant de ces problématiques et de leurs conséquences néfastes sur la psyché, j'ai voulu au contraire considérer l'importance qu'a la nature dans tous les aspects de nos vies, mieux comprendre ce qui nous lie à elle. Je vais donc brièvement présenter les travaux sur la dégradation de la nature pour démontrer comment le lien est défait et peut être rétabli : le thème de la dégradation étant le point de départ qui m'a permis d'élaborer mon contexte théorique. Toutefois, je me détache du thème de la dégradation de l'environnement dans le contexte théorique et la question de recherche pour me concentrer sur le point de vue psychanalytique de nos représentations de la nature à travers notre lien sensoriel à la nature.

Le psychanalyste Harold Searles (1972) est l'un des précurseurs parmi les écopsychologues d'orientation psychanalytique. Il propose dans son texte *Unconscious processes in relation to the environmental crisis: psychoanalytic review* que sous les apparences d'un état d'apathie face à la dégradation de l'environnement, se trouve un surplus d'affects qui génère de l'anxiété. Selon Searles (1972), notre rapport à la nature peut être mis en parallèle avec un état précoce de notre existence : celui du nourrisson, et plus précisément de la phase schizoparanoïde telle que définie par Melanie Klein. À cette phase, le moi du nourrisson n'est pas encore formé, il est alors complètement dépendant de la figure maternelle qu'il considère comme la continuité de son être. Non seulement il est dans un état d'indifférenciation avec son environnement, mais il est dans un rapport de toute-puissance puisque pour survivre, ses besoins doivent être répondus rapidement. Cette dépendance du moi génère de l'anxiété, mais aussi un clivage au sein du moi en devenir, clivage entre les pulsions de vie et de mort qui sont en conflit. Suivant la pulsion de vie, lorsque le nourrisson est confronté à des angoisses, il cherche à s'en défendre en les détournant sur la figure d'attachement. Selon Searles (1972), il en serait de même de la projection de nos angoisses et de nos peurs sur la nature que nous détournons sous forme de destructivité. Ainsi, appliqué à l'environnement naturel, cet état de régression se manifeste dans un rapport de dépendance envers la nature pour qu'elle subvienne à nos besoins (pulsion de vie et d'omnipotence), mais aussi dans un rapport de domination et de destruction, à travers l'agriculture à grande échelle, la coupe des forêts, notre surconsommation qui entraîne la pollution (pulsions de vie et de mort, angoisses détournées). En résumé, selon Searles (1972), ce clivage projeté sur la nature se traduit à travers la nature bienveillante qui subvient à nos besoins (la mère bienveillante), ainsi qu'à travers la nature persécutrice présente dans les catastrophes de la nature, sa force indomptable et grandiose (la mère persécutrice) que nous tentons de contrôler pour qu'elle réponde à notre besoin d'omnipotence. Nous pouvons ressentir dans cet état

paradoxal la grande anxiété qui peut être vécue. Cette position schizoparanoïde, telle que définie par Klein, est suivie de la position dépressive du nourrisson, moment d'intégration du moi où il vit des sentiments dépressifs.

Renee Lertzman (2012, 2013, 2015), écopsychologue, a repris cette idée de départ de Searles qui concerne l'apathie générée par l'anxiété. Selon elle, l'attention aux processus inconscients peut nous permettre de nuancer notre compréhension de l'anxiété face à la crise écologique, et ainsi de repenser notre relation à la nature. Elle a réalisé une étude auprès de personnes vivant près des Grands Lacs au Wisconsin, région hautement polluée par les industries des pâtes et papier. À partir de sa question de départ sur l'anxiété qui génère l'apathie, telle que formulée par Searles dans son texte de 1972, elle a été étonnée de constater une forme de mélancolie sociale à travers leur témoignage. Elle rapporte chez les participants l'expérience complexe de sentiments, de pensées et de désirs en lien avec leur environnement, particulièrement l'eau et la qualité de l'air. Dans leur discours, elle ressentait un profond sentiment de perte ; pourtant, ce qui était perdu n'était pas clairement nommé. Ils rapportaient des histoires de leur enfance, où ils se baignaient dans la rivière, et associaient ces souvenirs à leurs famille et amis, mais aussi à des traumatismes. Puis, le fil de leur récit menait au présent, à la rivière polluée dans laquelle ils ne peuvent plus se baigner. La désolation et la nostalgie de ne plus retrouver l'environnement tel qu'ils l'ont vécu dans leur enfance, ainsi qu'une idéalisation de leur passé étaient apparentes. Elle s'est intéressée à l'aspect non linéaire de leur discours, les ruptures, les émotions et la relation entre le conscient et l'inconscient. Au cours de ces entrevues, elle dit avoir ressenti des sentiments paradoxaux de dégoût, d'inquiétude, de déception, mais aussi de fierté et d'amour pour leur région. Cette analyse lui a fait voir de façon plus évidente qu'il y avait une faille entre l'expression reliée à l'importance de la qualité de leur environnement, et leur incapacité d'agir, associée à un sentiment d'impuissance. Elle a pu constater que sous les apparences de l'apathie, se trouve un surplus d'affects qui n'arrivent pas à être intégrés. Elle a aussi réalisé que bien souvent, il y a une continuité entre les expériences issues de l'enfance et le mode de réponse face à l'environnement à l'âge adulte (Lertzman, 2012).

Glenn Albrecht (2007), philosophe australien, a proposé le terme solastalgie pour décrire un état émotif comparable à la nostalgie, mais qui est une détresse pouvant être ressentie par ceux qui sont restés chez eux, alors que leur environnement a été détruit. Albrecht a voulu nommer cet état psychique suite à ses observations chez les résidents de la Hunter Valley en Australie, ayant subi la transformation du paysage

due aux ravages d'une mine. Cette transformation du paysage affectait leur sentiment d'appartenance et d'identité, leur santé mentale et physique (Albrecht et al., 2007).

## 1.2 Psychanalyse et environnement

Au sujet de la nostalgie ou de la mélancolie, dans un court texte de Freud (1916), *On transience*, sont décrites les émotions d'un poète au cours d'une promenade à la campagne un jour d'été, triste devant toute la beauté de la nature, incapable de l'apprécier sachant qu'elle va disparaître lorsque l'hiver arrivera. Dans cette mélancolie et cette nostalgie face à la transformation, voire la destruction de la nature telle que décrite par Freud (1916), Albrecht (2007) et Lertzman (2012, 2013, 2015), nous sentons le besoin d'être en lien avec elle et toute la mélancolie qui peut être vécue si nous sommes déconnectés d'elle. À ce propos, Ashlee Cunsolo (2016), chercheuse canadienne, étudie les impacts des changements climatiques sur la santé mentale, plus particulièrement la détresse vécue par les communautés autochtones qui se trouvent sur la ligne de front face à cette détérioration de la nature. Bien que les problèmes de violence, de suicide, de drogue et de crise identitaire soient complexes, Cunsolo (2016) pense que les changements climatiques peuvent agir comme stresser chez les populations autochtones. Elle se rend donc dans ces communautés et les interroge sur ce qu'ils ressentent par rapport aux changements climatiques. Elle constate le grand besoin de mettre des mots sur leur colère, leur désolation, leur souffrance, et leur sentiment d'impuissance et d'inquiétude. Elle propose qu'une prise de conscience de cette souffrance liée à la dégradation de l'environnement et un deuil lié à cette situation puissent permettre une créativité nouvelle, et d'une ouverture sur une responsabilité collective. Comme Cunsolo (2016), l'auteur Sally Weintrobe (2013) souligne l'importance de reconnaître la perte dans la dégradation de la nature, ne plus être dans le déni et le clivage, mais plutôt entamer un processus de deuil pour réparer notre lien à la nature. Aussi, les auteurs Winter et Koger (2004) mentionnent que des actions environnementales nous permettent de nous réparer face à cette souffrance vécue, de réparer le lien. D'autre part, l'auteur Rosemary Randall (2005) déplore le fait que le discours écologique est souvent alarmant et moralisateur, ce qui amplifie le sentiment de culpabilité et met de côté la souffrance qui peut être vécue face à la dégradation de l'environnement.

Ce désir de réparation rappelle la position dépressive de Klein (dans Segal, 1969) mentionnée précédemment qui fait suite à la position schizoparanoïde. La position dépressive se situe entre le sixième et douzième mois environ. À cette période, à force de vivre des expériences positives, le moi du bébé est fortifié, le clivage et la projection sont moins nécessaires, alors le moi intègre mieux les aspects bons et

mauvais. Il comprend aussi que sa mère est indépendante de lui, mais que lui est extrêmement dépendant d'elle. De la même façon, nous sommes dépendants de la nature tandis que la nature n'a pas besoin de nous. Au stade dépressif tel que défini par Klein (dans Segal, 1969), le nourrisson réalise que lorsqu'il a attaqué l'objet persécuteur, il a aussi attaqué le bon objet. Ces réalisations lui font vivre des sentiments dépressifs, mais aussi de culpabilité. Ainsi, dans le but de diminuer ces sentiments négatifs, il désire réparer le lien avec l'objet qu'il a attaqué. Ce besoin de réparation évoque un aspect du courant de l'écologie profonde qui propose de considérer la nature comme la continuité de notre être, en prenant soin de la nature comme nous prenons soin de nous (Koger et Winter, 2004).

À partir de ce que j'ai présenté des auteurs dans le domaine de l'écopsychologie, je souhaite explorer notre lien à la nature comme notre lien au maternel. Ma lecture de Renee Lertzman (2013) est l'élément déclencheur de ma réflexion, plus précisément lorsqu'elle relate l'émergence de souvenirs au contact avec la nature, présents dans les entrevues réalisées auprès de gens de la région des Grands Lacs. Ces souvenirs qui émergent au contact avec la nature se font par l'entremise de la sensorialité, ce que je souhaite aussi explorer dans ce projet de recherche. Par cette recherche du lien à la nature, j'espère ouvrir vers une perspective plus complexe et positive et ainsi sortir de la symptomatologie de l'anxiété, de la mélancolie, de la solastalgie et autres états émotifs qui peuvent être générés par la dégradation de l'environnement. D'un désenchantement du monde qui sévit actuellement, comme décrit par le mouvement de la collapsologie qui met en évidence les limites planétaires (Tasset, 2019), je souhaite mettre l'éclairage sur notre lien à la nature. Possiblement qu'un contact avec la nature pourrait contribuer à un meilleur équilibre psychique, du moins chez des personnes qui ont besoin d'un contact régulier avec elle. Ainsi, mon étude se rapproche du courant de l'écothérapie, soit les bienfaits d'un contact avec la nature. À une vision plus globale et collective proposée par les auteurs mentionnés ci-haut, je propose d'ajouter le versant plus individuel et intrapsychique en approfondissant les processus inconscients et les traces psychiques en rapport à la nature. Le parallèle qu'a fait Searles (1972) entre notre relation à l'environnement et la position schizoparanoïde du nourrisson, d'une régression à un état originare, m'a inspiré la comparaison qui peut être faite avec le mythe de la mère Nature. Ces mythes sont très répandus à travers les époques et les différentes cultures. Le lien fusionnel à la mère Nature pourrait être une sorte de remède contre les angoisses vécues, angoisses reliées à la dégradation de la nature ou autres. L'angoisse étant un signal de quelque chose qui n'a pas été lié psychiquement. Ainsi, le fait d'être en contact avec la nature pourrait être une façon de contenir ces angoisses. Comme le bébé qui est submergé par le sensoriel, qui est en contact avec son environnement par l'intermédiaire des sens, avant toute

représentation, nous pouvons retrouver ce même lien à la nature pour permettre de s'y projeter, puis de se représenter ce qui n'a pas encore été symbolisé.

## CHAPITRE 2

### CADRE THÉORIQUE

Ce chapitre se divise en sept sous-sections : l'origine mère Nature, la relation d'objet et l'environnement non humain, la sensation océanique et le sentiment de la nature, le besoin d'un contact à la nature, la sensorialité, les sens et l'imaginaire inconscient du corps, et finalement, la projection et l'identification projective.

#### 2.1 Origine : mère Nature

Je propose dans un premier temps de retrouver les différentes représentations de la nature et d'y analyser la façon dont nos fantasmes peuvent s'incarner dans la mère archaïque personnifiée en mère Nature. À travers différentes cultures et époques, cette allégorie de la nature a pris diverses formes et légendes marquées par notre mère interne. Depuis le paléolithique, des statuettes féminines, aussi nommées Vénus, aux formes généreuses laissant croire à un culte de la fertilité, ont été retrouvées sur plusieurs sites allant des Pyrénées aux plaines sibériennes (Getty, 1992). Ce culte de la mère Nature nous parvient avec force à travers la mythologie, représentations et fantasmes collectifs transmis à travers le temps. Gaïa, dans la mythologie grecque, l'équivalent de Tellus dans la Rome ancienne, symbolise la Terre-Mère. En Anatolie, Cybèle, une déité de la nature sauvage et de la montagne, remonte au néolithique (Getty, 1992). Parmi le panthéon grec, Déméter, est une déesse des moissons et de la fertilité, alors que sa fille, Perséphone, est une « [...] déesse de la mort qui demeure dans les entrailles de la terre, symbole intra-utérin. » (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 114). Artémis est la déesse de la nature sauvage, de la chasse, des accouchements et est associée à la lune ; l'Artémis d'Éphèse est d'ailleurs représentée avec de multiples seins, symboles de fécondité. Aussi, les Dryades dans la mythologie grecque sont des déesses qui habitent le tronc des arbres au creux des forêts.

Selon Joseph Campbell, mythologue, la vénération à la mère terre est associée à la fonction nourricière de la terre, de l'agriculture, « [...] comme la femme donne vie à l'enfant, la terre donne vie aux plantes [...] » (Campbell, 2009, p. 215). La Vierge pourrait aussi être confondue avec la mère universelle (Terrason, 2007 ; Villani, 1995). Par ailleurs, en latin, *natura* signifie le fait de naître. Lucrèce, poète de la Rome antique, exprime de façon insolite un imaginaire autour de la nature procréatrice dans son œuvre *De Rerum Natura*, en voici un extrait :



[...] Puis la terre créa les espèces vivantes,  
Car, l'humide et le chaud abondant dans les champs,  
Aux endroits où les lieux s'y prêtaient, des matrices  
Poussaient, fixées par des racines dans la terre,  
Qui le terme venu s'ouvraient sous la pression  
Des nouveau-nés fuyant l'humide vers l'air libre. La nature y branchait les canaux de la terre,  
La forçant d'y verser un suc semblable au lait [...]  
(Lucrèce, Chant V, 805-812, 2012, p. 379; Villani, 1990)

Béatrice Marbeau-Cleirens (1988) retrace les diverses représentations de notre relation précoce unissant l'enfant à la figure maternelle à travers les croyances religieuses, les cérémonies et les événements historiques, représentations allant de la mère terrifiante, image de mort, à la mère nourricière, protectrice qui donne la vie. Elle écrit qu'« en Mésopotamie, pour expliquer l'origine de l'espèce humaine on s'appuyait sur une déesse-mère universelle appelée la sage Déesse Mami dont le sein maternel a formé l'humanité. » (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 30). Certes, la nature engendre la vie, mais elle est aussi la finalité de notre mort, tel que représenté par le concept d'Ouroboros, ce serpent qui se mord la queue dans un cycle sans fin (Villani, 1990). La nature nous donne la vie, nous nourrit, et nous revenons à elle à notre mort. « Parce que la nature fait naître, elle engendre aussi nécessairement la mort, [...] morior dum orior (je meurs en naissant) dit le proverbe latin [...] » (Villani, 1990, p. 10). Nous pourrions alors imaginer la terre comme un espace utérin de gestation, et c'est à notre mort que nous sortons de ce ventre originel, comme l'exprime la chanteuse Lhasa de Sela dans sa chanson *Soon this space will be too small*. À notre mort, l'âme quitte la terre tandis que le corps lui, est enterré et retourne à un état fusionnel dans le ventre maternel de la terre (Marbeau-Cleirens, 1988). Selon Marbeau-Cleirens, « les désirs d'un retour au sein maternel sont parmi les plus angoissants des fantasmes relationnels inconscients avec la mère » et se manifestent dans les mythologies et rites religieux. (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 105). À propos de la terre comme ventre maternel, Edgar Morin écrit que la nature est inscrite dans notre propre organisation vivante, comme le rythme des saisons dans l'organisation des végétaux et des animaux, que nous sommes dans une « [...] relation ombilicale et nourricière avec la Terre-mère » (Morin, 2007, p.42).

Le symbole de la Terre-Mère à travers ces diverses représentations démontre à quel point cette relation précoce est enfouie dans notre inconscient, puisque tout être humain a été déterminé par la relation avec sa figure maternelle. Selon Pierrette Simonnet dans *Le conte et la nature* : « [...] le symbole unifie la personne et relie les hommes entre eux. Il rend possible la communication et la reconnaissance mutuelle

par la voie des images et des émotions. » (Simonnet, 1997, p. 17). Au même titre que les rêves, les mythes ou les contes, les symboles sont la condensation et le déplacement de désirs inconscients (Simonnet, 1997). Cette dernière précise que le symbole, par son ambiguïté, permet d'intégrer les conflits psychiques, reflet du monde interne, où chacun peut s'y reconnaître. Étant donné cette valeur médiatrice, le symbole est un espace de rencontre entre la vie psychique interne et celle de la réalité externe, de la communauté. Simonnet (1997) fait une mise en équivalence entre le monde de la nature et celui du monde psychique interne. Elle écrit d'ailleurs que, très tôt, nous avons eu le besoin d'un transfert affectif de notre relation avec le corps de la mère à notre relation au monde. À ce sujet, Erich Fromm écrit que « chez les personnes qui en sont restées à un stade de développement plus archaïque, ce rôle "maternel" est assumé par la terre et la mer, autrement dit par la nature elle-même » (Fromm, 2002, p. 140). Cette équivalence soulignée par Simonnet et Fromm rappelle le parallèle qu'a fait Searles (1972) à notre relation à la nature, en référence à Melanie Klein. De même, Marbeau-Cleirens (1988) a souligné cette représentation clivée de la figure maternelle qui persiste à l'âge adulte, mère nourricière et protectrice, et la mère destructrice et persécutrice qui se retrouve à travers nos croyances et comportements rituels, avec toute l'ambivalence qui y est projetée. Nous y reviendrons plus loin dans la section sur la *Projection et identification projective* à la fin du contexte théorique.

## 2.2 Relation d'objet et l'environnement non humain

Lertzman (2013), Dodds (2011), et Koger et Winter (2004), entre autres, ont fait ce lien avec les théories de la relation d'objet et la nature, considérant l'environnement naturel comme un objet non humain, au même titre que la figure maternelle a le rôle de première relation d'objet. Dans son texte *The myth of apathy*, l'auteur Renne Lertzman (2013) fait référence au concept d'objet transformationnel de Christopher Bollas pour démontrer comment à travers notre relation avec l'environnement non humain il peut y avoir une résonance psychique dont le sens remonte à un contenu de notre passé qui peut être inconscient. Telle que mentionnée dans la problématique, l'étude de Lertzman (2012, 2013) auprès de personnes de la région des Grands Lacs, révèle la nostalgie de l'environnement tel qu'ils en ont été imprégnés enfant. La nostalgie de l'environnement témoigne de la trace que laisse notre relation à la nature enfant, et la façon dont nos conflits intrapsychique et interrelationnels se révèlent dans notre relation à la nature à l'âge adulte. Ce passage de Lertzman a été déterminant dans l'élaboration de mon projet de recherche ; ainsi, je vais brièvement résumer la théorie de Bollas afin de démontrer comment celle-ci s'insère dans mon projet.

Bollas (1989) élabore sa théorie de l'objet transformationnel à partir du concept d'objet transitionnel de Winnicott. Dans la période d'illusion d'omnipotence, le nourrisson est dans une relation symbiotique avec sa mère qui par les constances de ses soins, de son *holding*, offre au nourrisson le sentiment d'une continuité d'être. Dans ce rythme de la relation, la figure maternelle n'est pas perçue comme un autre, mais elle est l'environnement total pour le nourrisson, en tant qu'auxiliaire du moi. Son absence prolongée ou des soins inadéquats risquent l'effondrement du moi du bébé, ce qui est vécu comme une souffrance considérable. Pour pallier ce manque, l'objet transitionnel est un objet que l'enfant utilise durant la période de désillusion suivant la période d'illusion, comme substitut à la figure maternelle, pour atténuer les angoisses de la séparation avec la mère-environnement. Bollas (1989) met l'accent sur la figure maternelle en tant qu'objet qui transforme sans cesse l'environnement pour répondre aux besoins du nourrisson, et ainsi, transforme aussi le monde interne du nourrisson. Celui-ci n'est pas tant dans une relation avec la figure maternelle que dans un éprouvé de cette relation qui est à l'origine de la transformation du *self*. À l'âge adulte, cette mémoire de l'intensité affective et existentielle de cette expérience précoce demeure enfouie. Un individu est dans une quête perpétuelle d'objets capables d'évoquer cette trace mnésique de cette intensité affective des premières années. Bollas (1989) mentionne que cette quête peut être retrouvée dans la foi en une divinité, ou dans ce qu'il nomme un « moment esthétique » où le sujet est dans un rapport de fusion du moi avec la totalité. Il ajoute que nous sommes toujours dans l'attente d'un objet capable d'évoquer cette réminiscence du moi préverbal, pour réparer et revivre l'expérience de la métamorphose du soi, d'un manque à combler et à retrouver dans le futur, venant du passé.

### 2.3 La sensation océanique et le sentiment de la nature

Dans son texte *L'avenir d'une illusion*, Freud (1927) parle des souffrances inhérentes à la vie, et comment des représentations religieuses en tant qu'illusions, peuvent permettre de diminuer nos angoisses. Dans un autre texte, *Le malaise dans la culture*, Freud (1930) élabore sur une sensation d'éternité qui peut être ressentie dans l'énergie religieuse, qu'il nomme sensation océanique. Il décrit cette sensation comme « [...] un lien indissoluble, d'une appartenance à la totalité du monde extérieur. » (Freud, 1930). Il mentionne d'autres moments, où peut être vécu cet état de fusion, sans borne, entre le moi et le monde, tels l'état amoureux et certaines psychopathologies. À propos de la psychopathologie, Searles (1986) remarque que chez les personnes souffrant de schizophrénie, il y a une instabilité des limites du moi, au point de s'identifier avec les éléments de l'environnement non humain, y compris la nature. Freud rappelle aussi que cette sensation du moi, vécue chez l'adulte, a pour origine une étape précoce du développement. Il

écrit : « Le nourrisson ne fait pas encore le départ entre son moi et un monde extérieur comme source des sensations affluant sur lui. » (Freud, 1930, p. 252). Il développe ensuite l'idée que dans la vie d'âme, la trace mémorielle de ce qui a été vécu dans le passé ne peut disparaître et qu'au contraire, une régression suffisamment loin peut permettre de la ramener au jour. Ainsi, comme le constate Lertzman (2012) lors de ses entrevues, les participants évoquent une mémoire affective liée à leur environnement naturel. C'est à partir de ce constat qu'elle fait le parallèle entre cette mémoire affective et la théorie de Bollas (Lertzman, 2013).

La sensation océanique fusionnelle est proche du sentiment de la nature. Ce sentiment de la nature a fait l'objet d'une conférence à la *Société psychanalytique de Vienne* le 13 décembre 1911, réunissant autour de Freud différents psychanalystes, et ayant pour orateur Hanns Sachs. Dans son texte *Nature, inconscient et culture chez Freud*, Assoun (1990) décrit ce sentiment de la nature comme une sorte de vertige de la subjectivité ressenti face au sublime de la nature, dans un état d'indifférenciation avec l'environnement. Il s'agit d'un moment éphémère, insaisissable et pouvant être apaisant (Assoun, 1990). Ce sentiment rappelle l'objet transformationnel, tel qu'élaboré par Bollas (1989), où le sujet revit un moment intense de fusion avec la totalité, retour du vécu de la relation objectale précoce. Arne Naess a d'ailleurs utilisé le terme de soi écologique pour décrire un état de continuité avec notre environnement naturel (Koger et Winter, 2004).

#### 2.4 Le besoin d'un contact à la nature

Les états décrits par les écopsychologues, tels que l'anxiété (Cunsolo, 2016; Lertzman, 2012, 2013, 2015; Randall, 2005, 2009; Searles, 1972; Weintrobe, 2013), la mélancolie sociale (Lertzman, 2012, 2013, 2015) ou la solastalgie (Albrecht, 2007) vécus devant la dégradation de l'environnement, ou encore le texte de Freud (Freud, 2016; Lertzman, 2013) à propos du poète désolé devant la nature éphémère, démontrent à quel point nous sommes liés à la nature et pouvons ressentir ce sentiment de continuité d'être avec notre environnement naturel. À partir de ce que Cunsolo (2016) avance à propos du désir de réparation à travers notre contact avec la nature, je me permets à mon tour de présumer que, par le sentiment éprouvé au contact avec la nature, cela agit comme objet transformationnel, tel que défini par Bollas (1989). La nature pourrait agir comme une figure maternelle contenant, telle que nous l'avons vécu lors de notre première expérience précoce. Non seulement la dégradation de la nature risque de faire vivre un effondrement du moi, mais ce lien avec la nature peut être réparateur et permettre un sentiment continu d'exister. Par ailleurs, le déplacement d'une figure maternelle ou paternelle sur la nature est présent dans le livre de

Arne Naess, *Vers l'écologie profonde*, alors qu'il raconte sa relation difficile avec sa mère et le décès de son père lorsqu'il avait seulement un an. Passionné de l'escalade, Naess mentionne que les montagnes sont pour lui « un substitut de figure paternelle » (Naess, 2009, p. 64 ; 2015).

## 2.5 Sensorialité

Gilles Clément (2012), jardinier et écrivain, souligne l'aspect dynamique et complexe de la nature, en constante transformation. Bien qu'elle soit éphémère, la nature se régénère sans cesse dans un flux puissant d'éléments en interaction. Entre matière et espace, densité et ce qui est invisible, la nature a un pouvoir évocateur sur notre mémoire à travers nos sens : l'odeur de la terre après la pluie, la sensation de la brise sur notre peau, la vue de l'infinité des étoiles, le goût des fruits et le bruit des vagues de la mer.

Solange Carton (2016), auteure du texte *Une fonction de la sensorialité : la défiguration des objets*, rappelle que pour Freud, la sensation est liée à la perception. Situé à la jonction entre le monde externe et interne, le système perceptif permet la connaissance du monde, mais conduit aussi à la remémoration (Carton, 2016). La perception est le système conscient qui pose son attention sur la réalité extérieure. Celle-ci s'inscrit dans la réalité interne sous forme de mémoire, dans les couches plus profondes de l'inconscient. Ainsi, peut-être que la nature a ce pouvoir évocateur de quelque chose d'originare, et ce à travers la sensorialité ? Carton (2016) écrit « [...] la perte de la connaissance du monde est attribuée à la perte du lien, sensoriel, originare avec la nature, dont le fantasme de retrouvailles vise à réinstaurer un "moi-plaisir purifié" » (Carton, 2016, p. 978).

Selon Boubli et Konicheckis (2002), la sensorialité est le point de rencontre entre l'être humain et son environnement, par le biais des organes de sens. L'expérience sensorielle est quelque chose d'éprouvé par la perception (Boubli et Konicheckis, 2002). C'est à partir de l'ensemble de trois composantes, soit la sensation, la représentation et l'affect, que la sensorialité participe à l'intégration du Soi (Boubli et Konicheckis, 2002). Selon Melanie Klein, l'intégration du Soi se fait au début de la vie grâce à la fonction contenante (Boubli et Konicheckis, 2002). « [...] l'interrelation mère/bébé consiste en la constitution progressive des limites du Soi » (Boubli et Konicheckis, 2002, p. 18). Comme Klein, Aulagnier et Bion ont aussi souligné qu'au début de la vie, le bébé ne fait pas de distinction entre son corps et son environnement (Boubli et Konicheckis, 2002). Cette fusion du corps avec l'environnement peut rappeler le sentiment de la nature, sensation éprouvée au moment de la perception du paysage. Joyce McDougall évoquera le « [...] désir primitif de fusion avec la mère-univers » (McDougall, 1992, p. 71). Carton (2006)

ajoute : « Le corps s'emploie à la mise en forme/en acte de sensations originaires, il peut aussi y être voie de transformation des signifiants énigmatiques de la sexualité infantile. C'est un fantasme de retrouvailles et de communion avec une Mère Nature déssexualisée » (Carton en référence à Laplanche, 2016, p. 984).

Différents auteurs dont D. Winnicott, W. Bion, E. Bick, D. Anzieu, Aulagnier ont « [...] donné de nouveaux éclairages sur les liens entre les toutes premières expériences sensorielles, perceptives, motrices et les fondements intégratifs narcissiques du Soi. » (Boubli et Konicheckis, 2002, p. 7). Nous pouvons nous demander si la nature agit comme fonction contenante, et ce, tout au long de nos vies, tout comme la figure maternelle a été contenante pour la réalisation d'un soi individuel. Boubli et Konicheckis précisent que « De nouvelles expériences de "contenance" peuvent être nécessaires pour le maintien d'une intégrité identitaire souple, créative, en continuelle transformation. » (Boubli et Konicheckis, 2002, p. 25).

## 2.6 Les sens et l'image inconsciente du corps

La théorie de l'image inconsciente du corps de Françoise Dolto peut amener un autre éclairage sur notre mémoire d'un lien à la nature à travers les sens. Dolto définit l'image du corps comme étant « [...] une synthèse vivante de nos expériences émotionnelles » (Dolto, 1984, p. 22) et qui aurait pour équivalent la dynamique entre les trois instances psychiques : le ça, le moi et le surmoi (Dolto, 1984). Propre à chacun, l'image inconsciente du corps est la constellation de ses sentiments d'exister structurée en fonction de nos désirs. Ceux-ci sont en relation avec les autres, particulièrement dans l'enfance et dans la première relation avec la figure maternelle. Cette image n'est pas une représentation de soi, mais plutôt un ressenti dans notre corps et dans la vie qui est « éminemment inconsciente » (Dolto, 1984, p. 22).

L'image du corps est à chaque moment mémoire inconsciente de tout le vécu relationnel, et, en même temps, elle est actuelle, vivante, en situation dynamique, à la fois narcissique et inter-relationnelle : camouflable ou actualisable dans la relation ici et maintenant, par toute expression langagière, dessin, modelage, invention musicale, plastique, comme aussi mimique et gestes. (Dolto, 1984, p. 23)

Cette image inconsciente du corps, en tant que stratification de nos expériences émotionnelles et relationnelles, peut être ébranlée ou affectée selon les événements de notre vie. À l'âge adulte, il se peut qu'une odeur, un ressenti, nous rappelle un moment marquant de cette histoire relationnelle. Cette mémoire du corps peut refaire surface selon les circonstances. Comme mentionné précédemment, Freud

(1930) souligne qu'il est possible de se remémorer des moments du passé. Il ajoute que cette réminiscence peut être « [...] rattachée à certaines conditions favorables » (Freud, 1930, p. 257). Ainsi, il est possible que la nature offre ces conditions favorables qui permet de retrouver l'essence de notre image inconsciente du corps, soit notre relation première avec la figure maternelle : notre mère interne. La nature pourrait avoir cette fonction contenantante comme l'a été la figure maternelle. Celle-ci est la première protection ayant agi comme « pare-angoisse » (Freud, 1927, p. 164) et offrant la sécurité qui permet de retrouver cette mémoire enfouie, ce ressenti à la base de notre sentiment d'être. La relation à la nature, pour les gens qui recherchent ce lien dans leur vie, qui en ont besoin, pourrait permettre de retracer leur histoire personnelle. La nature offrant un support ou un écran à la projection de notre histoire.

## 2.7 Projection et identification projective

Selon François Terrasson (2007), la nature nous met face à nous-mêmes et ouvre les portes de notre inconscient. Ce n'est pas le raisonnement qui prime devant ses formes sinueuses, mais plutôt les sens et les émotions. Dans son livre *La peur de la nature* (2007), Terrasson propose une métaphore de la nature, son aspect insaisissable, en Sibylle, jeune prophétesse de la Grèce antique. Cette femme qui prédit l'avenir et habite au creux de la nature, dans une grotte accessible par un long couloir de plus en plus obscur. Sibylle parle un langage de la nature qui fait écho à des images irrationnelles de l'inconscient. Ce langage ne peut être compris que par ceux qui s'abandonnent à une transformation par la nature (Terrasson, 2007). Son message est empreint de symboles comme ceux du rêve, du pur non verbal, accessibles par des sensations (Terrasson, 2007). Cette métaphore de la nature en Sibylle peut être considérée comme une projection ou une identification projective sur la nature, sur laquelle nous projetons nos peurs, nos angoisses et des images de l'inconscient.

À propos de la projection de son être sur l'extérieur, Freud écrit :

Je crois plutôt que l'homme, même lorsqu'il personnifie les forces de la nature, suit un modèle infantile. Il a appris au contact des personnes de son premier entourage qu'instaurer une relation avec elles est bien la voie pour les influencer et c'est pourquoi, plus tard, dans le même dessein, il traite tout ce qui se présente d'autre à lui comme jadis ces personnes. (Freud, 1927, p. 162)

Il précise que dans ce processus de projection, nous avons tendance à mettre à l'extérieur de soi la part du moi qui est source de déplaisir, alors que nous souhaitons conserver en soi ou intégrer ce qui de l'objet est source de plaisir (Freud, 1930). Il parlera d'un « moi-plaisir-pur auquel s'oppose un dehors étranger et menaçant » (Freud, 1930, p. 252). À ce sujet, je rappelle l'extrait de Carton (2016) cité précédemment, mentionnant qu'un contact avec la nature vise à retrouver, par le sensoriel, un fantasme de retrouvailles originaire pour réinstaurer un moi-plaisir-purifié. Selon le *Vocabulaire de la psychanalyse*, le moi-plaisir purifié se définit comme « une introjection de la partie des objets du monde extérieur qui est source de plaisir et par la projection au-dehors de ce qui est au-dedans occasion de déplaisir » (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 258). Cette définition nous ramène à l'ambivalence vécue dans la position schizoparanoïde de Melanie Klein, parallèle fait par Searles (1972) au sujet de notre relation à la nature, et qui pourrait expliquer notre rapport de destructivité sur elle. Cette position schizoparanoïde se situe dans la période de l'oralité, correspondant à la période de symbiose avec la mère-environnement. Dans cette période, qui peut perdurer tout au long de notre vie, comme un noyau, cet état fusionnel pourrait être revécu au moment d'un contact avec la nature. Dans le contexte d'une régression vers l'infantile, plutôt qu'être envahi par cette fusion avec notre environnement, la nature pourrait procurer une sensation de bien-être ou en revanche, projeter nos peurs dépendamment des caractéristiques de la nature. Par exemple, lors d'une baignade par une journée ensoleillée, nous pourrions avoir l'impression que notre corps est soutenu par l'eau, puis réchauffé au soleil. À l'inverse, la nuit, dans un paysage lugubre de la forêt, nous aurions tendance à y projeter des peurs, à imaginer des formes persécutrices, soient mi-humaines, mi-animales.

À ce propos, Françoise Dolto (1981) a conçu la poupée-fleur, simple poupée où la tête est une corolle de fleur sans visage tandis que le corps est de forme humaine. Du fait de cet anthropomorphisme, de cette fleur mi-humaine, mi-végétale, elle remarque que ses patients y projettent quelque chose qui vient de leur monde interne, archaïque, resté non symbolisé. Gisèle Harrus-Révidi (1987) donne quelques exemples de projections sur les éléments constitutifs du cadre. Elle écrit à propos des désirs archaïques et des fantasmes originaires : « le travail de l'analyste consiste [...] à travailler sur ce qui, du décor, est introjecté, et non incorporé, par le patient pour faire partie des identifications qui rentreront dans sa nouvelle économie psychique » (Harrus-Révidi, 1987, p. 164). Elle donne l'exemple de la patiente qui, en constatant la détérioration des plantes dans son bureau, présume de son incapacité à en prendre soin. Elle en déduit que par identification, la patiente se sent fragile comme une plante. De la même manière, nous projetons sur la nature notre monde interne, voire notre mère interne, quelque chose qui demeure en nous, une trace mnésique indélébile. Ainsi, non seulement la nature pourrait permettre de réactiver la relation



significative maternelle, elle a aussi une fonction contenant, pare-angoisse, et peut permettre la symbolisation. La nature offre ainsi un cadre pour que la souffrance puisse s'exprimer, être réactualisée, dans l'espoir d'une réparation. Dès lors, la nature aurait possiblement cette même fonction de transformer nos affects en quelque chose de symbolisable. Pour Helena Durmanova (2010), la sensorialité permet d'être en lien avec l'autre, d'avoir accès à ce qui n'a pas été lié et agit sous forme de compulsion de répétition. Je me demande si une esthésie à la nature, à travers la capacité de percevoir une sensation, peut permettre de lier ce qui est resté non symbolisé.

En résumé, nous avons abordé différents thèmes pour explorer notre lien à la nature. Le thème de la sensorialité nous a permis d'étudier le sentiment de la nature, l'importance de l'environnement et de la relation avec la figure maternelle chez le nourrisson dans l'intégration du soi, et finalement, comment les sens font le pont entre la réalité externe et la réalité interne. En effet, les sens jouent un rôle primordial chez le bébé qui est submergé par les sensations, son premier contact avec le monde. La relation avec sa mère sert de fonction contenant face aux angoisses qui peuvent être ressenties dans cette immersion sensorielle. Cette phase de non-différenciation du nourrisson avec son environnement rejoint l'état de non-différenciation tel que ressenti avec le sentiment de la nature, mais aussi chez les écopsychologues, avec le concept de soi écologique. La mère Nature personnifie cette mère interne et archaïque dans laquelle se projette notre vie fantasmatique, nos peurs et notre besoin de contenance face aux angoisses de notre destin. Devant l'évidence de la détérioration de la nature, du fait de notre pulsion de destruction, nous sommes dans un cercle vicieux d'autodestruction menant à notre perte, d'une incapacité à contenir nos angoisses au risque d'un effondrement. Une sensibilité à la nature pourrait contribuer au lien avec elle qui nous maintient en vie.

## CHAPITRE 3

### PERTINENCE DE LA RECHERCHE

Ce chapitre se divise en deux sous-sections : la question de recherche et les retombées.

#### 3.1 Question de recherche

À partir de la théorie présentée ci-haut, je propose comme point de départ à mon processus de recherche la question suivante : comment les personnes qui recherchent un contact avec la nature se représentent-elles ce lien ? Par cette étude, j'explore les sensations au contact de la nature afin de mieux comprendre comment ses sensations peuvent évoquer les traces mnésiques, de retrouver « la langue d'images de l'inconscient, [...] d'une sensualité dont le pouvoir est d'évoquer, et donner une forme, à l'originaire [...] » (Carton, 2016, p. 985). Comme une mère est essentielle au commencement de notre vie, la nature est nécessaire et nous contient tout au long de notre vie. Je souhaite ainsi comprendre comment conceptualiser cette fonction contenante de la nature. J'avance que ce lien peut être particulièrement important chez les personnes qui ont été imprégnées très jeune de ce contact avec la nature et qui leur a offert un sentiment de continuité d'être. Ainsi, ce contact avec la nature pourrait leur permettre de retrouver l'objet transformationnel des premières années de leur vie. Sans ce lien à la nature, ces personnes peuvent ressentir un manque, voire un vide à combler, qui peut leur faire vivre des affects négatifs. Je souhaite explorer les représentations de la nature que se font ces personnes qui ont besoin d'un contact régulier à la nature. De plus, je désire identifier les affects auxquels sont liées ces représentations. Tout comme Françoise Dolto soutient une image inconsciente du corps peut être actualisée dans toute expression langagière, je propose que cette image du corps peut être révélée dans le discours sur notre relation à la nature.

J'explore le concept de sensorialité, puisque la nature a ce pouvoir d'évoquer les sens. C'est par les sens, le contact du corps entouré de nature, que la réminiscence d'un vécu, ressenti profondément enfoui dans notre existence, peut être actualisé.

De plus, ce travail permet d'approfondir les thèmes de la projection et de l'identification projective dans la perception de la nature, dont la pertinence ressort des sections sur la peur de la nature, les théories de relation d'objet, mais aussi d'une certaine manière, à travers les mythes.

### 3.2 Retombées

Par ce projet de recherche, je souhaite apporter de nouvelles connaissances pouvant servir à reconnecter les gens avec leur ressenti profond par rapport à l'environnement. Ainsi, j'espère pallier aux discours écologiques anxiogènes qui créent un clivage au détriment d'un changement, tel qu'avancé par Searles (1972) et d'autres écopsychologues après lui. De cette façon, j'espère apporter de nouvelles assises au travail des écopsychologues, mais aussi une meilleure compréhension de notre lien à la nature selon une perspective psychanalytique.

## CHAPITRE 4

### AU SUJET DE LA MÉTHODE

Ce chapitre se divise en quatre sous-sections : la théorie de la complexité à la psychanalyse, la posture de recherche, le matériel et l'échantillon, l'analyse de discours et les considérations éthiques.

#### 4.1 De la théorie de la complexité à la psychanalyse

Pourquoi la psychanalyse pour l'étude de notre relation à l'environnement? Nous avons vu chez les écopsychologues que la nature est une interaction d'éléments qui forment un tout, pour tendre vers un équilibre, particulièrement souligné par Naess (2009, 2015). Selon Edgar Morin (1993, 2007), théoricien de la complexité et sociologue, la pensée écologique repère l'interdépendance entre les différents éléments constitutifs d'un écosystème. Au sujet de la complexité, rappelons que Freud compare la psyché à un cristal avec ses multiples facettes, étant multidéterminée, donc infiniment complexe. Cela dit, l'écologie et l'être humain pris à part, autant que l'interaction entre eux, sont des systèmes vivants, dynamiques et ouverts, c'est-à-dire qu'il y a une interaction permanente autorégulatrice entre les éléments qui sont complémentaires et antagonistes. Cette ouverture sur l'environnement implique de considérer les individus dans leur contexte. L'approche psychanalytique considère cette complexité de l'intrapsychique et de l'interpsychique, où des processus psychiques sont dynamiques et tendent vers une homéostasie suivant les exigences entre les besoins, la recherche de plaisir et la réalité. À propos de la relation entre organisme et environnement, André Green écrit : « [...] le système psychique comporte une organisation multiple : soit par rapport à d'autres systèmes non psychiques, soit dans les relations de divers constituants du psychisme, soit entre systèmes psychiques de différents individus » (Green, 1994, p. 180-181). En somme, considérant cette interaction complexe entre l'individu et son environnement, on peut se demander comment notre relation avec la nature peut contribuer à une homéostasie de notre psyché.

La rencontre entre les disciplines de l'écologie et de la psychanalyse pose également l'interdisciplinarité entre les sciences de la nature et les sciences humaines. Des disciplines comme la sociologie, l'histoire, l'anthropologie, mais aussi les arts et la littérature, peuvent nous permettre de mieux saisir l'interaction entre l'être humain et la nature. La subjectivité est au cœur de la rencontre de ces disciplines, ayant pour paradigme le constructivisme, où la connaissance repose sur l'intersubjectivité, une co-construction des représentations des réalités.

## 4.2 Posture de recherche

Cette recherche se définit selon les critères de rigueur d'une méthode qualitative. La subjectivité étant un outil de connaissance, je suis personnellement impliquée dans le processus de recherche et dans la relation intersubjective de la dyade chercheuse-participant. Irène Krymko-Bleton, notre directrice de recherche, propose que trois concepts issus de la clinique soient transférés à la recherche, soit la demande, l'écoute et le transfert. Alors que dans la clinique le patient adresse une demande, dans le cadre de la recherche, c'est l'étudiante-chercheuse qui formule une demande dans le but de répondre aux objectifs de sa recherche. Toutefois, une personne qui répond à une annonce de recherche est souvent porteuse d'une demande : il a quelque chose à dire sur le sujet, sans que ce soit nécessairement conscient. « Ce quelque chose se fraie un chemin dans toute entrevue. » (Krymko-Bleton, 2014b, p. 117). Dans le processus d'énonciation, le locuteur peut être lui-même surpris de l'élaboration de sa pensée qui se forme au fur et à mesure, puisque la parole est une mise en acte de quelque chose qui n'est pas nécessairement réfléchi d'avance (d'Unrug, 1974). À travers la formulation d'une réponse à la question de recherche, mais aussi par la mise en parole de ce quelque chose à dire qui relève de lui seul, le sujet se positionne par rapport à la chercheuse, et c'est à travers ce contexte relationnel que la demande est adressée. En ce qui concerne le concept d'écoute appliqué à la recherche, il s'agit d'avoir une écoute flottante du matériel, sans chercher de réponse directe à notre question de recherche. Au sujet du transfert appliqué au contexte de la recherche, Krymko-Bleton (2014a) propose de remplacer le concept de transfert par celui de « [...] rapport de places présent dans tout échange interlocutif » (Krymko-Bleton, 2016, p. 487). Ce rapport de places est implicite dans la rencontre et vient influencer le dialogue de l'entrevue.

## 4.3 Matériel et échantillon

La collecte des données consiste en des entrevues non dirigées. Pour débiter l'entrevue, j'ai posé la même question ouverte à tous les participants : « Pouvez-vous me parler de votre lien à la nature ? ». À partir de cette question, le participant élabore le plus librement possible avec le moins d'interventions de ma part, afin de permettre la libre association dans le discours. Mes interventions consistent essentiellement à soutenir l'élaboration, à clarifier certains propos ou à donner une légère direction en vue d'approfondir des éléments mentionnés par le participant qui me semble intéressant pour ma question de recherche. J'ai réalisé une entrevue par participant. Les entrevues sont d'une durée d'une heure environ, excepté une entrevue qui a duré autour d'une heure et demie. Les entrevues ont lieu en immersion dans la nature. Cette décision que j'ai prise de réaliser les entrevues en immersion dans la nature repose sur le fait que la nature peut venir influencer la rencontre ainsi que le discours, mettant en lumière ce que la nature éveille

chez la personne concernée. Aussi, l'analyse qui tient compte du contexte de la rencontre est à son tour teinté par l'influence de l'environnement naturel. Ainsi, ce lieu choisi par le participant est pris en considération dans ma compréhension du lien à la nature pour chacun d'eux.

J'ai réalisé dix entrevues avec dix participants. J'ai retranscrit et analysé huit entrevues et écrit huit portraits. De ces huit portraits, j'en ai retenu sept que je présente dans ce travail. J'ai sélectionné ces sept portraits pour la richesse du matériel.

Ces entrevues ont été réalisées auprès d'une population non clinique d'âge adulte. Le recrutement s'est fait à travers mon réseau d'activités et de contacts. Les critères d'inclusion principaux sont que ces personnes recherchent un contact régulier avec la nature.

#### 4.4 Analyse du discours

La méthode d'analyse qui a été utilisée pour cette recherche est celle de l'analyse du discours tel que nous l'a transmise notre directrice de recherche, madame Irène Krymko-Bleton. Cette méthode est issue de la rencontre de deux disciplines : soit la psychanalyse et la pragmatique linguistique. Considérant que « La rencontre psychanalytique est traditionnellement une rencontre langagière » (Krymko-Bleton, 2014b, p. 110), cette méthode tient compte tant de la valeur performative de la langue que du contexte de la rencontre pour rendre compte « [...] de la conflictualité de son univers intrapsychique et interrelationnel, jusqu'au niveau inconscient qui le détermine ». (Krymko-Bleton, 2014b, p. 122). Cette méthode qualitative se base sur les théories de linguistes, dont Émile Benveniste, ainsi que des travaux de Marie-Christine D'Unrug, de Laurence Bardin et de François Flahault.

Le processus d'analyse a été partagé avec un groupe d'étudiantes qui suivent la même méthode et avec lesquelles j'ai eu des rencontres hebdomadaires à compter de septembre 2019 et ce, jusqu'au printemps 2020. Ce groupe est constitué des étudiantes Mariu Romero, Marie Lhuissier et moi-même. Cette application de la méthode en groupe permet une plus grande validité et fiabilité par triangulation, considérant les divers points de vue sur un même matériel. Ensemble, nous avons défini cinq étapes pour l'analyse des données. Dans leur application, les étapes ne sont pas distinctes, elles coexistent dans un processus itératif. Avant d'entamer ces étapes du protocole, l'entrevue a d'abord été transcrite sous forme de verbatim. Un seul matériel par rencontre a été présenté aux autres membres du groupe dans le but d'approfondir l'analyse ensemble. Voyons maintenant chacune des cinq étapes plus en détail.

La première étape d'analyse en groupe consiste à présenter le contexte de l'entrevue, ce qui permet une première appréhension globale. L'étudiante-chercheuse donne les informations sur le lieu, les circonstances de la rencontre, les informations au sujet du participant, mais aussi son ressenti qui informe sur le rapport de place et ses présupposés. Le fait de nommer nos présupposés permet une ouverture sur le texte, puisqu'il est important de ne pas chercher une réponse directe à notre question de recherche, mais de considérer l'ensemble de ce qui est dit. Par la suite, les membres du groupe sont invités à donner leurs impressions et à poser leurs questions sur le contexte de l'entrevue.

La deuxième étape consiste à relever les thèmes explicites et implicites. La construction d'un tableau permet de dessiner un portrait descriptif du contenu de l'entrevue. En se demandant « De quoi le sujet parle ? », cela permet de relever les thèmes explicites, tandis qu'à la question « Comment le propos s'articule ? », en considérant le style littéraire, mais aussi le contexte de la rencontre, permet de déceler les thèmes implicites. En tenant compte des confusions, silence, rires, contradictions, répétitions, etc., cela nous permet de dégager quelque chose qui n'est pas dit, mis de côté par le participant, soit consciemment ou inconsciemment. De plus, l'implicite vient du fait que le participant et la chercheuse partagent une même réalité. François Flahault (1978) propose le concept de rapport de places pour rendre compte de l'implicite qui agit dans l'échange conversationnel. Ce système de places insinue les questions « qui tu es pour moi, qui je suis pour toi » considérant le contexte social et idéologique de la rencontre (Krymko-Bleton, 2014b, p.114).

La troisième étape du processus d'analyse consiste à soulever la correspondance entre l'énonciation et les conflits intrapsychiques et interrelationnels. Cette phase d'analyse vise à repérer de possibles défenses, voire des conflits intrapsychiques à partir des figures de rhétorique, l'organisation du discours et les procédés stylistiques (Krymko-Bleton, 2014b). Ainsi, l'analyse des façons de dire peut nous indiquer contre quoi le participant se défend, consciemment ou non (Krymko-Bleton, 2014b). Par exemple, dans une entrevue préliminaire que j'ai réalisée sur le sujet, lorsque j'ai posé une question plus précise sur la place du corps en lien avec la nature, le discours du participant devient confus, il y a une sorte de dénégation dans ce passage et une idéalisation hors propos, ce qui peut insinuer des défenses, une zone conflictuelle ou une certaine distance que le participant tente d'établir autour de ce thème. Dans le processus d'analyse, cette confusion du discours peut rester en suspens pour être confirmée ou infirmée par d'autres éléments plus loin dans le texte. Je tiens à préciser que compte tenu de cette façon de dire du participant qui est pris en considération dans l'analyse du discours, je suis retournée écouter l'entrevue à différents moments

du processus d'analyse afin de m'imprégner de la façon de dire du participant. Cela dit, j'ai systématiquement réécouté une entrevue avant d'écrire le portrait en question.

À partir de la libre association du discours d'un participant, la quatrième étape consiste à retracer l'évolution des thèmes et sous-thèmes créant des fils associatifs. Il s'agit de voir comment les idées organisent la pensée, voir quel thème mène à un autre, ce qui est mis de côté au profit d'autres thèmes pour revenir un peu plus loin. Autrement dit, l'élaboration de la pensée se faufile à travers ces fils associatifs, selon une trame qui évolue tout au long du discours. Cet examen discursif permet de dégager quelque chose qui n'est pas dit, que le sujet veut réellement nous communiquer. Ainsi du contenu manifeste, émerge le contenu latent.

La cinquième étape permet de mettre en relief les thèmes organisateurs. Les thèmes organisateurs désignent les thèmes centraux qui se déploient tout au long d'une entrevue. Un thème organisateur est l'ensemble des sous-thèmes qui crée un fil associatif, une catégorie, mais qui peut aussi se recouper avec un autre thème ou sous-thème. Les thèmes organisateurs sont des points saillants qui ressortent et structurent l'ensemble du discours, ils sont inter-reliés et s'influencent. À cette étape de l'analyse, nous arrivons à une compréhension plus intégrative réunissant les étapes précédentes. Il s'agit à cette étape d'une convergence des indices présents dans le texte qui nous permettent d'appuyer notre interprétation. À la suite de l'analyse en groupe, j'ai rassemblé ses thèmes organisateurs dans un tableau en vue de rédiger mes portraits. J'ai ensuite réalisé une analyse transversale en mettant en commun les thèmes de chacune des entrevues pour voir les similitudes et les différences.

Avec mes collègues Mariu Romero et Marie Lhuissier, nous avons senti le besoin de définir les cinq étapes précédentes afin de s'offrir des balises au processus d'analyse. Toutefois, en deçà de ces étapes se trouve une fluidité ou une continuité dans ma réflexion du matériel. Donc à ces cinq étapes que nous avons définies en groupe et réalisées en partie en groupe, j'ajoute une étape d'analyse qui s'est fait en solitaire et étalée dans le temps entre le moment de l'entrevue, en passant par la transcription des verbatims jusqu'à l'écriture. Dans ce laps de temps qui s'est échelonné sur plus de deux ans, le contenu des entrevues est venu faire écho en moi par rapport à ma propre expérience de lien à la nature. Ainsi, des pensées, émotions et impressions que je vis dans mon contact avec la nature me rappellent certains propos des entrevues, ce qui vient approfondir ma réflexion et ma compréhension des entrevues. Ma réflexion sur le matériel évolue selon mon propre vécu, ma subjectivité, selon mon contact avec la nature, mais aussi au



fil de l'analyse, à l'intérieur d'une même entrevue et d'une entrevue à l'autre. De même, l'analyse s'est poursuivie au-delà des cinq étapes présentées précédemment, soit dans le processus d'écriture.

#### 4.5 Considérations éthiques

##### 4.5.1 Consentement des participants

Un consentement éclairé est requis pour réaliser l'entrevue. Au moment du premier contact par courriel, j'ai présenté et expliqué les grandes lignes du projet de recherche ainsi qu'envoyé le formulaire de consentement (Annexe A). Au moment de la rencontre, avant de débiter l'entrevue, j'ai relu le formulaire de consentement avec le participant et répondu à leurs questions. J'ai précisé les bénéfices de cette recherche et le fait qu'aucun risque n'y était associé. J'ai informé le participant de son droit de retrait à tous moments, même une fois l'entrevue réalisée. La signature du formulaire marquait la condition nécessaire pour réaliser l'entrevue.

##### 4.5.2 Droit de retrait

Chaque participant a été informé de son droit de retrait à tous moments. Advenant le cas, les données recueillies auraient été détruites et n'auraient pas été analysées. Aucun participant n'a pris la décision de se retirer.

##### 4.5.3 Évaluation des risques et bénéfices

Aucun risque n'est lié à la participation à cette recherche. Par leur participation, les personnes ont contribué à augmenter les savoirs sur notre compréhension de notre lien à la nature selon une approche psychanalytique. Par l'élaboration de leur relation singulière à la nature, il se pourrait qu'ils en aient retiré des avantages sur le plan personnel.

##### 4.5.4 Confidentialité

En vue d'assurer la confidentialité, les noms des participants ont été remplacés par des noms fictifs dont seule la chercheuse sait la correspondance. En vue de l'analyse des entrevues, celles-ci ont été partagées avec mes collègues Mariu Romero et Marie Lhuissier ainsi que ma directrice de recherche, madame Krymko-Bleton. Toutefois, en aucun cas l'identité du participant n'a été dévoilée. Une fois le projet terminé, les données brutes seront définitivement détruites.

## CHAPITRE 5

### ANALYSES INDIVIDUELLES

Dans ce chapitre, se décline les sept portraits de participants.

#### 5.1 Introduction

Nous voici arrivés à l'essentiel de ce mémoire : les résultats de la recherche. Comme mentionné dans la section sur la méthode, les résultats consistent en des entrevues auprès de personnes qui recherchent un lien avec la nature dans leur vie. Je rappelle que j'ai réalisé une entrevue pour chaque participant.e, d'une durée d'environ une heure. L'entretien a eu lieu en immersion dans la nature, ce lieu étant choisi par le participant.e.

Je présenterai sept entrevues, chaque entrevue constitue le portrait d'un participant. Ce portrait est le résultat d'une analyse que je nomme analyse individuelle, c'est-à-dire que dans un premier temps, je présente chaque participant.e considéré séparément. Le chapitre suivant est une analyse transversale, c'est-à-dire une analyse considérant l'ensemble des portraits, à savoir comment ils diffèrent et se recourent les uns les autres.

Chaque portrait est un travail d'écriture et de réécriture qui découle de l'analyse du discours suivant la méthode présentée précédemment. Un portrait est découpé en titres et sous-titres qui correspondent aux thèmes et sous-thèmes qui ont émergé de l'analyse d'une entrevue. Bien sûr, ces thèmes organisateurs ont été mis en saillance suivant ma question de recherche. Cette analyse implique un travail interprétatif et subjectif. Il ne s'agit pas de trouver une vérité, mais plutôt de mettre en lumière une expérience d'un lien à la nature. Il s'agit donc d'interprétations qui sont hypothétiques, c'est-à-dire de la convergence des indices présents dans le texte qui nous permettent une compréhension intégrative. L'interprétation du vécu d'un participant par rapport à son lien à la nature passe par une compréhension de sa dynamique psychique qui se manifeste à travers ce lien. Je tiens à souligner que l'entrevue qui est définie dans le temps capte partiellement un vécu qui est en mouvement et en changement. Cependant, la dynamique psychique est quelque chose de constant chez la personne et est accessible par l'analyse de son discours sur la question de son lien à la nature. Tout comme l'expérience du participant est unique, dans ma place de chercheuse, j'ai moi-même une expérience unique par rapport à la nature. Cette considération de ma posture en tant que chercheuse qui a une expérience personnelle de la nature vient influencer ma

compréhension de l'expérience du participant. Afin de rendre compte de ma subjectivité en rapport au vécu du participant, pour chaque portrait j'ai fait l'exercice de mettre par écrit comment l'expérience de ce participant résonne en moi. Cet écho a eu lieu durant l'entrevue et après, au fil des jours, semaine et années qui ont suivi. J'ai ainsi noté mes réflexions qui se sont échelonné sur les deux années depuis la réalisation des entrevues, passant par les différentes étapes de l'analyse, jusqu'à l'écriture. Ces réflexions étant trop personnelles, je ne les ai pas incluses dans mon essai. Chaque participant, par leur vécu très personnel, a touché ma sensibilité et à interpellé ma propre expérience de mon lien à la nature.

Bien que j'aie réalisé les entrevues seule, les différentes étapes de l'analyse je les ai faites à la fois seule ou en équipe. La première analyse a été faite par moi seule, une deuxième analyse a été faite en groupe, avec mes collègues Mariu Romero et Marie Lhuissier, toutes deux aussi étudiantes de Madame Krymko-Bleton, notre directrice de recherche. J'ai fait une troisième analyse au moment où j'ai compilé mes résultats dans un tableau. Enfin, j'ai réalisé une dernière analyse dans le travail d'écriture et de réécriture. Je présente maintenant brièvement un portrait général et descriptif pour chaque participant.e. Je rappelle que le nom attribué à un participant est un pseudonyme qui est en lien avec un élément de la nature et qui m'a été inspiré par le discours du participant. Aussi, dans chaque portrait, les extraits mis entre guillemets, sans référence, rapportent les propos du participant lors de son entrevue.

## 5.2 Rivière

J'ai fait la connaissance de Rivière dans un club d'activité de plein air dont je suis membre depuis plusieurs années. La participante et moi nous sommes croisées à quelques reprises lors de sorties organisées par ce club. Presque une année s'est écoulée entre le moment où elle a manifesté son intérêt à participer à mon étude et le moment de l'entrevue. Elle a respecté son engagement et s'est montrée disponible dès que j'ai été en mesure de réaliser l'entrevue. L'entrevue se déroule au printemps dans un parc nature. Rivière souhaite enregistrer l'entrevue en marchant, ainsi, nous nous entendons pour marcher côte à côte dans les sentiers où je la suivrai. Sa marche est rapide tout comme son débit de paroles. Nous marchons dans des sentiers inondés par la fonte des neiges suivant le même parcours en boucle jusqu'à la fin de l'entrevue. J'évalue à plus ou moins une quinzaine de fois le même circuit dans les sentiers. Rivière est une femme dans la quarantaine, dynamique et expressive. Durant l'entrevue, elle est volubile et rit beaucoup, laissant parfois des moments de silence que je comprends comme une invitation à parler. Dès les premières secondes de l'entrevue, je ressens le débordement de son flot de paroles, alors qu'elle me parle de ses pensées envahissantes et de la tension qu'elle ressent physiquement. À quelques moments au cours de

notre entretien, je constate à quel point son contact avec la nature, dans le lieu où nous marchons, et le fait d'en parler vient calmer ce bouillonnement. Au fil de l'entrevue, je ressens un crescendo de l'intensité qu'elle ressent dans son lien à la nature. Dans l'ensemble de l'entrevue, je perçois une amplification de l'expression de son sentiment, comme si son discours était plus contenu au commencement, alors que plus elle avance dans l'élaboration, plus elle révèle une explosion de cette intensité qu'elle ressent. Elle utilisera des termes comme « j'capote-là » ou expire en parlant témoignant de cette explosion ou de ce débordement.

Rivière vit ce besoin de contact avec la nature comme essentiel, ce qui l'amène à un contact au quotidien. Malgré son emploi du temps qu'elle décrit comme très occupé, étant professionnel de la santé, mère d'adolescents et en couple, elle mentionne que sa vie est organisée pour que ce lien à la nature soit le plus fréquent, accessible et simple possible. Elle déclare qu'elle veut « la liberté, physique, émotionnelle, financière d'aller jouer dehors ». Sa maison étant située à proximité d'un parc nature, elle se lève tôt les matins pour aller marcher, courir ou faire du ski de fond dans ce parc nature. Ensuite, elle se rend au travail le plus souvent en vélo, lorsque les conditions sont favorables. Aussi, elle planifie son horaire de travail pour lui permettre de prendre « sa bouffée d'air » : sa semaine étant entrecoupée d'une journée de congé consacrée à une activité de plein air. La fin de semaine, elle place tous ses pions pour faire en sorte qu'elle puisse profiter de la nature. Sa vie personnelle, familiale et professionnelle est organisée autour de cette soif d'un contact avec la nature. Elle reconnaît que ce besoin intense a un impact sur sa vie familiale. Bien que les membres de sa famille aiment aussi être dans la nature, ce besoin n'est pas aussi important que le sien. De plus, elle mentionne que ce besoin de se retrouver dans la nature s'accroît avec l'âge. Rivière a longtemps pensé que ce qui l'apaisait était le défi physique ou des activités de plein air. Or, elle constate que pour atteindre le même état de paix qu'elle retrouve dans la nature, elle doit faire énormément d'exercice physique. Par exemple, courir quarante minutes n'est pas suffisant pour obtenir le même résultat qu'elle ressent rapidement dans son contact avec la nature. Elle précise que du fait que la nature agit instantanément, cela s'inscrit dans une démarche beaucoup plus saine que de faire trop d'exercice. Par ailleurs, le mouvement semble important pour Rivière (ce qui explique pourquoi elle me demande de réaliser l'entrevue en marchant). Elle spécifie que l'effet bénéfique d'un environnement naturel semble plus efficace lorsqu'elle entre en interaction dans le mouvement. Peut-être que le mouvement contribue à arrêter, ou du moins diminuer le flot de ses pensées? Cela dit, elle nuance à un moment de l'entrevue qu'elle peut aussi vivre un apaisement dépassé le mouvement, essentiellement dans la contemplation de

la nature. Néanmoins, la façon de dire « dépassé le mouvement » implique qu'il y a eu un mouvement qui a précédé, indiquant l'importance de l'action.

### 5.2.1 Nature : fonction contenante

Nous pouvons nous questionner sur ce qui pousse Rivière à ce contact essentiel et quotidien avec le paysage naturel. L'un des thèmes principaux que j'ai mis en saillance dans l'analyse de son discours est l'impression d'être contenue par l'environnement naturel. Dès les premières minutes de l'entrevue, elle exprime comment la nature lui permet de gérer son stress et ses angoisses, à quel point ses soucis paraissent si futiles devant la force de la nature. Comme je l'ai déjà mentionné, je ressens un débordement dans sa façon de s'exprimer, son débit rapide, sa demande de marcher durant l'entrevue. Considérant cela, est-ce possible que son contact avec la nature lui permette d'évacuer ou de déverser cette quantité, ce trop-plein dans l'immensité de la nature ? À plusieurs moments et de différentes façons, Rivière exprime comment la nature lui offre un espace, lui permet de regarder au loin et lui procure une immense perspective pour organiser son mental. Ce besoin d'espace est possiblement une réaction à ses pensées envahissantes et incessantes qu'elle tente de taire, « des pensées comme, tak, tak, tak [...] ça arrête jamais de ta tête-là ». Elle exprime un épuisement suivant l'effort qu'elle doit faire pour contrôler ses pensées, effort nettement amoindri lorsqu'elle est en contact avec la nature.

On est pas toujours aussi relaxe qu'on aimerait, pis eh. Faque faut comme tu, pouf. Pis quand/, mais j'capable de faire ça. J'capable de, tsé quand/, quand j'ai une/, quand j'ai une spin, là je dis : "non, c'est fini, hum, non, j'dis, ké, non" j'y pense trente secondes, mais après ça c'est fini, pis au pire je le note, pis après ça pouf, je passe à autre chose. Pis ça, ça m'aide beaucoup, dans la nature, ça m'aide beaucoup. Oui. Mais souvent j'ai même pas besoin de contrôler tant que ça mes pensées parce que, on dirait que, automatiquement, en étant dehors, ça arrive. (extrait de l'entrevue)

Durant l'entrevue, Rivière utilise fréquemment l'auto dialogue, me parle des pensées dans sa tête à la troisième personne et de l'importance de ne pas les écouter. Ceci témoigne à quel point ses pensées semblent intrusives, en conflit avec une autre partie d'elle, des pensées qu'elle cherche à réprimer ou à évacuer. Sa prononciation est parfois entrecoupée de rires comme si elle mettait de côté quelque chose consciemment ou inconsciemment. Elle mentionne à un moment que la nature lui permet d'être dans le moment présent, de ne pas penser à son mental qui parle tout le temps. Dans son contact avec la nature, elle tente de se détacher de ses pensées comme une méditation.

[...] pis j/, j'essaie pas de penser à rien, j'pense à rien, j'essaie de connec/, rester dans le moment présent, juste respirer, juste regarder, pis j'ai/, j'essaie de, pas penser à mon mental, parce que mon mental il te parle tout le temps, tsé, comme, comme quand tu fais de la méditation-là. Quand tu fais de la méditation ton mental il/, il parle, il dit: « Ah, telle affaire, telle affaire », il d/, il fait comme, ton check list dans ta tête. Ça, faut pas que tu l'écoutes.

Dans son contact avec la nature, elle précise qu'au début elle est plutôt dans l'appréhension globale, puis au fur et à mesure, elle apprécie les détails, comme de voir « des petites pousses, vertes, magnifiquement fortes ». Cette appréhension globale vers les détails de la nature est possiblement l'inverse de ce qu'elle vit psychiquement, allant des détails de pensées répétitives au plus global qui se confond avec la nature. Ainsi, son contact avec la nature lui permet de dévier le regard vers l'extérieur : « [...] en regardant au loin, tsé tes yeux regardent au loin pis là, tu regardes un champ, une montagne, là tu vois les petits oiseaux où n'importe quoi là, ou juste c'est l'hiver, ou quelque chose, il y a comme une espèce de, sérénité paisible ». Rivière mentionne qu'après avoir marché quelques heures dans la nature, elle se sent voler comme un oiseau ou comme si elle revenait d'une semaine de vacances. La nature semble lui permettre une ouverture, la fuite d'un emprisonnement psychique. Elle ajoute que dans la nature, une distance émerge par rapport à ses pensées, comme si elle s'imprégnait de son environnement pour y déposer le trop-plein. Ainsi, la nature la contient du fait d'offrir un espace ouvert plutôt que délimiter ou cloisonner. À ce sujet, elle nomme à quelques reprises ses murs intérieurs et ce besoin d'espace :

C'est comme si, j'ai comme un mur tout le temps, pis là j'suis comme tout pognée dans ton mur, dans toutes tes affaires sociales, t'es comme toute pognée dans ça. Pis là quand tu vas dans la nature, c'est comme si le mur il est pu là. Le mur c'est, c'est l'extérieur. Le mur il est, il y en a beaucoup, beaucoup moins, faque j'trouve que plus d'espace [...].

Parallèlement ou en deçà du psychisme s'exprime le somatique. Cet envahissement de ses pensées est ressenti dans son corps aussi. Rivière dit se sentir « toute pogné », avoir parfois une difficulté à respirer et une sensation d'étouffement. Lorsqu'elle parle de l'étouffement qu'elle ressent, Rivière précise qu'elle a l'impression de tourner en rond (ce qui me rappelle les boucles que nous avons marché dans les sentiers durant l'entrevue) : « J'ai l'impression que j'étouffe là des fois j'suis comme toute pognée ma vie là j'suis comme *Oh my God!* c'est quoi ça, j'suis comme, tourne en rond comme un (soupir), je tourne en rond [...] ». La gestion de la quantité se fait à travers son contact physique, en mouvement, pour ainsi déverser ce

débordement psychique dans l'espace qu'est la nature. Possiblement que des émotions ne sont pas nommés, mis dans le mental et ressenti dans son corps. Puisqu'il n'y a pas suffisamment d'espace en elle pour contenir cette quantité, la nature lui offre justement cet espace pour les déposer. Elle ajoute que le stress qu'elle ressent est parfois tellement intense qu'elle peut ressentir un point au niveau du ventre.

[...] il y a des moments dans ma vie où j'étais, j'étais tellement! (avec insistance) stressée-là! Tellement, tellement, tellement stressée, que j'avais genre un point dans le ventre, mais 24 heures par jour, 23 heures par jour, parce que le seul moment que j'avais pas mon point, c'est quand malgré toutes mes heures de travail, malgré toute, toute, toute, toute, toute, j'étais capable, d'aller au parc nature de l'île [nom]. Je partais là, pis j'allais là, pis, c'était, c'était probablement le, la seule heure, de toute ma journée, j'avais un point même en dormant imagine, j'étais même pas capable de dormir.

Il semble y avoir quelque chose qui la prend psychiquement et qui se manifeste dans son corps dans une impression d'étouffement, d'une difficulté à respirer, un point dans le ventre, des pensées qui *spin*, l'impression de tourner en rond. Elle dit aussi avoir l'impression d'être « pognée dans un R4 [rapide élevé d'un cours d'eau] », faisant allusion au sport de canot de rivière qu'elle pratique. Cet étouffement a des conséquences sur ses besoins vitaux, tels que respirer et dormir, ce qui expliquerait son besoin essentiel, au quotidien, d'un contact avec l'environnement naturel. L'espace ouvert de la nature lui permet de déployer son mental qui l'étouffe physiquement, une perspective pour mettre les choses en place psychiquement. C'est comme si elle introjecte l'espace extérieur de la nature qui lui offre une perspective psychique.

La nature semble donc thérapeutique pour Rivière. Ce contact corporel avec la nature, elle le vit dans la sensation de la perspective, les grands espaces que lui procure la nature.

La nature (avec insistance) me permet, me donne les outils, de, la nature me donne les outils de, pré/, comme un peu d'adapter, mon besoin du quotidien, ou mon comportement, ou me donne la perspective nécessaire. Pis est-ce que j'aurais cette perspective-là ailleurs? Je veux dire peut-être? Tu vas dans une thérapie en psychologie, j'ai j/, le temps que tu fasses l'introduction, je veux dir/, ça fait une demi-h/, je veux dire, c'est trop temps, j'veux dire, moi du temps, j'en ai pas, faque.

Rivière ajoute ensuite que chaque personne a ses propres solutions pour aller mieux, qu'il faut laisser suffisamment d'espace pour laisser émerger ses propres outils. Au commencement de l'entrevue, elle compare sa charge mentale à trois chapeaux qu'elle porte et qu'elle souhaite réévaluer : elle précise que le territoire naturel lui permet un détachement et de relativiser, la perspective pour remettre les choses en place. Nous pouvons alors supposer que ses trois chapeaux sont un poids qui pèse psychiquement sur une autre partie d'elle qui est en conflit. En fait, la paix qu'elle ressent dans le paysage est possiblement cette dissolution de la conflictualité dans l'espace à perte de vue, sans limites, sans mur. La nature la soutient (*holding*) physiquement et psychiquement, la soutient paradoxalement dans son espace sans limites, justement parce que cet espace naturel est sans limites. Même dans son discours, dans son débit de paroles qui semble parfois essoufflant pour elle, se dégage à certains moments un espace de temps, dans lequel elle semble se détendre, se permettre de respirer. À propos de la fonction contenante que représente pour elle la nature, elle mentionne : « c'était comme mon genre, mon genre de refuge, faque tsé comme, hein yaï haï (soupir) c'est comme, là c'est comme si, toute resset comme à zéro, pis tsé de avoir ça qui par/, pis c'est là que j'ai réalisé à quel point, c'était absolument nécessaire pour moi ».

Ainsi, Rivière a développé elle-même son moyen thérapeutique, qu'elle souligne comme étant plus convenable pour elle qu'une psychothérapie, et c'est à moi qu'elle le dit, étudiante en psychologie. Dans l'extrait où elle me parle du temps trop long d'une introduction dans le contexte d'une psychothérapie, nous pourrions présumer que l'élaboration serait non seulement trop coûteuse pour elle dans le temps, mais aussi coûteuse psychiquement. Les espaces naturels lui permettent de remettre en place plus rapidement que ce que nécessiterait l'investissement dans une psychothérapie, investissement de temps, mais aussi l'investissement dans une relation thérapeutique. Nous pouvons alors nous demander si une relation à l'autre impliquerait une trop grande dépendance et donc de l'étouffer, alors que dans la nature, elle exprime vivre un sentiment de liberté, du fait d'une impression de voler comme un oiseau. Bien qu'elle semble avoir un emploi du temps bien rempli, la notion du temps que lui prendrait l'investissement de la parole serait possiblement un prétexte pour éviter ce qui est sous-jacent, à savoir la relation à l'autre. À un moment de l'entrevue, elle me parle du besoin de son chum d'être avec les autres, d'organiser des activités mondaines, comme des brunchs ou des soupers les fins de semaine. Elle exprime son épuisement par rapport à ces activités :



[...] pis là ben là, j'espère qu'une journée des fins de semaine, on va avoir l'occasion d'aller dehors, tsé le pire là c'est une journée que, faut aller bruncher chez quelqu'un là, haaarr... (rire E et P) haaaarr, ah non, ah non, ça je peux pas. Faut, ben tsé des fois j'ai pas le choix-là. Mais ça là, ça ohhhh! (rire) ça c'est difficile, hhhoooo! ça, ça prend toute mon petit change-là. Ts/j/, je reviens-là, j'suis épuisée-là! j'suis/ [...] fatiguée, hhhhaaa, fatiguée... j'suis tellement fatiguée-là [...] Pis là mon chum ça le repose-là parce qu'il a parlé à plein de monde, pis il s'est fait full [...] Pis moi j'suis, épuisée-là (rire) j'suis, épuisée [...] j'suis comme, ahhh!

Tout de suite après avoir nommé sa fatigue dans ces activités sociales, Rivière ajoute : « Mais tsé heureusement on, on vit dans un endroit qui est vraiment beau. Pis qui est proche, proche de la nature, on vit sur une petite île [...] Ce qui fait que je suis juste à côté d'un parc nature, faque, facilement, tsé je peux comme, en quelques minutes me retrouver au parc nature [...] » Ainsi, en allant dans la nature à côté de chez elle, elle se libère du conflit qu'elle ressent dans son interaction avec les autres, comme si l'autre s'impose à elle, ce qui l'amène à se fatiguer en leur présence. C'est dans la nature qu'elle peut se ressourcer, répondre à soi et non aux attentes des autres : elle est libérée de cette contrainte relationnelle.

Si nous suivons la théorie des soins que développe une personne, nous pouvons trouver ce dont la personne souffre. Lorsque je lui demande si elle connaît l'origine de son stress, elle me répond de manière catégorique : « L'origine de mon stress c'est que, j'veux faire tout le temps toute bien, pour tout le monde ». Dans sa réponse, il y a la répétition du mot « tout » qui laisse entendre une charge, une responsabilité qui lui pèse, un rapport à l'autre qui implique une exigence de performance de laquelle elle a besoin de se dégager. C'est dans son rapport à l'autre qu'elle vit cette exigence de performance qu'elle s'impose à elle-même. « Parce que moi j'suis une personne extrêmement performante. Tsé c'est comme j'fais tout le temps toute bien du premier coup, pis j'suis hyper efficace, pis j'suis super gentille faque rapidement, comme je deviens comme la personne qui fait tout ». On peut alors présumer que dans la nature (et non dans la relation thérapeutique), elle peut retrouver son autonomie, l'espace dont elle a besoin pour se retrouver seule, sans cette pression qu'elle ressent face à l'autre.

### 5.2.2 La dépendance à la nature comme symptôme

En contrepartie de ce besoin d'indépendance par rapport à l'autre, Rivière semble vivre une dépendance par rapport à la nature. Elle dit reconnaître que l'accès à la nature demande un certain investissement de temps pour s'y rendre, néanmoins, ce contact est plus avantageux qu'une psychothérapie étant donné l'instantanéité de l'effet de la faune et la flore sur elle. Comme mentionné précédemment, cette économie de temps par rapport à une psychothérapie se fait possiblement au détriment d'une élaboration et d'une prise de conscience d'une souffrance psychique. À long terme, le fait de ne pas élaborer est plus coûteux

puisque la compulsion de répétition demeure, et ainsi l'amène à ce besoin constant, essentiel et donc quotidien avec la nature au risque de mettre en péril sa santé physique et mentale. N'étant jamais rassasié, cela crée la répétition en revenant à l'objet sans cesse. En dépit de son besoin de se dégager d'une dépendance à l'autre, nous pourrions dire qu'elle vit une dépendance envers l'effet que lui procure la nature. En effet, elle mentionne que son besoin de contact à la nature est inassouvi, voire qu'il amplifie avec les années tout comme il augmente à son contact : « plus j'en profite, plus ça fait du bien ». Bien que son horaire de travail soit organisé pour qu'elle puisse profiter de la nature une journée entière au milieu de semaine, elle semble à peine rassasiée. « Faque le mercredi (journée dans la nature) c'est sûr! sûr, sûr que j'ai des comptes à rendre à pers/, personne faque, je suis dehors toute la journée le mercredi c'est sûr. Comme ça, ça me rassasie une petite affaire, rassasie étant un grand mot parce que t'en a tout le temps besoin (rire). »

Cette dépendance qu'elle exprime peut nous rappeler une dépendance à l'alcool ou à une drogue. Après avoir exprimé qu'il s'agit d'un moyen sain qu'elle a trouvé, elle fait la comparaison de l'état qu'elle retrouve dans la consommation d'alcool, et précise plus loin qu'elle n'aime pas se saouler, mais que c'était le seul moment où elle ne ressentait pas le point au ventre, que « Ben, ben saoule aussi des fois j'oubliais un petit peu mais pas tout le temps-là, tsé des fois encore le moton quand t'es saoul-là (rire) ».

Rivière me partage son inquiétude par rapport à ce besoin qui s'amplifie, et ajoute que son chum considère que cette nécessité qu'elle a d'être le plus souvent dehors prend trop de place. Elle ajoute qu'il y a une partie saine d'être dans la nature, mais qu'il y a aussi une partie malsaine. Cette partie malsaine, Rivière ne la nomme pas clairement, mais ce qui est sous-jacent serait possiblement cette dépendance qu'elle ressent. Elle précise que ce besoin d'être tout le temps dehors, « [...] est difficile pour les autres de/, de le vivre », un peu comme ce que pourrait vivre l'entourage d'une personne toxicomane. « Parce que mon chum il ressent vraiment, vraiment pas le même besoin que moi-là. Faque-là, faut que j/, faut que j'essaie de balancer ça parce que si non, c'est/, c'est dur sur le couple-là. »

Elle rapporte que son conjoint, n'en pouvant plus de la voir dans la maison en train de tourner en rond, lui dit d'aller jouer dehors, exaspéré. Voici ce qu'elle rapporte de ce que peut lui dire son copain : « là, là envoyè va-t'en là, comme, va jouer dehors là, c'est fini là, va-t'en, sors, j'veux pu te voir, va-t'en, ah va-t'en, bon, va dehors" (rire) ». Si bien que même si son copain semble trouver que le besoin de sa conjointe

d'être à l'extérieur est trop grand, lorsque lui-même n'en peut plus de la voir tendue, reconnaît le soulagement instantané de la nature qui agit sur elle.

Cette relation de dépendance est aussi manifeste lorsqu'elle souligne ne pas pouvoir imaginer sa vie sans la nature.

tsé j'ai toujours aimé ça être dehors, j'ai toujours, aimé ça mais on dirait que, plus ça avance plus comme, j'ai l'impression que si j'en étais privée, ça serait comme une grosse partie de ma vie, qui serait comme, je me sentirais comme genre handicapé comme de pas être capable de faire ça, tsé des fois j'pense, tsé imagine que tu peux plus, hier j'pensais ça, tsé imagine qu'un jour tsé tu es en chaise roulante là.

L'idée d'un handicap physique rappelle son besoin d'entrer en interaction avec la nature à travers le mouvement, ce qui laisse entendre une certaine crainte de perdre sa capacité à se mouvoir et du coup cette liberté dans l'accessibilité à la nature si précieuse pour elle. Or, même si sa mobilité est réduite, Rivière ne peut concevoir sa vie sans la nature, et trouverait un moyen d'en bénéficier. Dans ce besoin, il y a comme une urgence de trouver à tout prix, rapidement, « n'importe quoi », un lac, un endroit où il y a de la verdure, même un désert. Elle dit que lorsqu'elle travaille, elle est un peu plus raisonnable, qu'« au moins quand j't'au travail je/je pense pas [à aller dehors] parce que là j/j'ai une job à faire faque, je travaille ». Elle va jusqu'à situer son besoin par rapport à une norme, norme qu'elle précise comme étant relative. Ainsi, elle se compare à des gens qui déjà aiment le plein air. Par rapport à eux, Rivière reconnaît que son besoin est plus grand que le leur. En se situant ainsi à l'extrême, elle reconnaît que son besoin dévie de la norme.

Pis des fois j'ai l'impression que, avec certaines normes, je suis peut-être un petit peu à l'extrême, par rapport par exemple à, à mon, à mon chum qui lui il trouve que je suis vraiment, vraiment extrême-là, pour lui c'est, c'est trop. Mais tsé, ça c'est vraiment une norme par rapport à d'autres personnes parce que, tsé j/, probablement que mon chum est déjà, différent de, et ainsi de suite faque c'est juste, une question de, d'attentes de comparaison, etc. là [...] Mais, c'est sûr que, si je compare à d'autres ami.es de plein air, j'ai l'impression que je serais peut-être plus dans la norme-là (rire).

Ce lien de dépendance qu'elle vit dans sa relation à la nature rappelle le lien de dépendance du bébé et du jeune enfant envers sa figure d'attachement (j'utiliserai le mot mère pour simplifier et être en concordance avec la théorie). Effectivement, il y a un aspect régressif dans son discours lorsqu'elle répète à plusieurs reprises son envie « d'aller jouer dehors ». En disant cela, c'est comme si le territoire naturel est un espace de jeu, de plaisir et de liberté d'être. À cet égard, elle rapporte que son copain lui dit : « "Ben voyons donc! T'es ben bébé gâtée, tu/ tout le temps dehors, t'arrête jamais d'être dehors! ». Cette dépendance envers la mère a lieu particulièrement dans les premiers mois et années du nourrisson, lorsque la mère assure les besoins essentiels au développement de son enfant. Plus ce type d'attachement entre la mère et l'enfant est sécurisant, plus la séparation et l'individuation seront possibles au cours du développement de l'enfant, impliquant une indépendance éventuelle. Or, si cet attachement tend à être plus insécurisant, la séparation et individuation ne sont pas tout à fait résolues, le besoin de dépendance ou de venir s'appuyer sur l'objet primaire demeure puisqu'il n'a pas pu être intériorisé. Or, justement, étant donné les failles de l'objet primaire, ce besoin d'étayage est vain, ne pouvant être comblé, il y a un déplacement sur un autre objet externe qui viendra combler ce manque. Comme mentionné précédemment, suivant le moyen développé par la personne pour compenser le manque, nous pouvons avoir accès à la souffrance. Ainsi, dans le cas de Rivière, nous pouvons présumer qu'à défaut d'un *holding* suffisamment bon de la part de l'objet primaire, son besoin de contenance s'est déplacé sur l'objet extérieur que représente la nature, la contenant dans son espace infini.

### 5.2.3 Sa relation avec la nature lui permet un contact avec la vérité

Un autre thème qui est ressorti dans l'analyse de son discours est la dimension d'une vérité qu'elle retrouve particulièrement dans les grands espaces, autant dans sa connexion avec les autres qu'avec elle-même. Rivière exprime avec force son refus des étiquettes sociales, ce qui fait écho aux attentes et à la pression de performance mentionnée précédemment dans sa relation aux autres. Elle précise que le seul endroit où elle ne ressent pas le besoin d'artifice, c'est dans la nature, affranchie de tous les dictats sociaux : « comme s'il y avait quelque chose de plus hum, qui est comme plus réelle, qui est moins hum, qui est moins prédéterminée par la, société, qui est moins prédéterminée par eh, par les, c'est ça, les, les, préjugés, ou les, bon, c'est plus déterminé par, la débrouillardise ». La débrouillardise fait référence à ce que la personne fait, sa contribution réelle en raison de sa volonté propre, et non selon les attentes de la société. Elle exprime avec un expiré à quel point elle aimerait tellement vivre sans étiquettes sociales, qui selon elle viennent hiérarchiser notre rôle dans la société, et du coup notre valeur en tant que personne, ce qu'elle déplore. En effet, elle mentionne qu'une personne ne devrait pas être définie par son rôle au sein

de la société. À son avis, les carcans sociaux n'ont plus leur place dans la nature, comme si la nature permet une espèce d'égalité. Possiblement que les carcans sociaux font référence à ce qui est imposé de l'extérieur, intégré en elle dans son surmoi et/ou son idéal du moi, ce qui a forgé son faux-soi. En effet, Rivière accorde une grande importance au regard de l'autre, exprime ne pas aimer décevoir les gens, ce qui la pousse à une exigence de la performance où elle n'a pas le droit à l'erreur. Alors que dans la nature, tout le monde est égal et vrai, il n'y a pas d'attente, ce qui nous permet de se laisser être vraiment.

Dans la nature, t'es comme un peu bon, c'est sûr que tes, tes compétences, tes habiletés, hum, tsé t'as plein d'affaires qui font qui te, tsé, qui/, qui sont quand même attachées à toi, qui sont des points de références, mais c'est comme si, comme si tout le monde avait, une chance égale.

Rivière met l'emphasis sur le fait que « la nature favorise une présence avec d'autres humains », et ajoute un peu plus tard que « quand t'as des rencontres de personnes dans la nature, il y a comme quelque chose de beaucoup plus authentique que quand tu les rencontres en ville ». Ainsi, cette présence à l'autre est en lien avec l'authenticité, possiblement un contact entre son vrai-soi et le vrai-soi de l'autre. Elle dit que c'est dans la nature, qu'elle vit une connexion avec elle-même :

[...] il y a comme une espèce de vérité, pis on dirait que le plus proche que je peux m'en/ m'en approcher, c'est quand je suis dans la nature. Ça c'est le plus proche que je peux m'approcher de, ce que je pense qui est, qui est profondément, bon, pis eh, t'sais c'est ça, t'es proche de, de mes valeurs, pis, c'est ça (suivi d'un silence).

Dans cet extrait se retrouve l'idée de rapprochement vers cette vérité qui correspond à ses valeurs. Effectivement, c'est cette vérité qui lui apporte de la paix. Cette paix, nous pouvons la sentir dans les silences à quelques moments de l'entrevue, silences que nous pouvons ressentir comme l'émergence de son vrai-soi. Ce rapprochement qu'elle nomme me fait aussi penser au fait qu'elle dit à plusieurs reprises au cours de l'entrevue vouloir être « proche » de la nature, entre autres, elle dit vivre « proche, proche » de la nature, au sens d'habiter.

Rivière mentionne que c'est lors d'activité en plein air qu'elle est capable de connecter avec ses enfants, que c'est un des seuls moments où elle a l'impression qu'ils se parlent vraiment, où c'est moins conflictuel.

Ainsi, les espaces naturels favorisent une communication et une écoute plus véritable, sincère : « hum, l'écoute ou le, peu importe, c'est quoi, eh, dans quelle situation comme par rapport à la nature où tu te, où tu te projettes, mais on dirait que cette partie-là, c'est une des parties que, que j'aime, que j'aime vraiment, vraiment beaucoup-là ». Ce passage se démarque par son ambiguïté, quelque chose qui n'est pas clairement énoncé, possiblement une densité de signification provenant de quelque chose de sous-jacent, de profondément archaïque, inconscient, faisant écho avec les premières expériences de vie avec l'objet primaire qui sont déterminant dans la constitution du vrai-soi. L'utilisation du mot « projettes » me marque. Projection d'une partie de soi dans la nature, peu importe où et peu importe les caractéristiques de l'environnement naturel, cette partie d'elle peut être projetée.

#### 5.2.4 Personnification de la mère Nature

Suivant les objectifs de ma question de recherche, concentrons-nous maintenant sur la représentation de la nature de cette participante. Comme présenté dans la question de recherche, la nature est un objet malléable, autrement dit une sorte d'écran sur lequel nous pouvons projeter nos fantasmes et représentations. Elle est là, nous permet la vie, et peut recevoir la psyché unique à chaque personne. À partir de la manière d'entrer en relation avec elle, de se la représenter, nous pouvons avoir accès aux qualités des premières relations d'une personne. Il y a un déplacement de la première relation internalisée, projetée sur l'extérieur qu'est la nature. Dans le discours de Rivière, à partir de ma question de recherche, j'ai pu mettre en évidence la personnification de la mère ou de la relation primaire dans la nature. Une personnification consiste en l'« action de représenter une abstraction » (Larousse).

Comme je l'ai souligné plus haut, Rivière vit une dépendance dans son besoin d'être en contact avec les grands espaces. Aussi, la nature agit instantanément sur elle, pour venir calmer son stress ou ses angoisses, comme une mère vient calmer instantanément par le seul geste de prendre dans ses bras son enfant. Ainsi, en immersion dans la nature, elle retrouve en quelque sorte cet état originare de bien-être. De cette contenance que représente l'infinité de l'espace qui lui permet une perspective sur ses pensées, elle dit n'en être jamais vraiment rassasiée, ce qui l'amène à ressentir un besoin au quotidien au risque de ne pas pouvoir bien respirer ou dormir. Comme la mère doit nourrir son bébé tous les jours, Rivière a besoin d'être nourri dans sa relation avec la nature au quotidien. De plus, Rivière mentionne plusieurs fois le mot « proche », souligne l'importance de l'accessibilité de la nature, a choisi une maison à proximité d'un parc nature, maison qu'elle voulait pratique pour lui permettre le plus possible d'aller jouer dehors. C'est comme si dans cette dépendance, elle doit assurer un contact immédiat, « tout de suite », « j'ai pas besoin

d'aller loin, loin pour connecter avec, avec la nature là, j'ai/, j'peux juste être proche », pour ainsi vivre un bien-être instantané. Ce contact immédiat passe par le corps, le préverbal, en fusion avec son environnement :

Pis que là, t'es juste comme, immobile, même pas en mouvement-là, quand t'es rendue dépassée le mouvement, pis t'es juste immobile, pis tu utilises juste tous tes sens, pour essayer de te comme ressourcer avec, l'énergie, faque tsé tu, tu respire, l'odeur qui des fois est agréable, que des fois est désagréable.

Ce contact immédiat et sensoriel rappelle l'omnipotence vécue par le bébé par rapport à son environnement, à l'inverse d'une dépendance, puisque le bébé crée et trouve son environnement qui le sécurise instantanément. Ainsi, il n'y a pas de place pour l'attente, tout comme la nature est toujours disponible, mais aussi a une force de vie : « [...] la force de l'érosion-là, tranquille, jours, après jours, après jours, après jours. Avant nous, pendant nous, après nous, tsé des fois tu regardes des arbres-là. Il était là comme, avant mes grands-parents, pis il est encore là ».

Cette relation fusionnelle, originaire avec la nature est notamment manifeste lorsqu'elle dit : « chez moi là, je passe ma vie, à ouvrir les fenêtres pis ouvrir les portes pour avoir l'impression que la nature rentre un peu chez nous [...] même en plein hiver » ou encore lorsque pour se rendre au travail, elle choisit de prendre son vélo pour sentir et respirer l'air dans son corps : « beau temps, mauvais temps, moi je me promène toujours en vélo, je trouve que ça me donne un petit peu d'air dans la figure ». Encore une fois, c'est comme si elle recherche une introjection de l'extérieur. Le fait aussi de chercher à s'imprégner de la nature qui passe par le corps, les sens « pis tu utilises tous tes sens, pour essayer de te comme ressourcer avec, l'énergie ». En effet, lorsqu'elle dit avoir « réalisé que c'était bien au-delà du défi physique, c'est/, c'est comme, juste de, être proche pis de, j'sais pas, juste d'être là, juste de, de regarder. D'entendre, l'odeur, eh, le, le, le, c'est ça. Le feeling. » Je lui reflète : « t'as besoin d'être imprégnée? » ce à quoi elle acquiesce avec enthousiasme.

Comme le nourrisson qui oscille entre une mère clivée, soit toute bonne ou toute mauvaise, Rivière exprime une ambivalence face à la nature toute-puissante. La mère bonne qui la nourrit au quotidien et la soutient physiquement et psychiquement, lui apporte de la paix par sa vérité, lui apporte le plaisir d'aller

« jouer dehors », peut aussi être imposante par sa force et à tout moment venir détruire de façon imprévisible.

T'es tellement rien, t'es tellement minuscule, devant une vague, tsé l'humain il est rien comparé à, à la, quand, quand les éléments se déchaînent-là, c'est tellement fort-là, tu, tu vois les vagues, c'est terrible-là, les vagues peuvent te snapper en une seconde-là [...] c'est tellement fort, on est, on est, on est, on est vraiment rien, par rapport à ça, pis en même temps, on est comme rien mais d'un autre côté, elle apporte tellement la nature, elle est tellement. C'est pour ça, moi, j'la j'la trouve sauvage, pis je l'adore, mais elle me fait peur un petit peu aussi tsé j'ai comme eh, tsé je respecte tellement [...] les éléments et la nature se déchaînent, la nature et les éléments gagnent, contre, toi le petit humain.

Ainsi, elle ressent une vulnérabilité, se sent humble face au pouvoir de la nature qui lui permet la vie et peut amener à tout moment la mort. Elle exprime aussi un sentiment d'ambivalence lorsqu'elle dit en avoir à la fois peur et la respecter. L'utilisation à répétition de « tellement » autour du thème de la force de la nature démontre la toute-puissance que la nature représente pour elle. Dans cette toute-puissance, la nature est aussi idéalisée, même dans les plus grandes tempêtes, elle est parfaite.

[...] je trouve que pour apprécier bien des détails pis, pis ac/, apprécier la beauté, parce que c'est ça la nature aussi. C'est comme une espèce d'harmonie, une espèce de, de beauté, une espèce de pureté, une espèce de perfection. C'est comme si, même quand c'est pété, c'est encore beau, c'est encore parfait. Moi j'ai jamais vu la nature, qui était pas, c'est comme, tu veux/, c'est/, c'est/ parfait, pis c'est, c'est parfait dans, dans ça, à quel point c'est terrible, tsé. Ce que je veux dire, c'est que c'est tout le temps comme. Même si on est pas d'accord, la nature, la nature va tout le temps comme, va toujours avoir raison (rires P et E) pis même si c'est pas beau, même dans les tempêtes terribles-là, où qu'il y a plein de monde qui sont morts, pis il y a plein d'affaires, comme ça, en quelque part, c'est, c'est tellement beau [...]

Nous pourrions nous demander si cette idéalisation de la nature parfaite vient de l'objet primaire. Idéalisation qui semble aussi s'être déplacée de l'objet primaire à son copain qui lui aussi « a 100% raison ». Ainsi, sa relation de couple serait à l'image de son expérience précoce envers sa figure d'attachement. Cette idéalisation de la nature rappelle aussi l'exigence de perfection et de performance qu'elle vit par rapport à elle-même et dans sa relation aux autres. Cette pression de performance est le poids d'un idéal du moi et d'un surmoi, à l'image de la mère idéale, toute-puissante à laquelle elle s'est identifiée.



Rivière me raconte aussi une situation en voyage où elle et son copain se sont retrouvés en danger face à la force de la nature. Elle précise ensuite que « [...] c'était pas l'erreur de la nature, c'est/, c'est, c'est moi et mon chum qui avons pris la mauvaise décision, c'est ça. C'était pas, c'était pas de la faute à la nature, c'était la faute à l'utilisateur ». Nous pourrions aussi nous demander si cette idéalisation fait en sorte que l'objet ne peut pas être touché, c'est-à-dire que même lorsque la mère Nature frappe par sa force, elle est parfaite. Est-il possible que, sous-jacent à cette idéalisation de la nature, une agressivité soit évacuée ? Cette agressivité évacuée expliquerait d'ailleurs le clivage de sa représentation de la nature, à la fois toute bonne ou toute mauvaise, à l'image de parties d'elle qui sont conflictuelles, et qui expliqueraient aussi les pensées envahissantes et de la présence dans son discours d'un dialogue à la troisième personne.

Dans cette idéalisation de la nature, nous pouvons aussi voir la vérité du parent tout-puissant. C'est d'ailleurs vers cette vérité qu'elle tend constamment, dans une exigence de perfection à l'image de la nature. Elle tente ainsi de retrouver ce contact originel d'une relation première, qui est pure vérité. Cette perfection est inatteignable, cet effort continu d'aller vers la perfection va jusqu'à provoquer un point dans le ventre. Rivière voit la nature « [...] comme une espèce d'harmonie, une espèce de, de beauté, une espèce de pureté, une espèce de perfection ». Dans cette perfection idéale de la nature, objet tout-puissant, c'est comme si elle ne peut la toucher, l'atteindre. Elle dit notamment que nous ne pouvons pas avoir de prise sur la nature puisqu'elle est imprévisible. Est-ce que c'est cet aspect intouchable ou insaisissable de la nature qui fait en sorte que son désir est inassouvi, voire grandissant? Dans le mouvement, il y a aussi le changement incessant de la nature :

T'as le mouvement, t'as les feuilles, t'as un animal, t'as le sable quand t'es dans des/, des endroits où ce qu'y a des dunes, où t'as le, c'est ça le mouvement, des fois t'as le bruit également. Pis t'as aussi l'évolution, les changements. Je trouve que ça, c'est tout le temps, tout le temps différent, t'as beau regarder la même affaire, ça, on dirait que ça change tout le temps.

### 5.3 Acer

Je rencontre Acer dans un parc de Montréal. Dès le début de l'entrevue, elle me parle de cette maison de campagne qu'elle a héritée de sa mère, et dont elle est la cinquième génération à habiter. De cette maison de campagne, elle me parle surtout des alentours. Le terrain était autrefois dédié à l'agriculture dont une grande partie a été vendue, puisque malgré ses six frères et quatre sœurs, personne ne pouvait assurer la

relève. Aujourd'hui, ce terrain comprend une érablière (boisé naturel constitué principalement d'érables), une plantation d'érables et un grand potager avec des arbres fruitiers. C'est dans le boisé naturel que sa mère a pris de jeunes pousses d'érables pour créer la plantation derrière la maison, plants qu'elle a disposés à distance égale. Ces arbres sont maintenant devenus matures et très rapprochés les uns des autres. Acer et son conjoint les entaillent au printemps ; au fond de la cour, ils ont installé une petite cabane à sucre.

Ayant un pied-à-terre à Montréal, elle s'est rendue deux semaines avant notre rencontre à sa maison de campagne. Elle me dit avoir réfléchi à son lien à la nature avant notre rencontre. Son discours est très bien articulé : les associations d'idées s'enchaînent de façon structurée telle une arborescence, de sorte que j'arrive très bien à me représenter ce qu'elle me raconte. J'ai l'impression d'entrer dans l'intimité de son imaginaire : je ne l'interrompe quasiment pas, captivée par ce qu'elle me raconte. En effet, après l'entrevue, elle me demande si elle me regardait lorsqu'elle parlait, ce qui démontre à quel point elle était concentrée. Vers la fin de l'entrevue, elle me partage s'être révélée avec beaucoup de confiance et ajoute qu'elle m'a « emmenée dans du vrai [...] du détail très, très intime ». D'ailleurs, je remarque sa tendance à mettre un accent sur les détails, soit dans la précision de nombres ou de grandeurs, ou dans la façon de s'exprimer. Ses phrases clairement énoncées sont ponctuées de termes indiquant explicitement ce dont il est question pour elle, dans son histoire et son ressenti : « mots clés », « j'associe ça », « la première image qui me vient en tête », etc. Aussi, je remarque qu'elle insiste parfois sur la répétition de certains mots. Par exemple, elle répète : « Pis là je mets ça dans, pis j'empile, pis j'empile. [...] Ah, là, là écoute, là je me mets des branches de côté pour pouvoir empiler, empiler, empiler ». Cette insistance dans la répétition contribue à l'expression de la charge émotionnelle liée à ce qu'elle me décrit. En effet, je la sens impliquée émotionnellement, particulièrement aux deux premiers tiers de l'entrevue. Suivant son grand investissement dans ce qu'elle me raconte, je sens tout d'un coup une fatigue à peu près au dernier tiers de l'entrevue. À partir de cette chute de fatigue, après avoir révélé son lien très intime à la nature, elle bifurque vers un discours plus politique à propos de la préservation de l'environnement, discours qui demeure toutefois bien incarné dans son histoire. J'ai particulièrement analysé les deux premiers tiers de l'entrevue, alors qu'elle me parle de sa maison de campagne, de ses rituels et de ses voyages.

### 5.3.1 Mère Nature fusionnelle : ses rituels

Suite à ma question ouverte, l'invitant à me parler de son lien à la nature, Acer me dit ne pas savoir par où commencer, puis précise aussitôt que ça tourne toujours autour de la même thématique : si elle avait un

mot clé associé à la nature, ce serait la spiritualité. Cette spiritualité est en lien avec la dévotion de sa mère qu'elle a associée de façon puissante à la nature qu'elle retrouve à sa maison de campagne, maison qui lui fait penser à sa mère :

Hum, moi je viens d'une famille très eh, catholique, ma mère était très, dévote, priait beaucoup, mais n'allait plus à l'église. Elle était pas pratiquante, elle s'était fait elle-même sa, sa, sa'm tsu, sa, sa pratique. Et eh, de ce fait là il y avait comme, elle avait une dévotion à la Vierge Marie, pis à travers ses prières et tout. Pis, moi j'ai comme un peu, j'ai acheté ça, j'ai pas remis ça en question, j'ai acheté ça puis je vois bien que j'ai associé ça, de façon très puissante à la nature, et c'est surtout la nature. Le premier mot qui me vient quand je pense à la nature, je pense à la nature que je retrouve à la maison de campagne [...] À la maison de campagne, qui me rappelle beaucoup ma famille, qui me rappelle beaucoup ma mère.

Elle mentionne par la suite que lorsqu'elle pense à la nature, elle pense plus spécialement à la plantation d'érables qu'a créée sa mère. Ce boisé, précise-t-elle, « [...] qui m'appartient, et qui m'appartient pas parce que c'est la nature, mais, mais qui, qui est à proximité de chez moi [...] ». Du fait de nommer la possession de ce lieu puis de nuancer en ajoutant qu'elle ne peut lui appartenir puisqu'il s'agit de la flore et de la faune, et de préciser qu'elle se trouve à proximité d'elle, peut insinuer qu'elle considère cette nature comme une continuité de sa propriété, voire de son identité. À un autre moment, elle dit se sentir tellement connectée à cet espace nature, comme si c'était une énergie qui la nourrit, comme si elle « [...] touchait au bénéfique de la nature ». Elle nomme les bénéfices de cette nature autour de la maison : le sirop d'érable, l'exploitation du grand potager, les petits fruits des arbustes, « [...] et au-delà de ça, le bain d'arbres! ». Acer reprend le terme « bain » un peu plus loin en parlant de « bain nature », ce qui exprime bien comment elle se sent enveloppée ou immergée par la nature. Toujours sous le thème de la continuité d'être, à plusieurs reprises, elle mentionne se retrouver « dans un espace », dans une contenance à travers un échange de coexistence avec l'énergie que lui procure les espaces naturels : « Tu te promènes dans un espace [...] Je veux être comme en coexistence avec elle. T'es là, je suis là, tu m'apportes, je t'apprécie, faque j'apporte à ma manière, dans ma gratitude, puis ma reconnaissance. Ça c'est, ça devient eh, cet échange-là dans l'énergie, je le sens bien. »

Dans cet échange d'une énergie spirituelle, cette coexistence, Acer fait référence à la nature. Or, nous pourrions penser que cette participante parle aussi d'« elle » comme sa mère. Cette coexistence rappelle un lien fusionnel, faisant corps, comme si elle était contenue au sein d'un utérus ou encore dans les bras

de sa mère, à un moment très précoce de la vie. À ce moment précoce, le bébé ressent son environnement comme la prolongation de lui-même : la relation mère-enfant n'étant pas ressentie de façon distincte.

Dans cette plantation que sa mère a créée, Acer me parle de ses rituels. Ses rituels lui permettent un lien spirituel avec le territoire, de façon sous-jacente, nous pouvons comprendre que ses rituels lui permettent de poursuivre le lien avec sa mère maintenant décédée. Alors elle me décrit ses rituels. « Et là, ça commence », dit-elle. Acer se promène dans la plantation d'érables avec un tombereau, une structure sur roue semblable à une petite charrette. Elle y empile les branches sèches tombées par terre, qu'elle ramasse. Bien qu'elle précise que ces arbres devenus matures ont eux-mêmes leur cycle, elle participe elle aussi à ce cycle par l'intermédiaire de son rituel. En effet, son rituel poursuit en quelque sorte le cycle naturel, ce qui participe à son impression de coexistence avec elle à travers une spiritualité. Dans ce qu'elle me décrit, je ressens l'engagement de son corps dans son rituel.

Moi je pars, pis j/ es ramasse. Écoute, même le mouvement, ah là, c'est quasiment capoté, quasiment gênée, pis je suis pas gênée, j'assume-là. Quand je fais ça là, je suis là, je me promène avec ma brouette, pis je me penche. Je ramasse une branche, puis là ben des fois, faut que je la casse, puis ce bruit-là de craquement, c'est comme, c'est pas comme un cri, c'est comme un, un, comment on dit ça? Un mmmmm

Mélanie-Joëlle : Un mantra?

Participante : Oui comme un mantra. Un crac t'sais

Mélanie-Joëlle : oui

Participante : Pis là je mets ça dans, pis j'empile, pis j'empile. Pis à un moment donné, c'est, pis je me promène, pis à un moment donné, pis là j'ai pas fini que mon tom, mon tombereau est plein. Ah, là, là écoute, là je me mets des branches de côté pour pouvoir empiler, empiler, empiler. Pis là, quand je me penche, je me relève, je me penche, je prends une branche, je la dépose, une, deux, trois, quatre, eh, dix à la fois, pis je les dépose. L'image, que j'ai à chaque fois, j'ai l'impression que je suis après dire un chapelet, que j't'après égrainer un chapelet.

Dans cette répétition des mouvements du corps : de se pencher, se lever, prendre la branche, se relever, du craquement du bois, du poids du tombereau, non seulement elle fait corps avec le boisé par le mouvement, mais s'insère aussi l'idée d'une répétition et d'une accumulation du geste, ce qu'elle nomme par la suite :

Dans cette répétition-là, c'est ça le mantra du geste, du mouvement, du rituel, du craquement du bois. Fameux. Faque là je me promène, pis je vais jusqu'au bout des fois c'est, c'est, c'est trop plein, c'est trop lourd, je peux pas aller jusqu'au bout, il y a encore plein de, de branches, faque là ben, je reviens eh, un peu plus tard là [...]

Ainsi, elle répète le mouvement de se pencher et de ramasser, et doit revenir plus tard pour répéter l'ensemble des mouvements. Comme mentionné précédemment, j'ai remarqué que dans sa façon de s'exprimer, cette participante a tendance à répéter certains mots, créant une amplification de l'émotion. Ainsi, elle semble retrouver un certain plaisir dans la répétition du geste et d'une accumulation des éléments.

Dans ces accumulations et répétitions, nous pouvons distinguer une identification à sa mère. Cette identification est évidente dans la comparaison avec un chapelet, la répétition du geste d'égrainer chaque bille du chapelet, mais aussi dans l'accumulation des éléments naturels dans son tombereau. En effet, un peu plus loin, elle qualifie sa mère de ramasseuse. C'est d'ailleurs avec les matériaux ramassés par sa mère et dispersés autour de la maison qu'Acer fabrique un foyer au fond de la cour pour brûler la pile de branches. Car après avoir accumulé les branches, il lui a semblé qu'il lui manquait quelque chose pour compléter le cycle de son rituel. Ainsi, Acer a introduit l'étape deux : une fois le bois ramassé, elle le brûle dans ce foyer. Acer me parle de ce bois et de ce feu.

Mais t'sais c'est pas du bois vert, faque c'est du bois qui est vraiment mort. Faque il brûle bien, pis il fait pas de fumée. Et là là, ça, ça commence et je, je fais un feu, pis j'aime faire le feu de jour. J'aime pas le faire de soir, c'est comme, j'sais pas pourquoi. C'est comme si là, fallait que, que je sois vue-là, du ciel pis (rire) des arbres et tout dans mon lieu eh.

Cette étape de son rituel attire notre attention du fait qu'elle précise que le bois est vraiment mort et qu'elle tient à faire ce feu de jour, pour être vue du ciel et des arbres. Acer brûle ce bois vraiment mort dans le foyer qu'elle a d'ailleurs construit à partir de matériaux ramassés par sa mère. Dans cet extrait se retrouve une concentration d'éléments significatifs d'un deuil. C'est comme si le ciel et les arbres, ceux-ci d'ailleurs plantés par sa mère, font écho à l'amalgame qu'elle fait entre sa mère, la nature et la spiritualité.

[...] le feu, c'est comme si là c'était un autre élément de la nature. Le, le brûlé, le feu, un élément puissant aussi, le bois qui brûle, qui se consume, il y a comme, quelque chose qui eh, j'sais pas qui amène à une eh, qui amène à une plénitude [...] Je vois la flamme monter pis je, je, j'ai j'ai beaucoup de, j'ai beaucoup de plaisir, je, je, je, c'est comme, oui, c'est comme, pis ça reste tou/ tou/ aussi dans un espèce de recueillement [...] Et le dernier bout quand le feu est terminé, pis que, les, les tisons eh, sont vraiment éteints [...] Ben mon conjoint va prendre la cendre, pis va mettre ça dans le jardin.

C'est alors qu'elle a l'« impression d'avoir fait vraiment le cycle complet » puisqu'une fois le bois devenu cendre, cette cendre est mise dans le jardin pour la régénération de cette nature. Dans cet acte de fusionner les éléments de la nature, par la consommation du bois, de cette flamme qui monte au ciel, elle semble poursuivre ce lien fusionnel à sa mère qui lui procure plaisir et recueillement.

Dans ce rituel et la séquence de ses mouvements, se trouve aussi la question du temps qui lui procure un bien-être : « Une espèce de quiétude, une espèce de, de baume, sur la vie que la nature m'apporte dans toute cette étape-là eh, un rituel que je me suis créée ». Ce temps est celui où elle agit une série de gestes qui lui fait du bien comme une mère prend soin de son bébé à travers les gestes (*handling*). Nous pourrions aussi faire un parallèle entre ses gestes du quotidien de la mère, qui assure une constance des soins et une continuité d'être, et la régularité de la distance entre les arbres qu'a plantés sa mère pour former ce boisé. Le fait aussi qu'elle tient à faire ce feu de jour pour être vue du ciel et des arbres et de tout son lieu fait écho au regard de la mère considéré comme premier miroir pour l'enfant. Ainsi, par ce rituel dans le boisé aménagé par sa mère, elle décrit son expérience d'une unification ou d'une symbiose avec l'espace de la plantation comme avec sa mère, un état originel de plénitude dans les soins que cette mère Nature lui apporte et la reconnaissance de sa continuité d'être qui passe par le regard-miroir de sa mère.

Considérant ce lien fusionnel avec la nature ou avec sa mère, elle semble exclure la présence de sa fratrie. Au commencement de l'entrevue, elle nomme ses six frères et quatre sœurs, alors que dans tout le reste de l'entrevue, ils seront complètement évacués, excepté un moment où elle nomme ses frères pour souligner leur comportement destructeur envers le territoire. C'est comme si dans le reste de l'entrevue, sa mère est à elle seule. Sur le thème de la possessivité, en parlant de la nature, elle mentionne « tout dans mon lieu », en plus de dire : « cette plantation-là, à ce petit boisé-là qui, qui m'appartient, et qui m'appartient pas parce que c'est la nature, mais, mais qui, qui est à proximité de chez moi, c'est derrière la maison ». Ainsi, elle nie cette possession de ce boisé puis l'admet implicitement par atténuation de cette possession en spécifiant que la plantation se trouve à proximité de chez elle. À un autre moment, elle mentionne : « Tu te promènes dans un espace que tu connais bien, qui est significatif aussi. Ça c'est, c'est

fort intéressant. Il y a comme, quelque chose de, c'est pas ça m'appartient, parce que j'ai le goût d'être comme en, je veux pas être maître de la nature, celle qui est chez moi. Je veux être comme en coexistence avec elle. »

Dans l'expression « c'est pas/ ça m'appartient », il y a une négation suivie d'une affirmation. Puis elle utilise le marqueur de relation « parce que » qui introduit une explication, explication qui est interrompue : « parce que j'ai le goût d'être comme en/ ». Elle se défend ensuite de ne pas vouloir « être maître de la nature, celle qui est chez moi ». Encore une fois, cette nature qui est chez elle, lui appartient par propriété, tout comme elle sait rationnellement qu'elle ne peut lui appartenir puisqu'il s'agit de la nature. Or, nous pouvons présumer que de façon sous-jacente, son désir est le contraire. Elle nomme ensuite comment elle veut être en fusion avec elle en disant clairement, « je veux être en coexistence avec elle ». Tel que présenté dans le contexte théorique, selon D. W. Winnicott, le bébé qui ne se distingue pas encore de son environnement fait un dans sa relation avec l'objet primaire. À ce moment, il est aussi dans l'illusion d'une omnipotence par rapport à sa mère. C'est-à-dire qu'il est dans l'illusion d'une réponse quasi immédiate à son besoin ressenti et qu'il exprime à l'égard de sa mère. D'emblée, sa mère répond totalement au besoin de son enfant par préoccupation maternelle primaire.

### 5.3.2 Mère Nature protectrice

Sous le thème de la mère fusionnelle qu'elle retrouve à travers ses rituels, se trouve le sous-thème de la mère Nature protectrice. En réponse à ma question de recherche, elle met l'emphase sur l'importance de la nature aux alentours de sa maison de campagne. Dans son discours, nous pouvons ressentir comment la maison semble indissociable du terrain qui l'entoure. Nous pouvons aussi ressentir l'attachement qu'elle a envers cette nature qu'elle associe à sa mère, attachement qui la sécurise. En effet, selon la description qu'elle fait de son lien spirituel au boisé, nous pouvons faire l'hypothèse d'un style d'attachement sécurisant à l'origine de son développement. Dans sa description de cette nature, elle utilise différentes qualités qui ont la fonction d'une protection, d'une sécurité :

Je me sens dans une petite forêt, bienfaisante, bienveillante, et j'ai un plaisir immense à être là, pis quand, quand je suis dans cet espace-là, peut-être liée comme je disais au début à l'amalgame de, d'histoire que je fais avec ma mère avec eh sa méditation eh, ses prières, sa dévotion. J'ai fait un lien avec ça, pis quand je suis là, c'est comme beaucoup dans la, je suis beaucoup dans la spiritualité. C'est comme si, c'est comme si cette nature-là devenait comme

une religion devenait comme, Dieu, devenait comme tellement grande, protectrice, eh, eh, apaisante eh. Je me promène pis j'ai comme, c'est bon. Si je vais pas bien, je vais me promener dans ma petite forêt, pis c'est, je me sens bien, je me sens mieux.

Elle nomme aussi les différents états de bien-être que ce contact avec la nature lui procure : « [...] j'ai beaucoup de plaisir, je, je, je, c'est comme, oui, c'est comme, pis ça reste tou/ tou/ aussi dans une espèce de recueillement. Ça reste toujours très présent ça. Une espèce de quiétude, une espèce de, de baume, sur la vie que la nature m'apporte [...] ». Ainsi, la nature de sa maison de campagne a une fonction thérapeutique qui prend soin d'elle; si elle ne se sent pas bien, elle va s'y promener, alors elle se sent mieux. Elle précise aussi que « ça reste toujours très présent » comme si elle recherchait une permanence dans son lien avec l'environnement naturel autour de cette maison de campagne, maison qui par ailleurs lui a été cédée par sa mère et dont elle est la cinquième génération à habiter. La flore et la faune qui se régénère sans cesse, et dont elle souligne à plusieurs reprises le cycle, fait en sorte qu'elle est toujours là, présente pour l'envelopper. Ainsi, la nature est aussi associée à une religion, à Dieu, tellement grande, protectrice et apaisante, comme une mère est perçue grande, idéale, et de cette perfection, assure un bien-être à son bébé. Du fait aussi que le mot nature soit un nom féminin la confond avec la mère. De cette protection de la mère ou de la nature, elle nomme sa gratitude et sa reconnaissance dans cet échange d'énergie mentionné précédemment.

Cette permanence de l'environnement naturel associée à quelque chose de divin, d'une énergie spirituelle, telle que vécue à travers son rituel, elle la retrouve aussi ailleurs, à travers ses voyages.

Pis c'est toujours présent ça. Dans ma campagne à moi, mes rituels m'accompagnent pis eux sont très eh, sont très précis, sont très, particulier-là de, de méditatif et de prière presque. Mais quand je suis, à l'étranger, c'est comme, c'est un spirituel qui nous rejoint tous-là! T'sais je me dis, je suis à l'étranger, pis je ressens ça de la même chose que chez nous.

Ainsi, cette énergie de la nature vivante est omniprésente à travers le monde. Acer me raconte ses voyages en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Guadeloupe où elle a été en admiration devant la beauté des paysages. Elle nuance en me disant qu'elle « parle beaucoup de la forêt [...] » que « [...] la première image, c'est la forêt », mais vient aussi la mer, le minéral, les vagues, les « [...] œuvres tellement magnifiques, que la mer a gravées dans ces falaises de roche », les masses sablonneuses sur lesquelles elle s'étend pour sentir la chaleur. Acer me raconte une expérience marquante qu'elle a vécue en Nouvelle-Zélande lors



d'une marche sur une montagne volcanique. Arrivée au sommet, une affiche indique de se retenir de « [...] toucher à la belle eau bleue du cratère, parce que c'est associé à un rituel sacré des Maoris ». En lisant cette affiche-là, elle a fait le parallèle avec son rituel de la maison de campagne.

Ah ça m'a! rentré dans le cœur, pis c'était bon, pis je me suis dit oh wow! T'sais, j'avais comme l'impression de, de, de connecter dans, dans ma propre, dans ma propre expérience personnelle, dans ma petite campagne, j'avais l'impression de, de pas de me dire, ben non je le sais là que je suis pas toute seule (léger rire) à faire ça mais, mais t'sais de là, que c'est écrit, c'est assumé, c'est dit. Je trouvais ça, je trouvais ça magnifique.

Acer rattache aussi la beauté au divin et à une circularité, une énergie bienfaisante :

Quand je pense à la nature. Je pense plutôt à une beauté, fantastique, à une beauté divine presque de la création, qui eh, où j'ai beaucoup de reconnaissance et de gratitude. Pis où je me sens en lien. Pis eh, de part et d'autre, il y a une circularité-là qui passe, moi je donne, ma gratitude pis je reçois une énergie bienfaisante. Vraiment ça c'est très puissant.

Toutefois, cette beauté des paysages, elle reconnaît que parfois, « la mer charrie du plastique », qu'elle « [...] est maganée à certains lieux ». Elle me raconte son voyage en Tunisie où elle s'est sentie triste devant les plages infestées de bouteilles en plastique. Elle me parle aussi de sa blessure de voir ses frères couper autant d'arbres dans le boisé familial de la maison de campagne. À partir de cette blessure devant la destructivité, elle me parle de sa ferveur de protection, de son besoin de prendre soin de la nature à son tour :

[...] puis je vois que, j'ai le goût de faire plus. Parce qu'elle est trop importante la nature pour moi. [...] je me dis, un peu comme quand je ramassais les branches que j'avais le sentiment, avant que je les brûle, avant que la cendre soit mise dans le jardin, qu'il y avait quelque chose d'incomplet. C'est comme si j'avais quelque chose d'incomplet. Je l'aime, je me sens bien quand je suis dedans, mais je suis toujours dans, dans la belle nature. Mais elle est pas belle partout.

C'est ainsi que dans ce mouvement d'échange d'énergie, de sa reconnaissance envers la protection que lui offre les espaces naturels, elle souhaite compléter le cycle en la protégeant à son tour.

### 5.3.3 Mère Nature nourricière

Toujours sous le thème de la mère fusionnelle se trouve celui de la mère Nature nourricière. Compte tenu du point précédent, l'admiration de cette participante devant la beauté naturelle et cet échange d'énergie qu'elle associe au divin semble la revitaliser. Dans son discours, Acer utilise explicitement le mot nourrir lorsqu'elle parle de ses voyages : « Et sinon, la nature bien sûr vient, vient nourrir les voyages qu'on fait ». Ce thème de la mère Nature nourricière est connexe à celui de la mère Nature fusionnelle puisque l'oralité implique une fusion avec la mère, autant physiquement que psychiquement. Ce thème de l'oralité est sous-jacent dans son discours au tout début de l'entrevue lorsqu'elle me parle de la dévotion de sa mère à la Vierge Marie, elle s'exprime ainsi :

[...] elle avait une dévotion à la Vierge Marie, pis à travers ses prières et tout. Pis, moi j'ai comme un peu, j'ai acheté ça, j'ai pas remis ça en question, j'ai acheté ça puis je vois bien que j'ai associé ça, de façon très puissante à la nature ». Dans son utilisation du verbe acheter, il y a la notion d'incorporer ou d'avaliser la dévotion de sa mère qu'elle prend dans son ensemble puisqu'elle n'a pas remis ça en question.

L'oralité n'implique pas seulement une nourriture par la bouche, mais aussi par tous sens. C'est ainsi qu'Acer parle de la chaleur du sable, de la beauté du minerai, du craquement des branches, « tu sues, t, t, tu fais corps avec la nature de manière beaucoup plus, intense-là [...] avec tout ce qui vient avec t'sais, le chant des oiseaux eh, le bruit du vent dans les arbres [...] ». Lorsqu'elle me parle du terrain de sa maison de campagne, elle exprime comment la nature est nourricière :

Ah, c'est comme si ça nous met tellement, on est tellement connectés, à notre espace nature, puis c'est tellement bénéfique. C'est comme si c'était une, une énergie qui nous nourrit, qui nous nourrit dans le vrai sens du terme, avec eh, avec le sirop d'érable, avec toute cet espace nature que mon conjoint, eh, exploite beaucoup eh, eh, pour faire de très grands potagers, pour avoir des plantations d'arbustes eh, fruitiers de toutes sortes. Il y a à peu près deux mille plants de... faque c'est comme, c'est comme si on touchait, au bénéfique de la nature, t'sais, c'est comme : les petits fruits, le sirop, et au-delà de ça, le bain d'arbres!

Dans cet extrait se trouve l'idée de l'abondance des produits de la nature. Elle dit aussi comment dans son rituel, à l'étape de brûler les branches ramassées, elle « nourri[t] le feu ». Puis de ces cendres mises dans le jardin, elle parle d'une nourriture pour la terre : « T'sais, faque c'est comme parce qu'il y a de la potasse,

il y a quelque chose de très nourrissant pour la terre ». Comme mentionné précédemment, elle nomme à plusieurs reprises le cycle de la nature auquel elle participe. Cette circularité insinue une union avec la nature qui la nourrit et qu'elle nourrit à son tour dans cet échange d'énergie. En parlant de sa maison de campagne et de cette cendre mise dans le potager, elle précise : « Aussi le rapport à la nature-là, en nourrissant, la terre pour produire eh, ces bénéfiques qu'on, qu'on, qu'on récolte là eh. Faque eh en, je dirais que c'est vraiment, dans, ma façon de vivre la nature quand je suis chez moi, dans mon environnement ».

De cette circularité impliquée dans cet échange d'énergie par l'acte de nourrir, elle me confie son souhait de disperser ses cendres après sa mort aux différents endroits significatifs pour elle : là où elle est née, et en bordure de la mer, en Australie et en Guadeloupe :

Parce que moi, bon, on... on a inscrit dans nos, dans nos documents notariés qu'on voulait être incinérés, mais j'ai dit ben moi je voudrais, que mes c/, qu'une partie de mes cendres, soient à l'Anse au Souffleur. Il y a un cimetière en bordure de la mer en Guadeloupe, [...] et il y a un autre cimetière en bordure de la mer, en Australie, j'en veux une petite partie là, j'en veux une petite partie en Guadeloupe, une petite partie à [lieu anonyme], eh, où je suis née.

Je souligne ici la décision de disperser ses cendres là où elle est née, et la consonance du mot mer avec mère. Cette mère ou mer (eau qui peut rappeler celle de l'utérus durant une grossesse) lui a donné naissance et y retournera à sa mort, fusionnée à elle de ses cendres dispersées sur la terre et dans la mer. Nous retrouvons ici le cycle de la vie et de la mort, puisque de ses cendres, elle nourrit la terre pour régénérer la nature. Par ailleurs, c'est sa fille unique qui aura la responsabilité de disperser ses cendres.

#### 5.3.4 Mère Nature reproductive : Transmission transgénérationnelle

Comme mentionné précédemment, Acer est la cinquième génération à habiter la maison de campagne, maison qui lui a été transmise par sa mère et qu'elle transmettra à son tour à sa fille :

Ah oui, par rapport à derrière les ancêtres, et devant. Et quand, quand on parle avec [prénom de sa fille], il est évident qu'elle, la maison de campagne est très importante. [...] Puis elle le dit, elle le manifeste : « je la veux maman », t'sais. Elle nous le dit. Un peu comme moi je le disais à ma mère. T'sais, qui nous demandait, t'sais parce qu'elle avait onze enfants c'était

plus compliqué-là. Mais elle demandait : « qui est intéressé à avoir la maison? » Aïe moi je disais : « oui, je la veux, je la veux, j'me, je me sens bien dans cette maison-là, elle a du sens pour moi t'sais » [...] Pis moi, ça me plaît ça. Ça me plaît c'est comme, c/, la transmission. Faque probablement que l'idée de la nature est accrochée aussi eh, avec ça dans cette transmission-là. Mais j'avoue que c'est les Maoris qui m'ont fait réfléchir à ça.

Faisant suite au parallèle qu'elle a fait entre l'eau bleutée du cratère au sommet d'un volcan, eau associée à un rituel sacré des Maoris, et son rituel dans le boisé de sa maison de campagne, elle me rapporte un autre écriteau au pied d'une colline située au cœur d'une ville de la Nouvelle-Zélande :

[...] là encore t'as un écriteau qui dit : « C'est beau hein, vous allez être tentés de monter la colline, on vous demande de pas le faire, parce que cette montagne-là, cette colline-là est aussi associée à un rituel sacré maori en lien avec les ancêtres ». Ça c'était bon, t'sais je me dis ah oui, aïe les ancêtres, ça va revenir souvent. Pis j'aimais cette idée, de reconnaissance des ancêtres, de ceux qui étaient là avant, qui l'ont vu cette nature-là, qui y ont participé, de manière différente.

Cette connexion sacrée avec la nature et d'une reconnaissance des ancêtres des Maoris a fait écho avec son expérience spirituelle liée à la nature de sa maison de campagne. Elle nomme par ailleurs comment dans son rituel avec le feu, elle « se sen[t] comme dans le rituel autochtone ». Enfin, Acer réalise qu'elle aussi vient d'une lignée, de la transmission transgénérationnelle de sa maison de campagne. En effet, celle-ci a appartenu à son « grand-père, arrière-grand-père, arrière-arrière-grand-père », et elle précise que cette nature autour de la maison était différente, ils y ont participé différemment.

Acer souligne que regarder derrière, c'est aussi regarder devant, ce qui l'amène à me parler de sa fille unique et de sa conception, d'un passage difficile qui s'est déroulé sur cinq ans. Elle me confie avoir fait deux fausses couches, et même avant ces fausses couches, son désir d'enfant n'était pas partagé par son conjoint. Finalement et heureusement, elle est tombée enceinte et a eu sa fille. Ceci m'amène à faire le lien avec la nature reproductrice qui assure la transmission entre les générations. Rappelons-nous qu'elle parle de sa mère comme « la femme qui plantait des arbres ». Ainsi, sa mère a non seulement engendré des enfants, et ainsi assuré un héritage, mais elle a aussi créé le boisé de la maison de campagne, assurant ainsi la longévité de la nature qui s'est régénérée et transformée au fil du temps et des générations. De la même manière, Acer participe au cycle naturel et assure la transmission de la nature autour de la maison de campagne. Ce territoire de la maison de campagne qui lui a été transmise par sa mère, à elle, et qui ira à sa fille unique. Soulignons ici la dévotion de sa mère à la Vierge Marie, la mère spirituelle. Dans son

discours, les femmes semblent avoir ce rôle de protection, de nourrir, d'assurer les soins pour permettre le cycle de la vie. En revanche, à l'exception de son conjoint, les hommes semblent liés à la destruction de l'environnement. En effet, elle parle de ses frères qui coupent les arbres et le seul moment où elle mentionne son père, c'est pour souligner les comportements pollués à une certaine époque au Québec : « J'ai des images, mon père en auto eh, le monde, t'sais, la, la, liqueur c'était dans des bouteilles de verre, tu buvais ta liqueur en auto, tu finissais, tu la lançais par la fenêtre. Puis jeter des papiers [...] »

À propos de son rituel qu'elle s'est créé dans le boisé, boisé qui est une création de sa mère, elle décrit avec extase la série de mouvements qu'elle met en acte et qui fait écho à une érotisation, à une union avec la nature.

Moi je pars, pis j/ es ramasse. Écoute, même le mouvement, ah là, c'est quasiment capoté, je suis quasiment gênée, pis je suis pas gênée, j'assume-là. Quand je fais ça là, je suis là, je me promène avec ma brouette, pis je me penche. Je ramasse une branche, puis là ben des fois faut que je la casse, puis ce bruit-là de craquement, c'est comme, c'est pas comme un cri [...] il fait chaud, je suis rouge comme une tomate pis là faut que je recasse les branches, je nourris le feu, pis j'aime ça là. Je vois la flamme monter pis je, je, j'ai, j'ai beaucoup de, j'ai beaucoup de plaisir [...]

Cet acte qui ressemble à celui de l'acte sexuel implique une petite mort, un plaisir qui mène à une libération des tensions et qui contribue aussi à la procréation, à la transmission transgénérationnelle. L'acte sexuel implique un état fusionnel avec l'autre.

#### 5.4 Caribou

J'ai rencontré ce participant que j'ai prénommé Caribou lors d'une descente de rivière en canot, organisée par un club d'activités de plein air. C'est lors de cette descente, en soirée, que je fais l'annonce que je recherchais des participant.es pour mon projet d'étude. Caribou a alors vivement manifesté son intérêt. Quelques jours suivant cette sortie, il m'a contactée à la fois par courriel et par Facebook afin de déterminer un moment pour réaliser l'entrevue. Malgré son horaire occupé, notre rencontre a lieu rapidement, soit la fin de semaine suivante. Il me propose de se rencontrer à son chalet familial. Je m'y rends. En arrivant, il me présente brièvement sa mère, sa sœur et sa copine puis propose de nous installer au bord du lac pour commencer l'entrevue. Durant le premier quart de l'entrevue, nous sommes dérangés par le bruit de la tondeuse passée par son père. Nous devons alors arrêter l'enregistrement audio une

première fois suivant les cinq premières minutes de l'entrevue. Afin de nous éloigner du bruit, nous nous déplaçons sur le côté du chalet. Le bruit demeure envahissant, bien que plus tolérable. En tout, l'enregistrement se fait en quatre temps, puisqu'un deuxième arrêt a lieu à sa demande, voulant vérifier avec moi s'il répond bien à mes attentes. Selon le principe de l'association libre, je lui réponds de laisser libre cours à l'élaboration à partir de ma question de recherche. Ainsi, nous reprenons l'enregistrement. Malencontreusement, l'enregistrement s'arrête une troisième fois par manque de mémoire de l'appareil audio. Je remédie à la situation et nous poursuivons jusqu'à la fin.

Dans sa façon d'être et de s'exprimer, je ressens une sincérité et un souci de bien répondre à ma question de recherche. Malgré son zèle, je perçois une certaine hésitation dans sa prononciation puisqu'il a tendance à certains moments d'interrompre l'expression de ses mots et phrases pour se corriger ou dire autrement. Cela dit, je sens toutefois qu'il fournit un effort d'élaboration et de réflexion sur ma question.

#### 5.4.1 Déplacement de la relation paternelle dans son lien à la nature

L'un des thèmes que j'ai fait ressortir de l'analyse de cette entrevue est celui d'un déplacement de la relation paternelle dans son lien à la nature. Dès le commencement de l'entrevue, il me raconte ses souvenirs d'enfance avec son père lors d'expéditions de chasse et de pêche :

Eh mon lien à la nature en fait ç'a commencé eh tout jeune. Eh, mon père eh, m'a rapidement intégré eh, pas intégré, mais amené avec lui dans, dans ses expéditions de pêche pis de chasse. Faque eh moi depuis que je suis tout petit, je va avec mon/, je dirais depuis que j'ai probablement quatre ans je, j'va à la pêche avec mon père pis eh. J'ai, j'ai des souvenirs la première fois d'être allé à la Baie James eh à sept ans à fai/, pêcher dans l'fond là. Ça, ça c'est mes premières expériences dont je me souviens c'est à sept ans. Mais je sais que je pêchais avant ça, je me souviens que c'était pas la première fois.

D'emblée, à partir de ma question ouverte et très générale, l'invitant à me parler de son lien à la nature, il mentionne que c'est son père qui l'a amené avec lui dans la nature. Ce choix de mots exprime comment son père a agi en tant qu'intermédiaire dans son lien à la nature. Nous pouvons remarquer dans la suite de mots : « [...] je suis tout petit, je va avec mon/, je dirais depuis que j'ai probablement quatre ans je, j'va à la pêche avec mon père » la coupure suite à « mon »; nous pourrions présumer qu'il allait dire le mot « père ». Déjà nous pouvons présumer qu'il y a quelque chose de chargé émotionnellement à propos de son père. Ce lien à la nature qu'il a commencé jeune s'est fait dans un lieu marquant pour lui, dans un camp

appartenant à son père à la Baie James où ils se rendaient en avion. Il précise que là-bas, « on est seul au monde », que le fait d'être éloigné lui permet de contempler la beauté des grandes étendues : « [...] t'es vraiment dans un autre monde que t'es pas habitué ici t'sais quand, quand tu r'gardes vers le ciel pis il y a des étoiles partout [...] ». Lors de ces expéditions, lui et son père étaient accompagnés d'un groupe de personnes : amis et oncle. Caribou me rapporte que lors d'une de ces expéditions, il aurait souhaité rester au campement seul avec son père :

[...] l'avion venait chercher mon oncle, pis on attendait un autre avion après, pis j'avais, j'me souviens, j'avais dit à mon père, parce que mon père me le dit des fois là, j'avais dit à mon père : "pa, peut-être que eux autres pourraient s'en aller pis nous autres on pourrait rester un jour ou deux de plus". T'sais je/, j/, j'aim/j'aimais déjà ça là, être là-bas là.

Caribou exprime dans ce passage à quel point il se sentait bien dans ce lieu et ajoute : « c'est plus aujourd'hui que je me rends compte de, de la chance que j'avais quand j'étais jeune, d'aller dans l'bois avec mon père pis, le calme que ça procure ». Lorsque je l'invite à me parler de ce calme, comment il se sentait jeune dans la nature, il se rappelle avoir adoré se retrouver près du feu, de la simplicité de répondre à des besoins de base : « [...] on pêche pour se faire de la nourriture pis le soir on mange la nourriture qu'on a pogné ». Il précise alors que dans son enfance, il ne pense pas qu'il ressentait nécessairement le calme que lui procure la nature : « [...] j'pense j'étais tellement habitué à ça, parce que j'y allais tellement souvent avec mon père t'sais ».

De ses souvenirs d'enfance dans la nature, il se rappelle les jeux imaginaires qu'il faisait avec d'autres enfants, les histoires qu'ils s'inventaient. Parmi ces jeux créatifs, il rapporte avoir mangé une plante par imitation, après avoir vu son père le faire. Il poursuit en me racontant son lien à la nature de façon chronologique, toujours autour des activités qu'il faisait avec son père.

Vers l'âge de huit ans, il a commencé à tirer à l'arc. Son père et lui participaient à des tournois de tir à l'arc, tournois qu'il appréciait particulièrement lorsque ceux-ci avaient lieu à l'extérieur, dans la forêt. À travers ses souvenirs qu'il décrit, tout tourne autour de la relation paternelle. Il mentionne à un autre moment qu'à l'emplacement de chasse, ils allaient « bûcher [...] des trails pour les orignaux [...] il [son père] bûchait pis moi je ramassais pis je tassais le bois ». À partir de son récit d'enfance autour de sa relation à la nature,

il semble avoir eu une forte identification à son père, particulièrement autour d'activités liées à la chasse et à la pêche.

Toutefois, à l'adolescence, un arrêt abrupt est survenu dans son lien à la nature. Cette interruption a duré dès l'âge de seize ans jusqu'à la fin de ses études universitaires. C'est seulement l'année dernière, lorsqu'il a terminé ses études, qu'il a repris un contact avec la nature. Il m'explique comment s'est produite cette rupture. À l'âge de quatorze ans, il a obtenu son permis de chasse. Alors, il accompagnait son père à la chasse aux caribous. Il avoue qu'à cette époque déjà, ce n'était pas tant la chasse qu'il aimait, mais le simple fait de se retrouver dans la nature. Alors qu'un jour il chassait le caribou aux côtés de son père, il me raconte qu'il n'a pas voulu tirer sur l'un des caribous. En fait, il a tiré sur un premier caribou, puis n'a pas tiré sur un deuxième, pour ensuite tirer sur le troisième. Il mentionne que depuis, il n'a plus jamais tiré sur un animal. « [...] j'ai pas été capable de tirer ça me tentait pas de tirer sur l'animal. Faque là ben à partir de ce moment-là j'ai dit la chasse c'est assez pour moi, comme je veux pas tirer sur des animaux, mais hum, t'sais oui j'aime encore la nature mais c'est, c'est à ce mom/, c'est quand même à ce moment-là que ça l'a, arrêté. » Lorsque je lui demande des précisions sur le fait qu'il a tiré sur le premier et le troisième, à l'exception du deuxième, il me répond :

[...] c'est ça, j'ai tiré, je dirais, j'ai, j'ai senti une pression dans le fond de mon père, pis, pis je pense pas que c'était une mauvaise pression qui voulait faire c'est juste que il était comme « tire » en pensant que je voulais tirer, pis eh, ben t'sais je lui ai expliqué par là, par la suite là, j'ai dit que je, j'avais, j'avais pu envie de tirer sur des animaux faque moi la chasse eh, j'vais arrêter.

Bien qu'à ce moment il ait réalisé qu'il aimait la chasse pour être dans la nature, il trouve illogique qu'il ait arrêté tout contact avec la nature durant environ sept ans, alors qu'il aurait pu faire d'autres activités que chasser. Le terme « illogique » insinue un manque de sens, une incompréhension qu'il n'arrive pas à s'expliquer rationnellement. Comme si quelque chose de sous-jacent qui n'est pas perçu consciemment expliquait cette confusion. Ainsi, nous pourrions présumer que dans cette période d'une distance qu'il a prise avec la nature, correspondant à l'adolescence et à la décision de ne plus tirer sur un animal, il semble avoir aussi pris une distance de son père avec qui il allait chasser et qui l'a introduit à la nature. C'est comme si son lien à la nature se faisait par l'intermédiaire de son père et de la chasse depuis son enfance. Sa décision d'arrêter de chasser correspond à une coupure de son lien à la nature, et du même coup de sa



relation ambivalente à son père. Relation ambivalente puisque dans cette relation paternelle, d'une part il ressentait un attachement et une identification à son père, et d'autre part, il ressentait une certaine pression de la part de son père par rapport à cette violence de la chasse (bien qu'il l'ait nié). La décision de reprendre contact avec des activités en plein air l'année dernière semble avoir été prise avec une certaine autonomie digne du jeune adulte qu'il est devenu. Il me parle des expéditions en canot qu'il réalise notamment avec des amis et avec un club d'activité de plein air.

Ce désir d'autonomie et d'une vision différente de la nature de celle de sa famille se manifeste à travers un projet de jardinage qu'il a et sur lequel ses parents et sa conjointe semblent le contredire. Ayant récemment fait l'acquisition d'une maison avec sa conjointe, maison située en banlieue, il a aménagé un jardin à l'arrière de la maison et a comme projet de créer un jardin, un potager, en avant également.

Puis eh, moi j'avais envie qu'on refasse le jardin, l'année prochaine mais tout sur le terrain en avant. Donc, de scrapper le gazon, enlever tout le gazon pis faire un jardin, faire quelque chose de beau là pas quelque chose de, que, que les gens aimeraient pas là parce que je veux que ce soit rassembleur ou quelque chose, mais le, le premier commentaire que j'ai c'est : « ah ça va être laid, ça marche pas » [...] De ma conjointe pis de, de mes parents.

Je rappelle ici le contexte de l'entrevue durant laquelle son père, qui était probablement au courant de celle-ci, a fait le choix de passer la tondeuse à ce moment précis. Le bruit envahissant de la tondeuse qui a nui à l'entrevue vient en quelque sorte nuire à l'expression du lien à la nature que son fils a repris sans lui. Ainsi, le fils qui recherche une autonomie dans son lien à la nature, et du fait de vouloir participer à mon projet d'étude, semble vivre un empiètement de la part de son père, mais aussi de sa conjointe qui s'est d'ailleurs impatientée durant l'entrevue. Pour revenir à son projet de jardinage, il exprime qu'il compte réaliser son projet, peu importe l'opinion de sa famille. À partir de ce projet d'aménagement d'un potager en avant de sa maison, il me partage sa vision qu'il qualifie d'utopique : celle d'une meilleure intégration de la nature dans notre environnement bâti : « j' pense qu'on devrait être, complètement mêlé aux espaces verts ». Son désir de se rapprocher de la nature, de façon autonome, sans son père, est tout de même imprégné par son histoire d'enfance, de ses expéditions avec son père. Comme il nomme au tout début de l'entrevue et avec hésitation c'est « mon père eh, m'a rapidement intégré eh, pas intégré, mais amené avec lui [...] » et vers les dernières minutes de l'entrevue, il reprend le mot amener : « je

partais avec mon père à pêche pis là il m'amenait, lui il était déjà allé là, mais là, il m'amenait pis moi j'étais tout impressionné là [...] ».

#### 5.4.2 Identification à la nature et affirmation identitaire

Parmi les autres thèmes que j'ai mis en lumière à travers son récit est celui d'une identification à la nature. Faisant le lien avec le point précédent, à propos de sa résistance à tirer sur le deuxième caribou, nous pouvons d'ores et déjà présumer une forme d'identification à cet animal. Rappelons que c'est à la suite de cet événement qu'il a pris la décision de ne plus chasser et qui marque une rupture de contact avec la nature durant environ sept ans. Le fait de ne pas tirer sur cet animal, concorde avec une forme d'émancipation de son père qui l'amenait dans la nature avec lui, dans des expéditions de chasse et de pêche. Cet événement marquant pour lui a lieu à l'adolescence, étape correspondant à une quête et à une définition d'une identité propre affranchie de l'identité parentale. Toutefois, alors qu'il est maintenant au début de l'âge adulte et qu'il a récemment repris un contact avec la nature de façon autonome, je note un manque d'assurance dans sa façon de parler de son lien à la nature. Ce manque d'assurance se fait sentir dans la coupure des mots, de la reprise de certains termes, et d'arrêts de l'enregistrement audio pour valider auprès de moi s'il répond bien à ma question de recherche. Notons aussi qu'il aurait pu s'affirmer en demandant à son père de ne pas tondre le gazon durant l'entrevue, plutôt de nous faire déplacer sur le côté du chalet, plus en retrait. Considérant tous ces indices, nous pouvons présumer d'un manque d'intégration dans son discours et de son identité en lien avec la nature. Cette identification à la nature, et particulièrement au caribou, se révèle à la dernière phrase de l'entrevue, alors que subitement l'image du caribou est évoquée à nouveau : « ouais c'est ça, ouais c'est ça, c'est ça. Pis t'sais on peut quand même voir un, des caribous passer là, je veux dire, faut être relativement chanceux là mais eh, ouais, ouais. C'est ça » [fin de l'entrevue].

Un autre passage correspondant à une identification à la nature est celui où il personnifie celle-ci, faisant un parallèle entre les caractéristiques naturels et des aspects humains.

Ben, la nature elle, de ce que j'observe est bonne à, est bonne à se réparer, est bonne à se recréer, est bonne, à quel point, à quel point est-ce qu'on est bien fait, par exemple un corps humain? Eh, j'me coupe un doigt, puis tout d'un coup je reviens le jour d'après puis il est cicatrisé, il saigne pu. J'coupe une branche d'arbre je reviens une heure après la branche a commencé à sécher, l'arbre continue à bien pousser, quand même.

Je tiens ici à souligner que lorsque je suis arrivée à son chalet, il m'a accueillie alors qu'il était en train de soigner son doigt qui saignait, coupé accidentellement. Il semble faire ici un parallèle entre sa blessure au doigt et la capacité qu'a la nature de se réparer. Juste avant de faire ce parallèle entre lui et la nature, il souligne ce qu'il apprécie de la nature, soit qu'elle n'est pas touchée par l'humain, qu'elle est naturelle justement, belle et aléatoire, qu'elle est complètement différente de nous. Il souligne la force qu'a la nature de se reproduire, « [...] pis qui fait à mon avis une meilleure jobe que nous autres à, à se reproduire, à faire son terrain, puis à faire les choses intelligemment même si eh, on prend pour acquis que c'est hum, c'est l'humain qui fait les choses intelligemment ». Cet aspect aléatoire du naturel correspond à ce qu'il trouve d'intelligent, plus intelligent que notre façon de bâtir sans tenir compte de la nature, de façon logique, « d'un point A à un point B [...] moi j'trouve ça désolant ». Après m'avoir demandé d'arrêter l'enregistrement audio pour vérifier s'il répondait bien à ma question de recherche, il reprend avec entrain sur le thème de l'aléatoire dans la nature :

J'ai parlé de nous qui le fait pas vraiment aléatoirement là. Nous ont, pas nous la nature elle je s, je trouve ça beau que, j'trouve ça beau à quel point tout est compl/, se complète j'trouve ça beau que, une fleur va, va donner, j'suis pas super bon dans, dans le cycle là (rire), mais que une fleur va, va, va faire du pollen ou, va faire du pollen pis que y a un insecte qui va ramasser le pollen, aller polliniser une autre fleur pis que là, grâce à ça il va y avoir un fruit. Je trouve ça, je trouve ça vraiment incroyable que. La femel/la, la, la plante elle-même ne peut pas survivre elle a besoin de, de toute son écosystème autour, de toute ce qui vient avec, pis dans l'fond, ton projet de recherche c'est un peu ça aussi là c'est ce que je comprends là c'est que nous on aurait besoin de la, de la nature aussi là. Pis, je pense que on s'en rend, on s'en rend peut-être pas assez compte, moi je pense qu'il y en a qui s'en rendent compte, j'pense que il y en a qu'ils le savent.

Dans ce passage, il y a une densité de sens. D'une part, il souligne sa compréhension de mon projet de recherche, qu'il nomme explicitement. Nous avons besoin de la nature tout comme la plante ne peut pas survivre sans l'interdépendance des éléments que constitue son écosystème. D'autre part, notons aussi la coupure du mot « femelle » pour le remplacer par le mot « plante », laissant entendre un lapsus. Ainsi, nous pouvons présumer qu'il associe la plante à une femelle. Il poursuit un peu plus loin :

Oui pis ce que je le voulais dire par alé/, par aléatoire c'était, c'était plutôt que, que c'est tout un, tout, tout est, tout est ensemble mais que tout dépend un de l'autre, mais que c'est pas eh structuré exactement lui va faire ça à tel moment qui va faire ça qui va faire ça, c'est, la,

la, l'abeille peut choisir d'aller voir une autre fleur, pis ça va être une autre fleur qui va être pollinisée. Le fruit va pousser ailleurs pis c'est, c'est intéressant pis quand si ce fruit-là tombe ben, la, la, la prochaine graine qui va pousser c'est où ce fruit-là il a tombé pas où l'autre, il aurait été po/, pas où l'autre fleur aurait été pollinisée (je sens ici une insistance dans l'articulation pour bien détacher les mots afin de mieux s'exprimer). T'sais. Faque la, la décis/, je sais pas à quel point l'abeille peut prendre une décision, mais, l'abeille qui va voir un, une fleur, un arbre fruitier plutôt qu'un autre ben a, un impact sur le, le proch, probablement un prochain arbre qui pourrait pousser t'sais.

Dans ce passage, nous pouvons croire qu'est sous-jacente à son discours une identification à l'abeille qui participe à la reproduction de la nature, mais surtout, l'impact du choix de l'abeille sur la descendance de cette fleur. Jeune adulte, en couple, n'ayant pas encore eu d'enfant, et récemment installé dans une maison avec sa conjointe, il est possiblement dans un moment charnière de sa vie autour de la question de la génitalité. Dans cet exemple de l'abeille qui assure la pollinisation de telle fleur et non telle autre, cela fait écho à cette décision cruciale qui possiblement le préoccupe en ce moment déterminant de sa génitalité. La fleur comme femme fait écho au lapsus qu'il a eu précédemment en féminisant la plante. De cette lignée, allant de la fleur qui produira un fruit, et de ce fruit, une graine tombera au sol, et de cette graine un arbre prendra racine, se retrouve le thème de la transmission transgénérationnelle. Ainsi, dans cette image qu'il décrit, fait écho son désir de devenir père à son tour et possiblement un questionnement par rapport à son couple.

Sur ce même thème de l'identification à la nature et de la nature reproductrice, il poursuit sur les origines de la terre et de l'évolution de la vie, allant de bactéries à une complexification des êtres vivants vers une biodiversité. Ce passage est à mon sens très confus, et laisse croire à une idée qui n'est pas tout à fait intégrée ou du moins qui est peu assumée. Caribou souligne comment nous sommes issus de cette évolution de la vie sur terre : « [...] on est là à la base parce que la forêt nous a fourni, t'sais je dis la forêt parce que, c'est mon, mon plus rapide exemple de la, de la nature là. Mais, mais que, que l'écologie, que, que, la, la planète nous a amené au monde finalement là. Tout ce qu'il y a autour de nous autres là. » Dans cet extrait, la planète est comparée à une mère mettant au monde, donnant naissance. Puis, cette mère-planète soutient l'humain, par « tout ce qu'il y a autour de nous ». Il enchaîne aussitôt sur ses parents qui l'« amènent à être fâché » du fait de leur divergence d'opinions entre autres à propos de son projet de jardin sur le terrain devant sa nouvelle demeure qu'il partage avec sa conjointe. Ainsi, nous pouvons présumer qu'il y a un conflit entre sa vision de la nature et la leur, dont celle de son père qui a un contact avec la nature à travers ses activités de chasse et de pêche, impliquant une certaine violence envers la nature plutôt qu'une mère qui porte. Dans son émancipation de ses parents, et de son refus de tuer un

animal, Caribou semble trouver son autonomie, sa reprise d'un lien à la nature, dans la création et sa participation de cette nature dont il souhaite se rapprocher, intégrer à son habitat par la création d'un jardin. Dans ce processus d'émancipation, il est en train de définir son territoire qu'il souhaite intégrer à la nature et du coup, définir son identité propre, en voie de devenir père et de fonder une famille. Relativement à la protection et à la préservation de la nature qui correspond à ses valeurs, il me parle du plaisir qu'il a dans l'aménagement de son jardin, d'en prendre soin :

Caribou : J'ai, j'ai, j'ai une vision dans, dans, dans ma tête là j'ai, j'ai comme un genre de, de rêve là si on veut là, ça serait que je marche dans une rue pis que toutes les devantures de maisons, c'est toutes des jardins. Faque, les problèmes mettons de l'agriculture, de déforestation pour faire un champ, c'est plus nécessaire, pis on aurait notre maison, on aurait pas besoin de gazon (rire) à entretenir. Puis eh, le devant d'ta maison te sert vraiment plutôt que, d'avoir un, un look eh, qui servent seulement à un look

Caribou : Tu com/, tu comprends qu'est-ce que je veux dire

Mélanie-Joëlle : oui, je comprends

Caribou : Puis, j'ai commencé cette année à faire de, du, du jardinage en fait là ça fait (rire) un mois et demi là. Puis eh, c'est, c'est, c'est. Quand j'étais plus jeune ma mère a me demandait de l'ai/, l'aider à arracher des mauvaises herbes, je détestais ça, j'haïssais ça pour mourir pis pourtant l'autre fois, v'la, v'la deux semaines, une semaine, en fin de semaine passée, faque eh, v'la une semaine ben j'ai pris une journée au grand complet juste pour toute désherber, juste pour toute arranger mon jardin, toute ramasser autour puis eh rendre ça super propre, super beau eh, être sûr que mes plantes vont bien (rire). Puis les, les arroser comme du monde eh, les trimer pour être sûr qu'elles sont belles. Pis, à la fin de la journée j'ai pas, j'ai couru pour toute faire ces, pi/, j/, t'sais je dis courir, je veux dire j'ai, j'ai fait beaucoup dans ma journée, pis je me sens pas fatigué, j'ai ju/, c'était juste comme, ça, ça passé comme dans du beurre, c'était, c'était, c'était agréable, c'était une bonne journée puis, c'était eh, c'était jamais une corvée de faire ça.

Le fait de me confier sa vision et de me demander si je comprends, et considérant mon impression d'une difficulté d'élaboration par lui-même, c'est comme s'il recherche une validation auprès de moi, une alliée dans sa vision de la nature. Du fait que je l'écoute, enregistre ce qu'il me dit sur son lien à la nature, ce qui s'inscrit dans un projet de recherche, contribue à valider sa vision. Rappelons encore ici qu'il m'a demandé d'arrêter l'enregistrement pour s'assurer qu'il répondait bien à ma question. Ainsi, en participant à mon projet de recherche, en donnant voix et voie à l'expression de son lien à la nature, il pourra mieux affirmer son identité par rapport à ses parents et à sa conjointe, assumer ce qu'il est en train de définir et intégrer

en lui. À partir de son rêve, sa vision de jardins devant les maisons, il partage son idée de démarrage d'une entreprise qui vise à intégrer la nature au bâtiment (ou le bâtiment à la nature). Il nomme comment lorsqu'il a entendu parler de mon projet de recherche, il s'est senti interpellé, puisque c'était en lien avec son projet d'entreprise. Cette motivation à participer s'est d'ailleurs fait sentir dans nos correspondances pour déterminer le moment et le lieu du rendez-vous. Il a tenté de me joindre par deux voies de communication, il s'est vite rendu disponible malgré son horaire occupé. Aussi, son choix de réaliser l'entrevue au chalet familial n'est possiblement pas anodin, alors que ses parents, sa copine et sa sœur étaient aussi présents. De plus, son père décide de passer la tondeuse au moment même où nous commençons l'entrevue. Enfin, cette reprise de contact avec l'extérieur est toute récente, ses expéditions en canot, (moment où je l'ai recruté comme participant), son projet de jardinage qu'il a commencé il y a une semaine à peine! Bref, tous ces éléments contribuent à présumer de son désir de définir un lien à la nature qui lui est propre et d'affirmer son identité par rapport à sa famille, particulièrement son père, et à sa conjointe.

#### 5.4.3 Désir de se rapprocher : l'insaisissable

Autre thème que j'ai fait ressortir dans l'analyse de son discours est son désir de se rapprocher de la nature, celle-ci en continuel changement. Il nomme comment pour contempler la beauté des paysages, nous devons nous « éloigner d'où on habite », un peu comme ce qu'il a vécu jeune enfant avec son père dans le camp. Comme mentionné précédemment, il a le souhait d'« être complètement mêlé aux espaces verts », par l'intégration de la nature au bâti. Ayant fait des études en environnement, il a choisi des cours en lien avec son idée de projet d'entreprise. Il me parle de sa vision qui traduit son désir de se rapprocher de la nature, voire de l'intégrer :

[...] à mon avis la bâtisse devrait être intégrée à la nature, devrait, il devrait avoir des hum, des arbres tout le tour puis les, les stationnements devraient être repensés autrement pis, même les bâtiments à cette limite-là ils devraient être pensés autrement, les routes ça pourraient être repensées autrement [...] ça pourrait être toute, boisé à la place, ça pourrait faire une belle intégration de la nature en ville.

Nous pouvons alors nous demander ce qu'il recherche dans ce rapprochement. Il nomme à ce sujet que lorsqu'il est en contact avec la nature, il n'y a « rien d'autre qui existe [...] je pense à rien, je pense au plaisir que ça procure d'être en nature [...] c'est vraiment reposant ». Au fil de son discours, et à travers mes

clarifications et reformulations, il en vient à exprimer une préférence pour un certain type d'environnement naturel. Au moment où je le rencontre, est prévu prochainement un voyage dans un pays du Moyen-Orient dans le cadre de son travail. Il exprime ne pas avoir envie d'y aller « [...] parce que quand j'arrive au [pays] tout ce qu'il y a c'est du sable pis deux arbres à peu près. Faque c'est, c'est lourd sur le, le moral [...] ». Je lui demande alors en quoi consiste cette préférence, quels sont les caractéristiques du type d'environnement qu'il recherche et ce que cela représente pour lui. Il réalise en se penchant sur la question qu'il a en effet une préférence pour des lieux où il a des arbres. Il me parle alors du calme que les arbres procurent. Puis, il approfondit sa réflexion, et me dit :

[...] les arbres renferment quand même, t'sais ils renferment des insectes, ils renferment des oiseaux, les animaux s'en servent pour aller se cacher. Dans le désert, j'va voir, je n'ai pas vu, mais t'sais je pourrais voir des scorpions pis je pourrais voir des, des serpents. Je sais pas à quel point ça renferme eh de, de, de, de, de la biodiversité t'sais. [...] j'rentre dans forêt pis eh, j'entends les oiseaux chanter, j'entends un écureuil courir sur les feuilles mortes pis eh [...] dans l'fond c'est la diversité de, de ce que je pourrais rencontrer en forêt plutôt que, dans la nature du désert.

Dans cet extrait, il met l'accent sur le fait que, comparativement au désert, la forêt offre un espace de diversité, d'une variété d'éléments permettant de dissimuler et qui offre un espace de vie. Cette diversité stimule sa curiosité, lui donnant envie d'explorer ce qui est méconnu. Il évoque alors un souvenir d'enfance, dans un camp de vacances, alors qu'il a participé à une activité qui consistait à remonter un ruisseau à la marche. Il me parle du plaisir qu'il a eu du fait de l'aventure en « territoire inconnu ».

C'est pas ce qu'on connaît, c'est ce qu'on connaît pas encore, c'est quoi qui a plus loin? Pis, c'est, c'est, si je monte cette petite chute-là c'est quoi qui va avoir en haut? Pis quand je va avoir monté ça, je va marcher encore, j'sais pas, trois cents mètres pis je va arriver pis il va avoir, un gros bassin pis peut-être un, une petite cascade ou quelque chose je sais pas, peut-être que non mais peut-être qui va l'avoir, ou peut-être que c'est une veine sous terraine, une veine sous terraine (répète pour distinguer chacun des mots) qui va sortir en surface à cet endroit-là pis c'est là que ça finit, mais je l'ai pas vu encore c'est, c'est comme, la curiosité. La curiosité de vraiment toujours, a/ aller voir, c'est, c'est, c'est, c'est vraiment ça dans le fond, c'est la curiosité qui, qui mène à ça oui.

Notons dans cet extrait les mots « veine sous terraine » qui évoque justement la dimension cachée que recèle la forêt, comme il utilise le mot renferme à deux reprises dans l'extrait précédent, en plus de dire :

« les animaux s'en servent pour aller se cacher ». À la fin de l'entrevue, il redit encore le mot renferme : «[...] si on va pas trop au nord, il y, il y a quand même de la mousse au sol, pis il y a quand même des petits buissons pis tout ça, ça peut renfermer quand même quelque chose ». Ainsi, sa représentation de la nature implique un aspect de surprise et de l'insaisissable qui stimule sa curiosité et dont il tente de se rapprocher sans cesse. Cette curiosité stimulée par la biodiversité rappelle l'aspect aléatoire de la nature qu'il apprécie, une dynamique aléatoire régie selon une interdépendance du vivant et des éléments.

## 5.5 Monarch

Monarch se présente comme une personne calme : elle parle doucement avec un timbre de voix bas. Durant l'entrevue, particulièrement au commencement, je sens dans son langage non verbal qu'elle souhaite maintenir une certaine distance par rapport à moi, de sorte que je fais attention de bien respecter sa bulle, soucieuse de ne pas l'envahir. Je respecte sa bulle tant physiquement que psychiquement, pesant chacun de mes mots lorsque j'interviens. Durant l'entrevue, son corps est légèrement de biais par rapport à moi et son regard est le plus souvent posé au loin. Cette distance que je ressens ne va pas à l'encontre d'un sentiment opposé qui est celui de me sentir proche à la fois, puisque j'ai l'impression de ressentir sa sensibilité et de comprendre sa façon d'être. Par ailleurs, cette distance, je remarque qu'il est en correspondance avec l'un des thèmes qu'elle va aborder, celui d'être loin des humains, dans la nature. Aussi, je remarque que la distance que je ressens surtout au début de l'entrevue va s'amoinrir au fil de l'entrevue. Je remarque que vers le tiers de l'entrevue, il y a quelque chose qui débloque en elle : Monarch exprime une ouverture à mon égard, une confiance j'ose dire, ce que je ressens tant dans son non verbal que dans son discours. Pour emplacement, cette participante choisit un endroit en haut d'une falaise avec vue sur un cours d'eau, dans un parc nature d'une ville en Outaouais. Le chant des oiseaux est très présent à cet endroit, je la sens très à l'affût de notre environnement, de sa beauté. Vers la moitié de l'entrevue, nous sommes interrompues par un orage intense, nous irons nous abriter dans un abri d'autobus à proximité du parc nature. À la toute fin de l'entrevue, elle devient plus émotive et se met à pleurer, je suis très touchée par ce qu'elle me révèle.

### 5.5.1 Nature secrète : Beauté non structurée, stimulante et magique

J'ai prénommé cette participante d'après le papillon monarque puisqu'elle me parle d'un voyage au Mexique lors duquel elle est allée voir leur rassemblement. La particularité du vol d'un papillon est de zigzaguer, ce qui donne l'impression d'un vol aléatoire. Ce vol du papillon m'amène à l'un des sous-thèmes que je vais maintenant présenter, soit la beauté non structurée pour reprendre les termes de cette



participante, une beauté qui est stimulante et dont elle souligne le caractère magique. Ce sous-thème est l'un de deux sous-thèmes que j'ai catégorisés sous le thème plus général de la nature secrète et insaisissable. Tout d'abord, voyons comment cette participante parle de la beauté non structurée.

Well I like nature and I like biodiversity. Hum, I feel like the wild spaces have more biodiversity, and more unstructured beauty which I like you know. I like things that are not perfectly symmetrical, I like grass that's not cut you know or, I don't know. I like things, that are not orderly and, not perfect and square and you know. Just so, so, eh yeah. So my, my personal taste I guess is that I prefer wild, unmanicured landscape.

Ainsi Monarch exprime sa préférence pour des endroits dont les paysages sont naturels, qui n'ont pas été modifiés par l'humain. Pour qualifier ces paysages, Monarch utilise à différents moments les expressions « really », « real wild nature », « real natural areas » et « natural wild landscapes », alors qu'à l'inverse, les parcs modifiés sont pour elle une nature artificielle.

I prefer parks that are not grass with you know the odd, non-indigenous tree, I don't consider that to be really a park even, it's more like a, (sourir) a playground I guess, an artificial landscape. So I really have always been more drawn to a, really wild landscape which for me is something that I would seek out I wouldn't seek out going to, a park full of grass, where I could lie under the tree for ex/ for example, it's not something that I'm generally drawn too. I prefer, a place like this. I guess often a place where I can look up and see a nice view.

Au moment où elle exprime ce passage, nous sommes situées en haut de la falaise avec une vue sur un cours d'eau. Cette préférence pour la nature sauvage est tellement importante qu'elle me décrit un moment difficile pour elle lorsqu'elle était en Colombie pour un an, pays où elle trouvait difficile d'avoir un accès à la nature sauvage : « [...] in Columbia and I was living uh mostly in the cities, and uh, it's very uh populous there too so lots of people, and very, very modified by humans too so, that was a difficult time, to try and find access to nature and [...] ». Sa préférence pour la nature sauvage et d'une beauté non structurée qu'elle y retrouve, elle exprime un besoin d'y avoir accès sans quoi sa vie est moins satisfaisante : « [...] periods of my life when I had difficult access to these wild space I find that, less satisfying. I found it a little bit difficult in Montreal maybe for that reason cuz nature, like real wild nature was not that accessible".

La nature sauvage laisse place à la biodiversité et donc à une variété d'éléments de la nature en interaction. Monarch souligne son appréciation pour la stimulation qu'elle retrouve dans la nature sauvage et qui lui procure satisfaction contrairement à ce qu'elle retrouve en banlieue :

Yeah I guess, but there's also a, a, I guess some elements of stimulation that I don't feel like I get if I'm walking around the suburbs seeing all the, the perfect lawns and. Uh, yeah I don't have that feeling of satisfaction. So uh, I do seek uh something that, that has more stimulation in the sense that it's, it's more diverse, there's, there's more to see.

Monarch exprime à différents moments comment cette stimulation qu'elle vit à travers la variété des éléments de la nature lui procure une sensation d'excitation dans la découverte. Elle nomme cette excitation dans la découverte sur le plan de la vision : dans la variété des couleurs de la terre, la diversité des motifs et des formes des végétaux.

[...] this discovery of different colors of dirt and mud and I would make you know like, even the, drawings I guess or painting using mud and flower petals and stuff so, so there was a discovery of that so, its always kind of exciting you know when you find a new color of mud or some interesting flower petals or something or uh, interesting shaped leaves, so uh, I don't know. It seems like the more you look, the more you see, and I like that, it's kind of a treasure hunt in a way. So even when I'm coming to work, and I'm on the path, on my bike, I'm always like, keeping an eye open for, a bird, or a bug, or uh something interesting, you know.

Elle parle aussi de l'appréciation de la nature sur le plan olfactif, dans la variété des odeurs qu'elle y retrouve.

[...] there's some element of the smell that is interesting too, especially at certain times of the Summer, with the different flowers that come into bloom, and uh. I definitely enjoy that certain parts of my, of my route have, at certain times of the year, particular smells which, which I really enjoy. Mostly with, I guess, coming from plants. The smell coming from animals are usually less interesting [...] go up a hill and it's in, I guess, a little bit more of a mature forest, and it's, I don't know what plant it's coming from, but it's looks like a camphorous smell so a little bit. Not eucalyptus like but, you know, something in that kind of, realm of smell, which I find enjoyable and I noticed it at certain times of year, on this specific part of

my route so. I quite enjoy that. Or you know certain times right after a rain you really notice the smell of plants or flowers I find it in a different way, which I like.

Monarch nomme aussi ressentir des émotions dans la découverte : “So, I guess there is more one situation where, or emotion, or feeling, there's the adventure seeking you know which is kind of exciting and enjoyess.” L'excitation qu'elle vit dans la découverte se vit par les sens, mais aussi intellectuellement, du fait de réaliser quelque chose. Elle mentionne que plus elle porte attention, plus elle cherche, plus ce qu'elle trouve lui semble intéressant. Elle compare l'aventure qu'elle vit dans cette découverte à une chasse au trésor impliquant un effet de surprise : « [...] see something pretty or nice flower, interesting bug so, yeah, there can be some interesting discoveries that, but you aren't expecting.”

Dans ce vaste monde de la biodiversité, elle souligne que nous en ignorons une grande partie. Elle parle de l'aspect secret que recèlent les éléments naturels.

Uh, I feel like maybe there's an element of secretness too [...] So yeah I feel like there's something, secret about nature, about the variety of life that exists, there's so much variation that, that you know, it's beyond what, what people could ever create [...] Beyond, beyond the variety of what humans can create. Like there's so much stuff that we don't know yet exists, like the number of species or even you know, possible molecules that could cure a disease of whatever kind or could create some new product. There's so much that we don't yet know and, and it's, it's a, a big pool of richness, which I don't feel like humanity can really come close to, to reproducing really.

Dans cet extrait, elle exprime la richesse incommensurable qui se trouve dans la complexité de la nature, ce que l'humain ne peut égaler dans ce qu'il crée et ne peut maîtriser dans son savoir. Alors que la science tente de comprendre cette complexité, elle souligne sa valeur du fait qu'elle soit insaisissable justement.

I'd like to say that the part of, of discovery that's exciting, and I feel like, these days people seem obsessed with science, and how science is supposed to guide our decisions and, and, guide, and you know allow us to, to succeed and to survive, and I feel like part of uh, the interesting element of nature is, is, is not necessarily to know everything. I mean there are things to learn and that's the excitement of it too but, just that there's all that's unknown is kind of exciting too you know. It's, it's maybe like magic you know. Things before they were explained you know, before we knew what, what causes lightning, or cause the rainbows [...] It was probably considered, magic or gods [...] And now we, we, we think about science as

explaining things and I feel like that's a bit shallow and it's unenriched in a way. [...] I feel like that there is value in things that doesn't require it to be scientifically explained that there's value in things, for the sake of it, for the beauty and the magic.

Elle souligne cette profondeur et la beauté de ce qui n'est pas encore connu par la science, comme jadis, lorsque des phénomènes comme des éclairs et des arcs-en-ciel entre autres n'étaient pas connus, et donc considéré comme de la magie ou relevant du divin.

En ce qui concerne ce caractère insaisissable de la nature, Monarch met l'emphasis sur l'importance de la protéger non seulement pour ce que nous en savons, mais aussi ce que nous ne savons pas encore. Autrement dit, la nature a le droit d'exister pour ce qu'elle est, et non seulement pour ce que nous pouvons en retirer.

I do feel like it is important to protect, the wild spaces that you know for the reasons we already know but also for the reasons we don't, we don't yet know so. Hum, you never know something could be interesting. Not, and no/ I don't necessarily believe that nature is important for the sake of it's possible usefulness for humanity. I try, shy away from, from, the idea that somehow, things have to be useful to humans for, for us to want to protect them. I feel it, it has a right to exist you know, it has a right to be a, to be, here just as much as us. I would hope that humans learn to share better than we currently do.

De plus, elle précise que nous devrions protéger l'environnement non seulement pour le futur de l'humanité, mais aussi pour le futur d'autres espèces. Cette nécessité de préserver l'environnement explique son choix de travailler dans ce domaine.

### 5.5.2 Désir de communiquer avec la nature

Monarch exprime un désir de communiquer avec la nature. Elle fait allusion à une communication, plus particulièrement avec des animaux. Elle me raconte un rêve qu'elle a fait lorsqu'elle était en camping dans lequel un loup lui parlait. Ce dont elle se souvient de ce rêve est que les campeurs à côté de son site de camping tentaient de faire fuir l'animal. Cette notion du rêve m'amène à lui demander si elle a des fantasmes en lien avec les animaux, des souhaits ou des pensées qu'elle désire réaliser. D'emblée, elle me répond qu'elle souhaiterait une meilleure communication avec les animaux : "That I could understand what they're wanting to say or communicate [...] that I can live more in harmony with certain animals. You know, that I have animal friends that could stick around [...] ". Ceci l'amène à me parler de jeux de son

enfance avec son frère dans lesquels les animaux étaient leurs alliés, tandis que les humains, les adversaires.

So I wish that there was a better communication, yeah, I would have probably thought about that. When I was, much younger my brother and I we had lots of uh stuffed animals, mostly animals, so we used to have this whole, imaginary world of animals you know, like stuffed bunnies, care bears, My Little Pony and, it was pretty much all animals. Like I didn't play with barbies or human figures. It was all pretty much animal forms, my brother and I we seemed to, both enjoy that so yeah, we didn't have like G.I. Joe's or barbies or any human, humanoid. We had a few, like we had like a human figure or something like that but they were like the bad guys. At the end we were the good guys, we related more with the animals [...]

Elle fait le lien entre ses jeux d'enfance où l'imaginaire était imprégné de la perspective des animaux et un roman qu'elle est en train de lire dont l'histoire se déroule selon la perspective d'un corbeau.

And uh, yeah it kind of makes me think about, when we were younger and we had uh, imagine this whole world from the perspective of different animals that we had as toys. So the book is interesting I'm enjoying it because it's the perspective of a crow and observing people, and wondering why are they doing this, why they are doing that and, it's ability or attempt to try and communicate with, with people. And how, how that succeeds sometimes, but not always.

Dans ce livre, tout comme dans ses jeux et son rêve, nous pouvons déceler son souhait de voir le monde selon la perspective des animaux et d'une meilleure communication avec eux, quasiment comme si elle était leur semblable, se distanciant ainsi de l'humain. Par ailleurs, dans son rêve où elle parle à un loup, celui-ci se fait évincer par les campeurs. Dans son rêve et dans ses jeux, elle se met du côté des animaux plutôt que celui des humains. Dans le rêve tout comme dans le jeu, il y a une transposition d'un désir qui est représenté autrement. Dans les processus de déplacement, il y a une condensation de significations en image. Ainsi, d'après ce qu'elle exprime explicitement d'un souhait d'une meilleure communication, elle donne ces exemples qui démontre comment elle se rallie à la nature plutôt qu'aux humains qui selon elle, ne semblent pas comprendre la nature. À ce propos, voici un passage qui exprime de façon touchante son ressenti :

As far as communication or information. I feel like nature already does give us information that we're maybe not listening to properly. Maybe I don't, maybe I, I feel more of a desire that I had a better understanding that I could, better perceive what, what is being communicated to us. [...] I'm always looking to, to learn more actually. I always try to read more I guess into nature and read more about nature, in books too, or online. So I wish I had a better, understanding of, of what's going on, and as an individual maybe that would enable me to, better protect it? Maybe that would be the case if nature could communicate more efficiently with us, or if we were more able to perceive and, and connect with it. And uh, what would I say in return, I don't... I try to think. Hum, maybe I would like to know what we could do better, cuz I feel like we're not doing a good job. I don't know if uh. (long silence) I guess I wonder if the answer is already right in front of us. (silence) Does seem that uh, we have more to learn. (silence)

La fin de ce passage est entrecoupée de silence, parfois assez long, ce faisant, je sens qu'elle contient une charge émotive. Puis dans le dernier silence de ce passage, elle se met à pleurer. Je comprends alors que ce qu'elle me raconte la touche profondément, ce souci de mieux comprendre la nature pour mieux vivre avec elle et assurer sa protection. Puis elle poursuit en nuancant qu'il s'agit non pas nécessairement d'un problème de communication, mais plutôt de perception de notre part :

So I wish that uh, we were better able to learn how to live in our own environment which seems like it should be easy (rire). But we are not doing a very good job, s,. yeah, I wish we were better able to receive the messages that we need to receive, and better able to uh, take responsibility for our actions. So uh, personally I try and do that myself (léger rire de la participante ici et pleure en même temps), and uh, it's a challenge. Yeah, so there's definitely more that I could learn from nature, and other people too. So. I guess I try to be a good student in that regard. Uh, yeah, I try to learn as much as I can every day. I tried to do uh something useful with my life to. (silence) Yeah, so I don't know if it's a communication problem or uh (léger rire), perception problem.

De ses rêves et de ses jeux d'enfance, nous voyons comment son désir a évolué dans sa vie adulte, dans un souci de préservation de la nature, et comment la nature qui la stimule et qu'elle aime découvrir se retrouve aussi dans ce désir d'apprendre pour mieux communiquer avec la nature.

### 5.5.3 La nature assure une continuité dans sa vie

Autre thème que j'ai décelé dans son discours est celui de la nature contenante qui assure une continuité dans sa vie. Nous pouvons voir comment son lien à la nature a évolué au fil de sa vie, de l'enfance, à l'adolescence, à sa vie adulte. Ce lien, elle en parle à travers ses jeux d'enfance, ses rêves, ses lectures, l'aventure qu'elle vit dans la découverte des éléments de la nature, ses voyages et son travail dans le

domaine de la préservation de l'environnement. Tout au long de sa vie, depuis l'enfance, à travers l'adolescence et la vie adulte, la nature vient façonner ses choix de vie. Monarch mentionne que le choix de son partenaire était déterminé en grande partie sur la base de son intérêt pour la nature, les activités de plein air et les animaux. Elle dit aussi ne pas s'identifier à des gens qui n'apprécient ou ne respectent pas la nature. À ce propos, elle mentionne utiliser son chat comme une sorte de baromètre pour juger du caractère d'une personne.

Comme d'autres participant.es, la nature assure une continuité dans la vie de Monarch, une trame de fond à sa vie significative. En réponse à la question ouverte et générale au commencement de l'entrevue, d'emblée, elle me parle de son contact avec la nature dans l'enfance, la présence de la nature là où elle a grandi :

I grew up outside of the city, I always had nature kind of close by. It's been something that always been a part of my life from when I was young. So when I was little I used to play with leaves and mud, and bugs, and chipmunks and squirrels, and birds and stuff so, so uh, kind of set the stage. I guess it kind of, made me appreciate being outside and being around living things. And uh, it seems like something that kind of stayed with me, so.

Je souligne dans cet extrait les suites de mots « always had nature kind of close by », « something that's always been part of my life », « that kind of stayed with me », à partir desquelles nous pouvons mettre en relief cette idée de continuité de la présence de la nature dans sa vie depuis son enfance, qui perdure encore aujourd'hui, et qui détermine en partie ses choix. Plus loin dans l'entrevue, elle me parle de la dimension sensorielle qui participe à la remémoration du souvenir de l'endroit où elle a grandi : l'odeur des pins dans la chaleur d'été ou l'odeur des plants de bleuets.

[...] I guess that there's certain smells that remind me of where I grew up, cuz I grew up near well, north from here in [...]. And uh, more Boreal then here. So the vegetation is different, there's a different smell up there which, often when I smell pine trees especially in the heat of summer it will remind me of hum, of, of where I grew up, or maybe smell of like blueberry plants or something.

Cette reviviscence du souvenir en lien avec l'odeur rappelle l'image inconsciente du corps tel que présenté par F. Dolto. Ainsi, cette odeur spécifique d'un genre d'arbre et de bleuets, végétations caractéristiques

de la forêt boréale est rattaché à l'endroit où elle a développé un intérêt pour la nature, qui a participé à son développement. Elle mentionne aussi que cette nature était accessible et donc qu'elle a grandi en l'appréciant :

[...] I would seek to go play by the river, and you know, and in the forest, and, that was something, so I don't know, I feel like there's a link with when I was younger cuz I had easy access to those spaces when I was younger. Uh, why did I seek them then, maybe because it was where we would have adventures you know. You'd try and build forts or, pick berries or find things to do. I don't know. It was more exciting when you're a kid, and it seems like it's still more exciting so, so uh. Is it just that it was available then and I grew to appreciate it.

Le jeu avec les éléments naturels, la découverte, l'aventure, lui procure stimulation depuis son enfance. Rendue à l'âge adulte aussi, elle semble retrouver le plaisir de découvrir par les sens, dans les odeurs sur les sentiers qu'elle fait à vélo en route vers le travail, la variété des formes et des couleurs, des textures, des sons des oiseaux, de la beauté des monarques.

#### 5.5.4 Nature refuge et protectrice

Au cours d'une vie, selon le moment et les circonstances, la nature joue un rôle différent dans la vie d'une personne. Pour Monarch, particulièrement à l'adolescence, dans des périodes plus difficiles, la nature lui servait de refuge.

Even still I would say maybe as a teenager whenever I was hum, having difficult periods in my life I would often like to go outside into nature and uh, be, I/ I like being alone and, being surrounded by living things that are not human, that don't talk. So uh, yeah just be with my thoughts or, you know, experience whatever is around me. So uh, yeah, I would say I did that to during my teenage years, and eh, young adulthood to some extent as well [...]

Dans cette période de l'adolescence, elle fuyait les moments de crises de ses parents en processus de divorce :

[...] getting back into nature was maybe, when I had problems, so uh. When I was fourteen or so I think that's when my parents started to divorce so uh, that was a difficult time, there



was lots of arguing and, the home environment was not, not very fun, it was not very comfortable so. I would go out for walks in nature or uh. Yeah. Get out of the house. [...] getting out of uh, of the home and going to find a more peaceful and more pleasant environment, than home cuz home wasn't very peaceful or pleasant during that period.

Monarch poursuit sur son besoin de se retrouver à l'extérieur, et d'avoir ses moments de solitude lorsqu'elle vit des difficultés, alors qu'elle est au début de l'âge adulte, à la période de l'indépendance :

And then uh, then I left. I moved out west, I was staying with some cousins and this was in a small town too in, in [lieu] so. Once again it was easy to go for walks outside and be alone which was nice. Yeah so. Would be outside in nature and, have my thoughts to myself and not be bothered by people. So, yeah that continued. And uh, it was still a bit of, a troubling period you know, you're kind of, becoming independent or trying to, and it's not always easy and it doesn't always go as you want so, yeah I remember having lots of moments of unhappiness and uh, I like that I could uh, be alone and, be outside.

À partir du contenu de son discours, je suis amenée à lui demander comment elle se sent dans un environnement naturel comparativement en ville. Ce à quoi elle me répond :

Uh yeah, definitely it's usually less stressful to be in nature. Hum, more at peace, yeah, there's more of a calm feeling. I don't have that same feeling when I'm walking around in city streets or yeah I guess, but there's also a, a, I guess some elements of stimulation that I don't feel like I get if I'm walking around the suburbs seeing all the, the perfect lawns and. Uh, yeah I don't have that feeling of satisfaction.

Cela dit, les espaces naturels lui procurent une sorte de protection du fait d'être moins stressants, calmes, mais aussi stimulants comme mentionnés au tout début de ce portrait. En immersion dans la nature, elle se sent enveloppée, comme faisant partie d'un écosystème, comme élément constitutif d'un tout, ce qui évoque l'aspect protecteur et le refuge que représente la nature. « You can feel kind of embraced or welcome and part of nature [...] I feel integrated into an ecosystem and integrated into a natural world, when I'm in it usually. Hum, so that's usually a positive feeling. »

À un autre moment de l'entrevue, elle précise comment l'espace naturel lui permet d'organiser ses pensées, de la même manière que l'écriture dans un journal de bord :

I think maybe times in my life when I've been distracted or troubled that, it's kind of a way to (silence) precipitate, I'm trying to think of a better word (rire) the thoughts are to you, somehow organize things in my head. And uh, yeah I feel like I need that sometimes. I write in a journal too, so I find that, that also helps but, sometimes just to, to come and sit in a place like this ideally and just, think and look and, disconnect from humanity so. Uh, yeah I like that.

Se réfugier dans la nature sauvage lui permet de se concentrer sur ce qui est important pour elle, de faire une sorte de ménage mental et dans ses émotions :

[...] clear away all the debris, mental debris. And also just, noise pollution or you know, whatever kind of clutter, whether it's, yeah whether it's physical clutter, human clutter, mental clutter. It seems like it's easier to uh, to have these things precipitate out of your mind. And I guess it's maybe meditative in a way, you know, a type of medication. I'm not, actively seeking necessarily to have an empty mind, but just to, to like, to still I guess, to really concentrate on, on the important thing's I want to think about, and not be distracted by useless debris that I don't want to be bothered with. So, so yeah. I guess if I have something I really want to think about, an important decision to make. Yeah something that requires thoughts you know. [...] Yeah I like to go sit somewhere, in a naturally wild environment and I just have time to kind of, go over it, yeah, kind of place my feelings you know sometimes maybe if someone hurt my feelings or if I'm feeling upset about something uh, I like to just sit and think about it. [...] so either you have to figure out what you're going to do about a problem right, you gonna have to resolve it or accept it, and let it go, so part of that I guess is a meditative process of trying to still the ideas and figure out what to do with them, and make peace with it so. So that helps when you're in a peaceful environment that you feel comfortable in, It's welcoming and not distracting. I seek that [...]

Enfin, ces extraits démontrent bien à quel point la nature lui permet de s'évader d'un monde qui semble parfois pénible à supporter. Je rappelle ici que durant l'entrevue, et surtout ma première impression d'elle, Monarch m'a semblé très sensible à son environnement et je peux imaginer comment elle peut se sentir parfois surchargée par les stimuli qu'elle reçoit comme désordonnés, d'où son besoin de faire du ménage dans ce qu'elle vit et ressent.

#### 5.5.5 Autre monde que celui des humains

Monarch exprime de différentes façons comment elle a besoin de prendre une distance par rapport aux humains. Comme déjà mentionné précédemment, elle se rallie dans ses jeux d'enfance aux animaux alors

que les humains sont des adversaires ou encore elle rêve d'un loup qui se fait évincer par les humains. Aussi, la nature lui offre un espace privé et de tranquillité, loin de la présence des humains et ce que cette présence implique pour elle.

I would say I don't seek out crowds, in general, I don't like being the center of attention. I would be a horrible politician I think (rire). I don't like being in front of crowds, I don't like being in crowds, I mean sometimes, but in limited quantities. So, I'm a little bit more I guess of an introverted person and uh, I do feel like I need my alone time, any time to think, I need time to be at peace, and not be disturbed by noises, bad smells, and people (rire).

Dès les premières minutes de l'entrevue, à la suite de ma question ouverte l'invitant à me parler de son lien à la nature, elle exprime d'emblée qu'elle aime être seule, entourée de vie qui n'est pas humaine : « I like being alone and, being surrounded by living things that are not human, that don't talk ». Dans sa façon de le dire, nous ressentons comment elle est à l'affût de son environnement, sensible, et qu'elle recherche la vie éloignée de l'interaction humaine. Ceci me fait penser à ce que j'ai ressenti au début de l'entrevue, soit sa sensibilité et l'impression de devoir respecter une distance par rapport à elle, soucieuse de ne pas l'envahir. Elle exprime comment la nature lui procure de la paix et lui permet de s'éloigner du bruit ou des conversations : « I guess there's also uh, when I feel like I need peace I need uh, to be away from the buzziness of humanity, not have people talking to me, not be distracted by overhearing conversations or noise [...] ». À propos de son séjour en Colombie, elle exprime un dédain dans le fait de se retrouver dans une foule de monde :

I spent a year in Columbia and I was living uh mostly in the cities, and uh, it's very uh populous there too so lots of people, [...] I don't know if it's a cultural thing but, down there people are used to being crammed together, [...] And hum, to try and get away, from people and [...] and really have, peace you know that, it wasn't an easy thing and uh, my Columbian friends they, they found that strange that I would seek that, it seems like maybe there was a, cultural element or maybe just conditioning you know, and the population density in Canada is less so [...] we are used to having more space around us and, more non-people, I think.

Dans sa façon de dire « non-people », elle met l'accent sur ce qui n'est pas humain. En s'exprimant ainsi, nous ressentons une sorte d'aversion ou une fatigabilité du monde humain. Monarch me parle des jeux lorsqu'elle était enfant, où elle disait mieux connecter avec les animaux, qu'elle ne jouait pas avec des

figures humaines, voire que s'il y a avait des figures humaines, ils étaient les « bad guys humans ». Elle nomme aussi l'importance d'être en lien avec les autres espèces, qu'elles ont aussi des sentiments, une expérience propre autre que ce que l'humain leur attribue : « [...] the link with other species you know living with us and which I think is also important to, to have eh at a younger age so that you, understand the other living beings have feelings and, they have an experience other than just, what humans seem to typically think of them, as moving objects maybe. »

Autant dans ces jeux d'enfance, dans ses rêves que dans ses lectures, Monarch souhaite une meilleure communication avec la nature et s'éloigner des humains, se rallier à un monde vivant autre que celui des humains. Ce qu'elle ne veut pas chez les gens est de les entendre parler et à l'inverse elle souhaite communiquer avec la nature, que la nature lui parle. Point saillant de l'entrevue est lorsqu'elle me parle du divorce de ses parents, comment elle ressentait le besoin de se réfugier dans la nature pour s'éloigner de leurs disputes. Nous pourrions alors faire le lien entre ce besoin de se réfugier dans la nature pour s'éloigner du bruit et des paroles des humains et cette période difficile entre ses parents. Qu'est-ce qu'elle a entendu du père ou de la mère qui l'agresse dans la parole? Depuis son enfance elle recherche un contact avec la nature qui la protège, loin des humains et aussi la stimule par sa beauté non-structurée, sa variabilité qui est insaisissable.

## 5.6 Ginkgo biloba

Tout d'abord, quelques mots sur le contexte de cette rencontre. Cette entrevue a été réalisée sur une digue située dans un cours d'eau. Je sens qu'il prend à cœur cette entrevue, malgré une certaine nonchalance dans son attitude. J'explique cette nonchalance par une pointe de désespoir, d'un découragement qui transperce son discours, bien qu'il persévère pour garder espoir. Je remarque qu'il maintient peu de contact visuel, mis à part quelques moments où il pose un regard direct sur moi, possiblement pour m'indiquer l'importance de ce qu'il exprime à ce moment-là. Je note aussi qu'il utilise le « on » plutôt que d'utiliser le « je » à plusieurs moments de l'entrevue. Cette utilisation du « on » fait en sorte qu'il inclut l'autre ou des autres dans ce qu'il rapporte, et évite de parler personnellement en son nom. Ainsi, nous pourrions nous demander s'il s'agit d'une façon d'éviter de se révéler, d'être dans le ressenti. Son discours est d'ailleurs fortement teinté de rationalisation. Bien que je tente à quelques moments d'explorer les aspects plus affectifs de son lien à la nature, il demeure au niveau de l'intellect. Cette défense, je la respecte, mais nous pouvons présumer qu'il y a quelque chose que la nature éveille en lui, de plus émotif, qui est évité. Ginkgo témoigne d'une détermination à vivre autrement, vers une

meilleure harmonisation avec la nature. Sa participation à mon projet d'étude est possiblement un moyen pour lui de faire passer un message, pour témoigner de sa vision qu'il allie à un mouvement alternatif.

#### 5.6.1 Identification à la nature : Résilience et réparation

L'identification à la nature est le thème principal que j'ai soulevé chez ce participant. De ce thème, deux sous-thèmes se divisent, l'un étant la résilience et la réparation, et l'autre, le sentiment de liberté versus le contrôle. Commençons par le premier sous-thème, celui de la résilience et de la réparation : entre découragement et espoir. Au premier abord, l'identification à la nature est subtile dans son discours, implicite, mis à part un endroit où je reflète sous forme de question ce qu'il me raconte autour de la résilience, lui demandant s'il s'agit d'une identification à la nature. Lorsque je lui pose cette question, il semble quelque peu déstabilisé en réalisant le sens que prend pour lui ce concept. Voici cet extrait :

Ginkgo : Eh, devant c'est ça, c'est, c'est, magistral. T'sais c'est, c'est, c'est comme. Pis aussi de voir eh, t'sais la force, a veut vivre la vie là, t'sais quand tu vois des plantes dans le ciment j'adore prendre des photos de, des plantes qui poussent dans des endroits comme c'est tellement résilient-là t'sais, t'sais comme une craque! Pis là il y a un petit peu de matière organique qui se ramasse-là par le vent pis là up, une petite semence pis là, ah i a pas d'eau, pis là ah, ça se met à pousser pis là, finalement t'as un arbre en, dans le mil/, qui pousse, sur, sur un mur ou sur une petite craque t'sais c'est du béton complètement pis t'as quand même de la, ça veut pousser là, c'est incroyable, c'est incroyable c'est.

Mélanie-Joëlle : Pourquoi ça te touche ça particulièrement la force de la nature qui arrive à pousser, pis à traverser le béton? Est-ce que ça, tu t'identifies ou

Ginkgo : Ouais, peut-être

Mélanie-Joëlle : est-ce que ça l'évoque quelque chose de particulier?

Ginkgo : Peut-être. Si je fais, si je rapporte ça, ben j'pense que, peut-être (léger rire) J'pense que, on m'a déjà dit que j'étais quelqu'un de très résilient là j'pense que, si j'regarde mettons ce que j'ai. Ben peut-être ouais je, de différentes façons, j'peux, j'peux faire plein de liens comment je suis avec la nature, mais on peut faire plein de liens en tout, mais, eh, j'pense pas avoir eu disons-le, le terreau le plus fertile eh dans mon enfance, avec le meilleur engrais puis les conditions eh, pour devenir le plus eh, un spécimen d'arboretum, un spécimen de, de foire là t'sais eh. Hum, faque, ouais j'pense que, peut-être ouais je pense que la résilience, c'est, c'est quelque chose que. Ben, oui en fait je pense que oui c'est quelque chose que, auquel eh, (silence) auquel j'aime, j'aime, m'associer. J'pense aussi, peut-être en lien avec,

t'sais comment j'ai grandi pis ce que j'ai eu comme de mes parents, de mes parents ou ce que j'ai pas eu.

Dans cet extrait très riche sur le thème de la résilience, d'une part s'y trouve l'image d'une plante qui pousse dans une craque de béton, sur un mur, qui manque d'eau, mais qui pousse grâce à la force du vivant, de sa vie. D'autre part, suivant ma question sur l'identification, cette idée de la résilience des végétaux le ramène à sa propre résilience, en lien avec son enfance, de son développement qu'il compare au terreau, de ce qu'il a reçu de ses parents ou de ce qu'il a manqué. Il exprime comment la résilience d'une plante est quelque chose à laquelle il aime s'associer. En disant cela, il semble en prendre conscience, surpris dans l'élaboration de ce qu'il réalise. En plus, il mentionne adorer prendre en photo cette force de la nature, ce qui témoigne de ce besoin d'identification pour renforcer ce caractère résilient en lui, comme une semence qui cherche à s'épanouir malgré le peu de nutriment et les contraintes du béton. Cette reconnaissance chez lui de cette capacité à surmonter d'adversité le consolide narcissiquement. À travers cette identification à une plante qui pousse dans une craque, la nature est réparatrice pour lui, le renforçant dans sa résilience.

À la suite de cet extrait, il poursuit sur sa tendance à questionner l'autorité, la norme et comment il se situe à contre-courant. Il utilise alors une autre image de la nature, à laquelle il semble s'identifier : celle d'un arbre qui pousse malgré la clôture, grâce à sa capacité d'adaptation.

Mais aussi, en lien je veux dire j'ai tout le temps, j'ai toujours été un peu, j'ai toujours questionné soit l'autorité ou eh, ou, comme qu'est-ce qui est la norme, j'ai toujours questionné les normes. Hum, toujours peut-être allé à contre-courant puis hum, j'pense que la nat/, peut-être je sais pas, il y a quelque chose dans, dans, dans, qui, qui est plus organique dans, dans la nature justement, si tu mets une clôture eh, ben l'arbre va pousser quand même parce qu'il est plastique il va quand même être capable de s'adapter. J'pense que ça, c'est une forme de force clairement parce que, souvent je trouve que les gens vont, cherchent leur confort, et puis eh, cherche pas nécessairement, faut, à, à relever des défis ou t'sais, ils veulent garder leur petit confort donc si, dès qu'il y a des petites embûches ou des trucs qui vont, ben ils vont devoir s'adapter si ils ont absolument besoin, mais ils vont essayer de pas l'avoir [...]

Cette tendance à rechercher le confort, malgré les embûches, il souhaite la surpasser et non s'y conformer. Il enchaîne ensuite :

[...] j'pense que j'suis, moi j'suis, peut-être je recherche des fois à, à me, à me mettre dans des positions peut-être plus précaires là, pour eh, pour vivre autre chose pis là, j'pense que la nature nous montre que, que, que, c'est la vie en fait j'pense qu'on a la même vie t'sais dans l'arbre puis dans nous, eh on l'a faque j'pense que c'est juste de vivre plus en fait là, j'pense que c'est, pis c'est comme un modèle, j'sais pas j'vois peut-être ça de même, c'est comme un genre de, j'pense que c'est la même vie qui a dans la, dans les végétaux que dans les, que dans la, les insectes, que, on la vit complètement différemment, mais c'est la, ça reste la vie. Hum.

Malgré les défis qu'il peut rencontrer, une pulsion de vie fait en sorte qu'il arrive à s'adapter. Il poursuit dans cette comparaison entre lui et la force de la nature, de la pulsion de vie qui est la même dans tout être vivant, seulement vécu différemment.

Cette notion de résilience semble associée chez lui à un fond de découragement, sur lequel se trame l'émergence d'un espoir, à travers la réparation. Ce découragement, je la sens dans la correspondance entre l'expression de son non verbal et ce qui est nommé explicitement dans son discours, mais aussi ce qui est sous-jacent, entre les mots et les lignes. D'une part, comme je l'ai déjà nommé dans le contexte de la rencontre, ce participant s'exprime avec une certaine nonchalance, ce que je ressens dans son ironie et un discours ponctué d'expirés. D'autre part, il déplore le comportement humain qui extrait les ressources de la nature, consomme et jette sans se soucier d'elle, et ce à ses propres fins. Cette déception laisse entendre une forme de découragement.

[...] je trouve ça vraiment, plate en fait, décevant en fait comment l'humain se sent supérieur à tout, à tout ça t'sais comment, c'est comme si ça, on l'utilise, on utilise la nature comme on utilise tous là dans l'fond là, t'sais on exploite eh, tout comme étant une ressource, mais, il y a, j'veux dire ça devrait avoir des droits là t'sais. Autant les animaux devraient avoir des droits puis les arbres devraient avoir des droits aussi là, des végétaux, puis une rivière devrait avoir un droit puis, comme tout ça était là ben avant nous puis, eh je trouve ça, difficile, une fois j'pense que tu prends conscience puis que tu vois les choses différemment, hum, pis de t'sais de, je parlais des changements climatiques, puis de l'impact que ça peut avoir sur l'environnement pis, même sur nous t'sais on sait que ça va avoir un impact sur nous pis les gens comprennent pas encore, je trouve ça extrêmement difficile [...]

Ce découragement, on la ressent encore plus dans les quelques lignes qui suivent :

[...] c'est grave, t'sais pis c'est, ben de pas avoir de futur c'est un peu eh, dépressif, dépressant là t'sais faque. J'aimerais ça être cap/, capable parce que je sais qu'une alternative, eh, mais comment est-ce qu'on l'engendre, t'sais comment est-ce qu'on l'intègre? Eh dans, dans, pis, ben avant même de l'intégrer faut avoir une vision, pis on l'a pas, t'sais il y a pas de vision commune [...]

De ce découragement, il tente de retrouver espoir ainsi qu'une réparation. Il retrouve dans la permaculture une interaction avec la nature qui peut être respectueuse de la biodiversité.

Eh, puis, en fait c'est, c'est à ce moment-là, quand j'ai vraiment découvert, la permaculture que je me suis rendu compte qu'on pouvait avoir un impact positif sur l'environnement, parce que toute ma vie avant ça j'ai toujours pensé que l'humain était un peu le cancer de, de, la planète en fait, je savais que notre impact était négatif, mais je pensais pas qu'on pouvait faire autrement, je pensais que c'était comme dans notre nature, de juste (expire, silence) détruire, je sais pas trop là t'sais, de, d'utiliser puis de, on pouvait pas faire autrement, mais, quand j'ai découvert la permaculture, je me suis rendu compte qu'on pouvait pas se, non seulement minimiser notre impact, mais qu'en fait qu'on pourrait avoir un impact positif si, eh en réfléchissant en faites-là.

Ainsi, la permaculture lui permet d'espérer une meilleure harmonie avec la nature, allant même jusqu'à avoir un impact positif, contribuant en tant qu'humain à l'interaction de la biodiversité. Or, tout au long de son discours, je sens qu'il bascule à un moment dans le découragement pour ensuite voir poindre une lueur d'espoir. Cette ambivalence entre découragement et espoir, nous la ressentons particulièrement à la toute fin de l'entrevue. Il exprime alors sur un ton dramatique, comment la nature gagnera malgré tout :

[...] pis j'veux dire au final ben de toute façon la nature eh, elle va gagner t'sais, nous eh, il va faire chaud, pis t'sais les, les, peuples, il y aura des guerres, puis il y a aura des famines, pis eh, il y aura t'sais, on verra ben ce qui va arriver, mais au final, eh ça reviendra pas un gros tas de roches cette planète-là, il va toujours avoir une certaine vie-là qui va rester même si nous on est plus là t'sais faque, mais bon j'aimerais quand même eh, pouvoir dire que l'humanité un jour a pris conscience et qu'on est là genre dans, cinq mille ans, puis qu'on vit finalement eh, t'sais dans une eh, sur une planète qui est hum, qui, qui est complètement verte là t'sais, pis qui est un eh (rire) luxuriante t'sais!

Cette résilience et cette ambivalence qu'il perçoit dans la nature il la vit personnellement, dans son parcours de vie. Comme déjà mentionné, il a un parcours professionnel sinueux, ayant travaillé une quinzaine d'années dans le domaine du cinéma, il a été propriétaire d'un commerce, puis a été conseiller



financier. Il a aussi pensé être garde forestier, entre autres. Il travaille maintenant comme jardinier et étudie dans un domaine en lien avec la nature. Ce parcours semble avoir été ardu puisqu'à un moment, il me dit avoir vécu un épuisement professionnel. Dans cette quête, il dit avoir vu des conseillers en orientation, psychologues, et ainsi de suite. Nous pouvons alors présumer qu'il a dû garder espoir à travers le découragement que peut susciter une telle recherche vers une réalisation de soi. Ainsi, dans ces quelques extraits présentés, s'exprime une identification à la nature, à travers la résilience de la nature à laquelle il s'identifie, sorte de réparation de lui-même à travers l'adversité. Cette adversité est teintée de découragement à travers laquelle persiste un espoir, espoir de la pulsion de vie, de la nature qui arrive à pousser entre les craques, de l'arbre qui pousse autour de la clôture grâce à sa plasticité, de la permaculture qui consiste à un impact positif de l'humain sur la nature, de la nature qui gagnera en bout de ligne.

#### 5.6.2 Un sentiment de liberté

En continuité avec le thème de l'identification à la nature, j'ai pu distinguer les thèmes d'un sentiment de liberté versus le besoin d'un certain contrôle, ce deuxième point fait suite à celui-ci. Tout d'abord, voyons comment le sentiment de liberté s'exprime à travers son discours. À la suite de ma question générale et ouverte l'invitant à me parler de son lien à la nature au commencement de l'entrevue, il me parle de ses intérêts variés, à quel point on peut être perdu dans tout ce qu'on nous propose.

Mélanie-Joëlle : Parle-moi de ton lien à la nature, ton besoin d'être en contact avec elle.

Ginkgo : (expire du participant) ok hum, tsu. Ben, mmm. J'pense que le, le besoin, le grand besoin, pas tant, c'est, ben comment j'expliquerais ça, il y a beaucoup de choses disons qui, qui m'anime et autant eh, la peinture, l'art, eh la musique, il y a plein de chose comme ça mais, comme beaucoup de gens j'pense qu'on est eh, on est, on sss, on est eh, on voit plein de choses pis on, j'sais pas comment dire, pis on, on est un peu perdu dans tout ce qu'on se fait proposer comme chose, puis on oublie un peu finalement l'importance de l'environnement dans nos vies parce que, parce que, parce que on a pu, on a pu un contact direct en fait-là j'pense t'sais eh [...]

Les quelques premières phrases de l'entrevue sont souvent significatives dans le vécu du participant. À la suite de ma question très générale, il n'est pas rare que le participant ne sache pas par où commencer, bien qu'il pût s'attendre à cette question-là. Il est intéressant de voir comment le participant gère cette ouverture vers quelque chose de plus restreint, pointant ainsi ce qui est important pour lui. Un peu comme

la participante Acer disait ne pas savoir par où commencer, puis associe le mot nature à la spiritualité, puis nous parle de sa maison de campagne et de sa mère. Dans le cas de Ginkgo, dans les quelques lignes suivant ma question, on sent déjà poindre une angoisse associée à une liberté, à sa recherche d'une identité parmi toutes les possibilités, les choses qu'il se fait proposer. Lorsqu'il dit « on oublie [...] l'importance de l'environnement dans nos vie », nous pouvons présumer qu'il a lui-même oublié dans son parcours l'importance de la nature pour lui. Quelques mots plus tard, il affirme être jardinier, « un peu comme un gardien de la nature ou un, quelqu'un qui voudrait eh, qui veut pas perdre des savoirs ancestraux d'une certaine façon [...] ». Au moment de dire « savoirs ancestraux », il pose un regard direct sur moi, alors qu'il avait tendance à regarder au loin. Du fait de ce regard, nous pouvons présumer de l'importance que ses savoirs ont pour lui. Dans son parcours de vie sinueux et hétéroclite, il est à la recherche d'une vérité ou d'un idéal de soi. Ces savoirs ancestraux semble le guider ou refléter cet idéal de soi. Lorsque je lui demande de me donner un exemple de savoirs ancestraux, il me parle entre autres de ses grands-parents qui vivaient plus près de la nature : « moi mes grands-parents faisaient tout ça, puis en deux générations on a comme complètement oublié comment ça fonctionnait ». Je lui demande un peu plus loin de me parler de souvenirs de ses grands-parents. Il me parle alors de souvenirs d'enfance dans le potager avec son grand-père, à écraser les bibittes à patates, à cueillir des bleuets puis de les manger avec la crème donnée par sa grand-mère. Ce rapprochement avec ses origines, et la référence à ses grands-parents se glisse dans son discours lorsqu'il mentionne qu'adulte, il a déménagé à Québec, ce qui lui a permis un rapprochement avec la nature.

[...] après ça j'suis déménagé à Québec, j'ai accepté un emploi là-bas, puis là en déménageant à Québec, eh je sais pas pourquoi mais j'ai toujours aimé Québec là, parce que j'avais de la famille là-bas, pis vu, peut-être parce que mes parents venaient du Bas-du-Fleuve, ça ça m'a permis d'hum, déjà le, le, le contexte était complètement différent à Québec qu'avec Montréal eh t'sais à Québec on est beaucoup plus proche de la nature eh, [...] les gens à Québec étaient eh, pratiquaient plus de, d'activités de plein air, on allait pêcher le soir eh, ce qu'on faisait pas vraiment à Montréal. Pis je pense que ça, ça peut-être éveillé justement quelque chose comme hum, t'sais je suis retourné à faire des activités que je faisais plus jeune, puis peut-être justement avec eh, parce que j'étais à Québec ou je sais pas pourquoi exactement mais, mais, t'sais ma, mon grand-père était basé à Saint-Augustin pas très loin de ça, je sais p/, en tous cas, j'extrapole là mais, ça p/, j'pense que le, de me rapprocher un peu de la nature en allant à Québec, eh ça m'a permis de me rendre compte qu'on, finalement, j'étais, ben j'ai travaillé comme cinq, six ans eh, pour une entreprise en technologie là audionumérique, mais même si c'était un super bon emploi puis je faisais un bon salaire, pis je voyageais partout dans le monde, je savais que c'était pas ça là, je cherchais à, faire autre chose [...]

Le lien entre Saint-Augustin et son grand-père semble avoir été une surprise pour lui dans l'élaboration, cette surprise il la nomme en disant qu'il extrapole. Bref, dans cet extrait, nous pouvons comprendre le lien entre sa recherche d'un idéal de soi qui est en lien avec l'origine de ses parents et de ses grands-parents et de son enfance, ce qu'il a retrouvé en allant vivre à Québec. Ainsi, de cette liberté dans cette recherche de soi, il avait oublié l'importance de la nature dans sa vie, ce qu'il avait enfant avec ses grands-parents.

Cette identification au grand-père, d'un besoin de retour aux savoirs ancestraux, passe entre autres par sa préférence pour un mode de vie alternatif. Il parle de son grand-père comme étant quelqu'un de marginal, ce qu'il nomme de lui-même aussi : « J'pense que mon grand-père était, était un peu quelqu'un de, fffffff... hum, moi je pourrais pas le dire parce que je l'ai pas connu comme ça mais disons que c'était un peu quelqu'un de, de, de, marginal là [...] ». Il ajoute que ce grand-père « [...] c'est un patanteux, il faisait sa propre électricité, il y avait une boutique, i faisait plein d'affaires [...] », comme lui se décrit comme faisant beaucoup de chose, il rapporte ainsi ce que les gens disent de lui : « [...] les gens tendent à dire que je fais énormément de choses ». Ainsi, nous pouvons présumer d'une forte identification à ce grand-père. Cette identification à son grand-père lui permet un point de repère, une image de soi pour se comprendre. Dans le récit de son parcours en lien avec un retour vers la nature, s'insère l'origine de ses parents et le fait que son grand-père habite Saint-Augustin près de la ville de Québec. Il mentionne se rapprocher de la nature en allant à Québec, mais parle aussi de se rapprocher de l'origine de ses parents, dans le bas du fleuve et du lieu où habite son grand-père. Ainsi, Ginkgo s'identifie non seulement à la nature, mais aussi à ses parents et son grand-père, ce qui le guide dans la recherche de soi.

Cette idée de marginalité, de questionnement de l'autorité et de mode de vie alternatif fait référence à un sentiment de liberté. C'est ainsi qu'il nomme ce questionnement aux normes et à l'autorité :

[...] j'ai toujours questionné soit l'autorité ou eh, ou, comme qu'est-ce qui est la norme, j'ai toujours questionné les normes. Hum, je suis toujours peut-être allé à contre-courant puis hum, j'pense que la nat/, peut-être je sais pas il y a quelque chose dans, dans, dans, qui, qui est plus organique dans, dans la nature [...]

Ce sentiment de liberté vécu à travers son lien à la nature, s'exprime à travers son désir de retour aux origines, d'un rapprochement de la nature et de ce qu'il a vécu enfant et adolescent et qui revient dans sa

vie adulte. De ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, il exprime l'importance pour lui d'être dehors et nomme explicitement le sentiment de liberté qu'il ressentait :

[...] on prenait nos vélos, on allait jouer dans le bois eh, on se faisait des cabanes eh, hum. Aller dans le bois un peu, c'était un peu la liberté là dans le fond t'sais on prenait nos, nos vélos pis on sortait de la rue, on s'en allait eh, faire du vélo dans bouette, il pleuvait, nous autre on allait faire du vélo, dans, dans, quand il pleuvait parce qu'on adorait ça. Hum, j'sais pas j'pense qu'il y a un sentiment de liberté d'être dehors, plus que, qu'à l'intérieur de la maison, entre quatre murs.

À partir de ce qu'il me dit, je lui demande s'il cherchait à aller dehors le plus possible, ce à quoi il me répond :

[...] Ben t'sais je veux dire j'ai des souvenirs de, quand on était jeune c'était de faire des, t'sais des forts dehors, on allait jouer dehors, on se faisait des cabanes avec les voisins il y avait plein d'enfants sur ma rue on se faisait des, t'sais des, on se construisait des genres de cabanes, on se faisait des petites guerres là eh, des grosses cabanes en fait, en bois sur les terrains puis tout ça, on jouait dehors là t'sais pis on découvrait. Ben est-ce qu'on voulait toujours être dehors, j'pense que c'était juste qu'on allait dehors parce qu'on allait dehors puis les gens étaient dehors t'sais, j'veux dire. Moi j'allais dehors avec mon vélo puis j'allais voir qui qui traînait dehors pis là on, on allait faire quelque chose t'sais on, on se rejoignait dehors pis c'était comme ça. Même adolescent, [...] Ben souvent on faisait juste sortir puis il y avait des gens t'sais. Hum, donc est-ce que c'était pas, j'pense pas que je pensais à : "ah, je veux être dehors" j'pense que c'était, c'était, c'était comme ça t'sais.

Ce sentiment de liberté, il semble la retrouver aussi à l'âge adulte, lorsqu'il va aujourd'hui avec ses amis sur des digues le long du canal. Il parle de son désir de faire des activités de plein air et des voyages. Il mentionne qu'il « va d'une région à une autre », un peu comme une semence au gré du vent.

Ginkgo : Hum, ouais mais sinon aujourd'hui, je le fais encore mais c'est ça, c'est plus d'explorer là, j'aime ça eh. T'sais aujourd'hui je pars en camping mettons j'prends mon auto puis je vais aller eh, je vais faire du camping tout seul je m'en vais j'sais pas où j'vais dormir je m'en va avec ma tente puis eh, t'sais tout mon, mon essentiel de camping pis j'm'en va disons en Nouvelle-Angleterre, puis j'sais pas où je m'en va, j'sais pas où je vais dormir. Ben j'm'en vais eh, c'est assez rural là-bas là faque, souvent j'va finir par aller à la mer là. Mais eh

pas nécessairement, j'peux me ramasser dans une montagne, aller faire un sentier ou, juste me promener là, juste pour, découvrir là eh.

Mélanie-Joëlle : Est-ce que c'est un aspect important ça de pas savoir où tu t'en vas quand tu pars? Ou c'est comme tu pars dans la nature, mais tu sais pas où pis ce que tu t'en vas eh

Ginkgo : Ouais j'aime ça, j'aime ça, j'aime eh, j'pense que ouais justement c'est comme de, de, pas avoir d'itinéraire, parce que tout est tellement planifié pis on, t'sais, j'pense souvent les meilleures journées c'est quand c'est, justement, les journées pas planifiées où quand il y a des choses intéressantes qui se passe dans ta journée que t'as planifié, pis finalement ça, ça pas été ça, t'sais souvent, moi je trouve que c'est les journées les plus intéressantes. Faque de le forcer, en fait, de pas savoir, eh de pas avoir d'attentes puis d'être juste comme ok ben on s'en va là-bas puis on : « ah regarde eh, t'sais ici il y a un, j'sais pas, ils font un vignoble, on peut aller visiter un vignoble ou ici ah il y a un, il y a un parc, ici on peut aller eh se baigner là ou on peut aller faire un sentier » ou juste découvrir hum, se permettre de découvrir sans que, sans que, d'avoir un itinéraire déjà planifié j'trouve ça, ben c'est, c'est des vacances pour moi là, c'est vraiment agréable eh, eh. J'pense que je suis dans un autre, j'suis toujours émerveillé aussi dans ces, j'suis comme, j'sais pas où je m'en va donc eh, j'suis pas sur le pilote automatique, j'suis comme : « ah j'regarde partout », puis j'suis comme : « ah, wow r'garde ça, ah wow, wow, wow » (rire) t'sais.

Toutefois, sous-jacent à ce qu'il exprime, il semble y avoir une certaine tension amenée par l'angoisse liée à cette liberté. Soulignons qu'il répète le mot « planifié » comme pour s'en détacher, bien qu'il exprime explicitement préférer ne pas planifier ses journées pour se laisser surprendre, à la découverte de ce qui peut se présenter à lui. Or, à l'opposé de ce sentiment de liberté, s'exprime une forme de contrôle. Rappelons ici que ce participant a choisi de réaliser l'entrevue sur une digue. Par définition, une digue est un obstacle naturel ou construit destiné à contenir l'écoulement des eaux (Larousse), mais aussi « ce qui contient, retient, arrête une force, un mouvement » d'un point de vue psychologique (Le Robert et Larousse). Cette tension entre la liberté et le contrôle évoque la limite donnée à un enfant par le parent. Sans cette limite qui est encadrante, l'enfant peut sombrer dans l'angoisse d'une trop grande liberté, liberté qui engouffre du fait de cette angoisse. Cette tension elle se retrouve donc chez l'enfant qui cherche une liberté et d'un parent qui impose une limite. Or de façon contradictoire, l'enfant espère cette limite de la part du parent et la perçoit comme étant structurante, rassurante, contenante. Cette limite a du sens éventuellement pour l'enfant qui apprend à travers elle, limite qui est encadrante est le signe d'une relation sécurisante entre le parent et l'enfant. En somme, possiblement que Ginkgo dans sa trop grande liberté, a besoin d'une certaine limite sans quoi il ressent de l'angoisse, ce qu'il déplace sur la nature.

### 5.6.3 Le contrôle

Toujours sous le thème de l'identification à la nature et à l'opposé d'un sentiment de liberté, est implicite dans le discours de ce participant un certain contrôle, une limite. Le contrôle est le revers de la liberté en quelque sorte, autrement dit la tension entre l'un et l'autre est réactionnelle, c'est-à-dire que la recherche de liberté peut être en réaction à la pression du contrôle. Au moment où je le rencontre, il travaille comme jardinier. Contrairement aux espaces naturels, sans limite et aléatoire, le jardin est une nature définie, voire clôturée, ainsi que contrôlée par le jardinier. L'espace déterminé, départagé et contrôlé du potager contraste avec le sentiment de liberté que nous pouvons ressentir dans une lande ou au sommet d'une montagne, un espace naturel ouvert, non régi par l'humain. Son métier de jardinier traverse l'entrevue, ainsi que l'idée de maîtrise : « [...] je suis un jardinier, mais je me considère un peu comme un gardien de, de la nature [...] ». À d'autres moments de l'entrevue, comme déjà présenté ci-haut, il parle de la clôture sur laquelle la nature pousse et s'adapte : « [...] j pense que la nat/, peut-être je sais pas il y a quelque chose dans, dans, dans, qui, qui est plus organique dans, dans la nature justement si tu mets une clôture eh, met une clôture ben l'arbre va pousser quand même parce qu'il est plastique il va quand même être capable de s'adapter. » L'arbre va s'adapter, comme la semence qui s'adapte à son environnement et qui pousse à travers le béton. Dans ce même passage, j'ai noté le thème du découragement et de l'espoir comme présenté précédemment, mais s'y retrouve aussi la contradiction entre la liberté et le contrôle. Autre passage où il parle de clôture, est lorsque qu'il rapporte un souvenir d'enfance où il construit une clôture de cèdre :

[...] eh, des souvenirs que j'aie c'est, de con/, disons avec, mes parents avaient acheté un terrain avec dans l'objectif de se construire un chalet que, qu'on n'a jamais fait, mais on avait une roulotte, puis on travaillait dehors eh, pour nettoyer le terrain, on avait abattu des cèdres, on a fait des clôtures de cèdres, on s'était fait un radeau sur le lac, on allait se baigner, on allait pêcher, c'était comme les vacances t'sais en fait quand c'est, j pense que c'est le bon temps aussi souvent c'est dehors [...]

Dans ses souvenirs d'enfance, il exprime une liberté dans la variété des activités, alors que l'activité de la clôture de cèdres contraste avec le reste. En deçà de l'image de la clôture, cette idée du contrôle est mise en lumière par sa façon de dire. J'ai déjà nommé le fait qu'il avait tendance à utiliser le « on » plutôt que de parler au « je », créant ainsi une distance, pour possiblement éviter de se révéler, tout comme il semble éviter le contact visuel. Aussi, son discours reste dans le raisonnement, au niveau de l'intellect, ce qui se

manifeste ici par la répétition du mot « comprendre », l'importance accordée à l'apprentissage plutôt qu'à l'expérience du ressenti par les sens ou les émotions. Il exprime clairement que son lien à la nature est de comprendre et d'apprendre, reprenant les mots de ma question initiale : « parle-moi de ton lien à la nature ».

[...] essayer de comprendre eh, eh qu'est-ce que je mange eh, de quoi sont faites les choses eh, puis de comprendre l'environnement la nature qui m'entoure particulièrement la, la, la forêt Boréal puis l'environnement au Québec mais c'est de, de, de comprendre les différents écosystèmes dans le monde j'pense. Puis hum, mon lien, ben j/, mon lien avec la nature c'est de comprendre pis d'apprendre, ces choses-là [...]

Possiblement que de rester dans l'intellect lui permet un certain contrôle, une distance pour ne pas se révéler. C'est une forme de défense pour éviter possiblement des aspects dépressifs, comme démontrer précédemment sous le thème du découragement qui transperce dans son discours. Nous pouvons imaginer que l'espace du jardin lui permet de se réapproprier la nature, la liberté par le contrôle de cette nature. Possiblement aussi que ce contrôle de la nature lui permet de réparer quelque chose dans cet espace. Dans l'action de jardiner, nous projetons quelque chose en nous dans cette espace, une sorte d'identification à la nature que constitue le jardin. Il est possible de réparer quelque chose en nous à travers le geste de prendre soin des plantes, à notre image.

Lorsqu'à un moment de l'entrevue, je lui demande : « est-ce que tu pourrais me parler d'un souvenir d'enfance que t'as qui est très prenant, en lien avec la nature? Où t'as ressenti quelque chose de fort? », il me répond qu'il en a plusieurs, encore une fois nous ressentons qu'il est submergé par un trop grand choix. Puis son discours reste à la troisième personne du singulier. Voici un passage suivant ma question qui démontre cette mise à distance à travers l'utilisation de la deuxième ou troisième personne plutôt que de parler au « je » :

[...] quand t'as du plaisir ben tu vas dehors t'sais t'appelle tes amis : "on va dehors, on va faire un feu" t'sais eh. On, ouais un peu comme je parlais aussi à quand on était ados t'sais même, adolescent, c'était un peu ça aussi, on avait pas l'âge d'aller dans les bars tout ça, mais on, on amenait nos guitares, on partait avec nos vélos, pis on allait se faire un feu pit de sable, ou sur le bord du, du lac [ville], pis on chantait des chansons, pis on buvait de l'alcool, puis on, t'sais c/.

Donc à ma question, il évite d'aller dans le ressenti, dans les émotions, et surtout de parler au je. Dans son élaboration, il semble se rallier à son groupe d'amis avec qui il faisait ses activités en lien avec la nature plutôt que de parler précisément de son vécu personnel. Un passage significatif est lorsqu'il cherche un mot pour exprimer ce qu'il ressent devant le mouvement de l'eau :

[...] J'veux dire t'sais, je va faire du canot, je regarde l'eau, t'sais l'eau eh, l'eau du fleuve, l'eau d'une rivière, c'est pas comme l'eau du robinet, où t'sais on l'ouvre, on ferme, on/off, t'sais ça coule mais ça coule ça vient d'où t'sais, il y a le cycle de l'eau, si tu y penses là eh, l'eau est, l'eau est passée chez toi en haut de la montagne, pis a descendue, puis a passé dans le bois, pis a passé dans un ruisseau, pis a passé, dans un autre ruisseau qui est devenu plus gros, pis dans une rivière, pis t'sais a vient de loin pis a passe ici up, pis là a va faire le, a va peut-être s'évaporer ou a va peut-être t'sais, ça va, ça va s'en aller à l'autre bout, c'est fou là quand tu penses à ça, à l'immensité de, hum, je sais pas, t'sais l'échelle de, l'échelle de, de, de la nature aussi est, c'est impressionnant t'sais quand tu te mets à penser plus en géographie là tu regardes les continents comment ça bougés puis eh, eh t'sais des végétaux qu'on retrouve ici qui sont aussi dans disons eh similaires au Japon, parce qu'on a un climat qui est similaire depuis des, des dizaines de milliers, si c'est des millions d'années là eh. Eh, ouais ça me, ça me, ça m'u, j'suis pas humilié, je suis humble t'sais ça me, ça me, (rire) je sais pas c'est quoi le mot que je cherche. Ça m'eu, ça me humble.

Mélanie-Joëlle : Ça t'ém/

Ginkgo : ça m'émou

Mélanie-Joëlle : ému, tu es ému?

Ginkgo : Je suis humble, t'sais je deviens humble [...] Eh, devant c'est ça, c'est, c'est, magistral. T'sais c'est, c'est, c'est comme. Pis aussi de voir eh, t'sais la force, a veut vivre la vie là, t'sais quand tu vois des plantes dans le ciment [...]

Dans ce passage, il y encore l'idée de la liberté de l'eau qui coule, qui voyage, pas de l'eau qui est contrôlé « on/off », mais aussi la recherche du mot pour exprimer comment il se sent. L'émotion semble être difficile à exprimer. C'est d'ailleurs après avoir cherché à exprimer comment il se sent, moment plus connecté avec lui-même, qu'il parle de résilience de la plante qui pousse entre le béton. C'est à ce moment-là que je lui reflète l'idée d'une identification à la nature, ce qui semble désorganiser son discours, puisque ses mots sont entrecoupés de silences, laissant entendre une réflexivité. Ce passage plus significatif où il fait la comparaison entre son vécu et la nature, il termine en disant d'un coup « voilà » et change de sujet par la suite. À ce moment-là, je sens le malaise et je n'ose pas aller plus loin. Ainsi, il ferme



sur le sujet, refoule, utilise le mécanisme de l'évitement. Ce contrôle, je le ressens aussi à la fin de l'entrevue, lorsque je lui demande s'il souhaite exprimer quelque chose avant de clore. Alors, il me parle longuement de sa vision de notre lien à la nature pour finalement dire : « sur ce thème un peu dramatique eh (rire) on va conclure cette entrevue ». Ainsi se termine cette entrevue.

## 5.7 Pêcher

J'ai fait la connaissance de cette participante lors d'une retraite d'écriture dans un centre en immersion dans la nature, lieu dédié à la recherche et à la rédaction pour les étudiants. Nous avons procédé à l'entrevue quelques temps après notre rencontre. Pêcher choisit de réaliser l'entrevue au sommet d'une montagne. Il s'agit d'une journée ensoleillée du mois d'août. Pêcher est Haïtienne, en échange dans une université du Québec. Au moment de notre rencontre, elle a une toux profonde et persistante qui la gêne.

### 5.7.1 Rituel : elle parle à son arbre

Dès les premières minutes de l'entrevue, Pêcher me parle d'un rituel qu'elle fait tous les matins chez elle en Haïti. Elle se lève tôt, va s'asseoir dans son jardin face au soleil, puis respire à fond pour évacuer tout son stress : « Dans le petit jardin comme, j'essaie de me connecter avec, la nature qui est comme, pure, pis que ça m'enlève tout le stress, de mon quotidien. Donc c'est pour moi, un moment de ma journée qui est primordial et sans ça, je commence très mal mes journées ». Elle poursuit en disant que : « [...] je me dis : "Pêcher, ça c'est ton moment à toi", pis ça me fait tellement de bien pis après je commence ma journée du bon pied, et c'est pour ça aussi parfois je vais courir le matin. ». Lorsqu'elle court, elle a une vue sur la ville qu'elle contemple du sommet de la montagne, là où elle habite. Elle poursuit en me parlant de sa famille : « [...] j'ai été aussi élevée dans une famille où pour eux, eh les plantes eh, chez moi, c'est important ». Elle me parle du rapport qu'ils ont avec la nature, de son grand-père entre autres qui était cultivateur et de sa mère qui reboise autour de la maison.

Ben il y a juste une petite maison sur le, sur le terrain pis tout le reste du terrain ben on fait que planter [...] Donc c'est comme, quand je quitte chez moi, qui est tout en montagne, donc la maison aussi c'est de l'autre côté mais c'est en montagne, donc c'est calme, je vais me ressourcer pendant un weekend, pis eh tu fais q' planter, t'es là avec tes arbres, tu les regardes pousser, tu les arroses, pis c'est tellement, je me sens tellement bien, c'est comme, t'sais j'ai, j'ai pas envie de partir.

Je souligne ici que bien qu'elle dise ne pas vouloir partir de son jardin, elle est pourtant en ce moment au Québec. Du fait de son séjour au Québec, Pêcher se trouve privée de ce rituel qu'elle a sur le terrain de sa maison dans les Antilles, rituel qui est primordial, sans lequel elle dit ne pas se sentir bien. Aussi, soulignons le fait qu'elle a choisi de réaliser l'entrevue au sommet d'une montagne, peut-être en écho à la montagne qu'elle habite chez elle, environnement qui semble lui manquer.

Un peu plus loin dans l'entrevue, elle arrive à un point saillant où elle me donne plus de détails sur son rituel qu'elle fait tous les matins dans son jardin. Ainsi, elle me révèle un secret qu'elle m'autorise à révéler dans le cadre de ma recherche : « [...] est-ce que je peux dire que c'est un secret amoureux eh, en fait c'est que, lorsque, les choses me dépassent, ce que j'ai souvent tendance à faire c'est de parler à un arbre. » Ce secret, seulement sa mère et sa sœur sont au courant, puisqu'elles l'ont découvert. Souvent, lorsqu'elles la cherchent dans la maison et ne la trouvent pas, elles la retrouvent près de son arbre en train de lui parler. Même son copain n'est pas au courant de ce secret amoureux.

Elle me raconte que lorsqu'elle était à l'école secondaire, elle faisait ses études par correspondance, alors elle était seule à la maison : « Mes études du secondaire si je peux, du secondaire, donc eh j'ai pris l'habitude de me parler seule, puis quand j'habitais en plaine il y avait un cerisier, c'était mon cerisier à moi, pis j'allais m'asseoir dessous [...] c'était mon cerisier à moi, comme, je lui parlais ». Ce cerisier se trouvait dans sa cour, parmi les manguiers, cocotiers et papayers. Elle ne sait pas pourquoi, elle a choisi ce cerisier à côté de la galerie : « [...] je m'asseyais dessous puis je parlais, je lui parlais pendant une heure ». Maintenant, ils ont déménagé sur la montagne, et elle parle à un pêcher, au soleil. En fait, son rituel consiste principalement à lui parler, ce qui l'apaise. Si elle s'énerve, si comme elle le dit elle sent qu'elle en a trop dans sa tête au point d'éclater ou encore pour trouver des réponses à ses questions, elle se retrouve sous son pêcher.

J pense que, quand je parle à la nature, et donc eh, je vais eh, finir par me calmer ou, peut-être avoir la réponse qu'il me fallait. [...] quand je vais m'asseoir près de cet arbre-là, puis que, j'ai plein de questions, j'essaie quand même de m'enlever tout, tout ce que, parce que comme je t'ai dit, je suis quelqu'un qui pense à cent mille à l'heure, j'ai l'impression q'tout mes neurones fonctionnent en même temps. Et même dans, même quand, quand je fais des choses, je suis quelqu'un, je me dis il faut que je maximise mon temps. Donc il faut que, je fasse à manger, la lessive, tout comme. En même temps donc, c'est pour ça aussi que j'ai l'impression que ma tête-là, ça tourne dix mille à l'heure, et donc quand je vais près de cet

arbre, je m'assois, j'essaie d'évacuer, pis je me concentre sur, la question, à laquelle je veux avoir ma réponse. Donc je reste près de cet arbre-là, pis je respire, pis, pour, pour me, essayer de, d'enlever tout le stress que j'aie, puis, vraiment, pouvoir profiter du moment-là, pis, ça fini par me venir des idées, pis c'est comme ça que me vient mes réponses, c'est pas, comme eh, c'est comme vraiment, pis ça me vient naturellement c'est comme, clic, voilà la réponse à ta question. [...] Puis, puis je me dis bon : "[son prénom] eh, ok on va près de l'arbre, pis ça va venir tout seul, arrête de t'angoisser pour rien" [...]

À travers ce passage, nous pouvons sentir à quel point l'angoisse culmine dans sa tête, qu'elle se discipline en allant trouver un apaisement et une réponse près de son arbre. Dans cette discipline, elle passe par l'auto-dialogue, utilisant le « on » et le « tu » pour indiquer une autre partie d'elle à qui elle parle. Cet auto-dialogue qu'elle a avec elle-même semble se déplacer dans le dialogue qu'elle a avec son arbre. À son arbre, elle s'adresse au « tu », comme si l'arbre était un autre. Voici ce qu'elle me dit à propos du dialogue qu'elle a avec son arbre.

Pêcher : Je, je, j'ai quand même le même ton, sauf que, ça, ça dépend aussi de, ben ça dépend de la discussion que je vais avoir avec l'arbre. C'est peut-être ça qui fait la différence c'est comme : "Tu vois-tu, il m'a énervé!" ninnin, mais je vais pas comme, me cogner là comme oh, non, non, non.

Mélanie-Joëlle : Oui, c'est comme, tu vas parler comme ça en, comme si tu parlais à une autre personne?

Pêcher : Oui. Voilà. Donc eh, puis je me fais des répliques eh, et tout là. Toute la scène!

Dans cette personnification de l'arbre, lui parlant à la fois comme à une autre personne ou une partie d'elle, elle peut se raconter, cherche à sortir quelque chose d'elle à travers ce lien très intime avec son pêcher. Si j'ai choisi le nom de cet arbre comme pseudonyme, c'est parce qu'elle semble s'y identifier : dans cette personnification de la nature, la nature est une partie d'elle-même. Par ailleurs, son prénom est le nom d'un dieu soleil mythologique. Il est intéressant de faire ce parallèle entre la personnification de l'arbre et la personnification du soleil par son prénom. Le soleil est un élément naturel important pour elle et explique le choix de son arbre, car elle dit avoir choisi cet arbre puisqu'il se trouve au soleil.

Mélanie-Joëlle : Pis pourquoi tu penses que t'as choisi, [...] l'arbre de pêches, tu sais pourquoi tu l'as choisi? Est-ce que c'est l'emplacement peut-être?

Pêcher : J'pense que ça, l'arbre de pêches ça c'est pour l'emplacement parce que, le matin comme je t'ai dit, il y a le soleil qui se lève, pis qui donne directement sur cette direction-là. Pis comme tous les matins, je vais là-bas, donc je m'assois, pis il y a le soleil qui vient tout juste en face de moi pis l'arbre à côté c'est comme, t'sais j'ai comme les deux : à la fois le, le vent, le souffle et tout, pis le soleil qui se lève, pis quand i se lève il est très chaud, donc eh, c'est quand même eh, bon pour soi, avoir l'petit rayon le matin.

Ainsi, elle retrouve dans cette rencontre, à la fois son arbre, la lumière chaleureuse des rayons du soleil et le vent qui souffle.

#### 5.7.2 Sensorialité : lien fusionnel avec son environnement

Dès le début de l'entrevue, elle exprime l'importance qu'elle accorde aux sensations issues des éléments de la nature.

[...] je vais m'asseoir eh dix, quinze minutes dehors pis c'est comme en face du soleil aussi, donc le soleil se lève, puis là je m'assois, pis je respire à fond, pis j'essaie vraiment de, d'évacuer tout mon stress, et aussi de, de, de, sentir tout ce qui se passe dans mon enviro/ben, dans mon environnement là où je suis. Dans le petit jardin comme, j'essaie de me connecter avec, la nature [...]

Cette connexion avec son environnement semble passer par le corps, par les sens. L'importance pour elle de sentir son environnement, elle l'exprime un peu plus loin, cette fois en nommant la présence d'un arbre, sans encore avoir nommé son rituel de parler à son arbre. Elle décrit cette expérience en lien avec ses études, lorsqu'elle était jeune, où elle devait apprendre par cœur ses leçons. Pour cela, elle préférait réciter ses leçons sous un arbre, ce qui facilitait ses apprentissages.

Donc eh, quand je m'asseyais devant un arbre, je respirais profondément, je prenais le temps de sentir tout ce qu'il y a dans mon environnement, le vent, les oiseaux, tout comme me sentir connectée, pis là j'aurais mon livre pis ça passait rapidement, c'était vraiment plus facile pour moi d'apprendre comme ça.

Pêcher me raconte aussi ses vacances où elle allait rendre visite à son grand-père en province. Dans sa description, elle évoque l'importance pour elle de sentir les éléments de la nature.

Donc c'était vraiment la semaine, je pourrais dire de vacances la plus merveilleuse que tu avais. Parce que là t'étais, t'avais rien à faire, pis tu te couchais par terre, tu te roulais dans l'herbe et, tu te baignais toute la journée, donc du coup eh, c'était vraiment ces moments qui ont marqué mon enfance [...] Puis ben, tu faisais quasiment rien. Donc eh, te baigner, respirer, dormir (léger rire) en pleine nature pis parfois on dormait, la nuit-là, comme eh, à la belle étoile.

Dans cet extrait, nous pouvons remarquer l'utilisation de « tu » pour se désigner. Ceci rappelle le dialogue qu'elle a avec son arbre, comme une personne autre et à la fois elle-même : un autre soi. Dans ce « tu » en parlant de soi, il y a une mise à distance et un dédoublement de soi par le dialogue.

Poursuivant avec la sensorialité, Pêcher me dit aimer marcher pieds nus pour sentir un contact direct avec le sol :

[...] j'aime marcher pieds nus parce que j'aime ce contact-là, je sens que j'peux sentir le sol, pour moi ça me fait beaucoup de bien. Que rester dans mes chaussures, pis, quand je touche le sol, j'suis comme, ah j'suis reconnectée avec moi-même [...] Moi ce qui est important pour moi c'est que quand j'ai mes pieds par terre, je me sens bien ancrée-là j'ai comme l'impression : "ah voilà je suis dans mon élément".

Par ce contact direct avec le sol, possiblement qu'elle se sent à la fois ancrée à son environnement et à elle-même. Elle poursuit en disant qu'elle se sent aussi dans son élément lorsqu'elle est dans l'eau, alors elle peut « tout oublier », elle n'a pas « envie d'aller nulle part ». Dans l'eau, elle se laisse flotter, l'eau la soutient comme dans un lit : « le fait que l'eau touche mon corps, que j'suis capable de me laisser aller, de me coucher dedans, pis ça me transporte seule ». Puis elle ajoute : « T'sais c'est comme, tu t'es/, tu es couchée, pis tu comme, t'oublies tout, pour moi c'est un moment que je me dis : "ok on essaie de tout oublier, on est là, on va se laisser transporter, on ferme les yeux, pis on écoute" ». Dans l'eau, comme lorsqu'elle est en vacances ou près de son arbre, elle peut enfin s'arrêter, elle peut se déconnecter de ses obligations, de ses études et autres choses que nous ignorons, autrement il y a quelque chose qui la pousse à faire le plus possible. Encore une fois dans ces extraits, elle parle au « on » et au « tu », en s'adressant à

elle-même. Pêcher poursuit en disant comment dans ce contact, elle se sent transpercée par les éléments naturels, qu'elle a l'impression que la nature la pénètre, et comment cette sensation vient la calmer : « T'sais parce qu'en ce moment, à ce moment-là je me dis, t'sais ce calme, ce, ce vent qui souffle, le soleil qui se lève, j'suis comme j'ai envie que ça me transperce! Comme, pis que je reste comme ça là. ». Un peu plus loin dans l'entrevue, elle exprime cette idée d'être pénétré par les éléments de la nature, le matin ou n'importe quand dans sa journée, particulièrement lorsqu'elle sent qu'elle en a trop : « [...] j'm'assois, pis le soleil qui se lève, pis l'arbre à côté de moi, le vent, j'suis comme ah, j'respire à fond pis tu sais comme laiss/te laisses pénétrer t'sais par les bonnes ondes nununh et tout ça. ». Pêcher est tellement avide d'être transpercée par les éléments naturels qu'il peut lui arriver de regarder le soleil directement : « Pis ça me, oui, j'aime ça, sentir les rayons là par/ parfois j'essaie même de regarder le soleil à midi ». Ce geste démontre à quel point elle recherche un contact par les sens qui soit intrusif. C'est comme si à travers ce contact direct avec les éléments, non seulement elle est réconfortée et ressent du plaisir, mais elle tente d'une certaine manière de sortir des limites de son corps pour être en fusion avec son environnement, afin de vivre d'autant plus cette impression de bien-être.

### 5.7.3 Mère Nature fusionnelle

Cette fusion avec son environnement à travers son lien sensoriel avec les éléments naturels, l'eau, la terre, le vent et le soleil, rappelle le lien qu'elle décrit avec sa mère, lien dont elle tente de se dégager. Lorsqu'elle mentionne aimer marcher pieds nus, elle ajoute que sa mère « la piétine » à ce sujet : « Ben, la terre, par exemple j'aime marcher pieds nus. J'aime ça. Mais il faut pas que je le fasse parce que ma mère n'arrête pas de me piétiner! [...] Parce qu'elle me dit : "Ah il faut que tu ailles chercher tes sandales, et tout" ». À un autre moment, elle dit ressembler tellement à sa mère que son père les confond lorsqu'elles sont de dos. Pêcher ajoute qu'elle est le chouchou de la famille, parmi les trois enfants, ayant une sœur plus jeune et un frère plus âgé. Nous pouvons imaginer que d'être le chouchou de la famille passe par un favoritisme de la part de sa mère et de son père, ce qui peut être très prenant pour elle. D'autre part, son père et sa mère lui reprochent d'être trop rebelle. Je souligne ici qu'elle n'est pas rebelle dans le vrai sens du terme. Au contraire, elle se décrit comme étant une personne très disciplinée, structurée et organisée. Lorsque je lui demande des précisions à ce sujet, elle me répond que son père et sa mère lui disent qu'elle est rebelle au sens où sa mère aimerait que sa fille suive ses traces, alors que Pêcher veut faire ce qu'elle veut, qu'à vingt ans, elle peut bien avoir son indépendance.

[...] c'est comme, attends je grandis moi, je grandis, il faut que je fasse ma vie, il faut, j'ai mes propres affaires, c'est, c'est qu'elle veut que je reste avec elle, t'sais jusqu'à présent, quand je lui dis, elle me dit : "ah tu vas rester avec ta maman toi, les autres vont partir" [...] j'suis comme : "ah oui tu vas rester avec maman, non". Elle me dit : "ah maintenant tu, tu me trouves trop vieille", "oui" comme t'sais c'est comme, pour elle c'est comme, ah non mais c'est sa fille elle va rester avec maman, pis pas les autres, les autres ils peuvent partir. Mais moi si je reste avec elle, elle serait trop contente tu vois. Elle, elle, m'aura près d'elle, nunuhnuh. J'suis comme : "Non".

Dans sa relation avec sa mère, elle exprime un besoin de se différencier d'elle, de définir son identité propre, se défaire d'un lien fusionnel entretenu par sa mère.

[...] pour revenir à ma mère c'est comme, elle veut que je sois comme elle pis c'/ parfois ça me, ça me dérange, t'sais c'est comme. On se ressemble beaucoup, moi et ma mère en plus, c'est juste qu'elle est plus claire que moi, vraiment plus claire, pis pas moi mais, on se ressemble beaucoup pis eh le ton de la voix [...] Donc eh oui, mais quand même je, t'sais j'me dis je suis moi pis, j'suis pas elle. Mais elle voudrait que, t'sais elle a une route toute tracée pis elle veut que je la suive comme ça là.

Effectivement, sa mère semble envahissante, empiète sur sa fille. Cet empiètement est manifeste lorsque Pêcher dit : « [...] ma mère n'arrête pas de me piétiner! ». Sa mère la piétine parce qu'elle veut que sa fille mette ses sandales puisque le sol est froid et que ce froid peut lui causer un mal de ventre lorsqu'elle aura ses menstruations. Cet empiètement qu'elle ressent de la part de sa mère me fait penser à ce que j'ai ressenti lorsque j'ai approché cette participante pour lui parler de mon projet de recherche. À ce moment-là, j'ai senti qu'elle a mis ses limites puisqu'elle avait besoin de réfléchir avant de me confirmer son souhait de participer à mon projet de recherche. Autant Pêcher semble vouloir se défaire de cette relation fusionnelle, intrusive, autant elle rejoue ce transfert malgré elle, avec moi et avec son arbre aussi. En effet, tel que je l'ai démontré précédemment, la façon dont elle parle de son rituel avec son arbre, elle semble vivre une relation fusionnelle avec lui. Dans cette relation, elle est dans un dialogue où elle s'adresse à une autre personne ou une autre partie d'elle-même, comme lorsqu'elle utilise le « on » et le « tu » en se désignant. Aussi, le fait de chercher à se connecter avec les éléments de la nature et son arbre est une façon de connecter plus profondément avec elle-même. Comme elle le dit, elle aime se sentir transpercée et pénétrée par les éléments de la nature : le vent, l'eau, avoir un contact direct avec le sol. Or, dans cette fusion avec la nature, nous pourrions nous demander si de cette façon elle arrive à prendre une distance de sa mère, d'affirmer sa propre identité dans cette identification à la nature. À travers sa relation avec la

nature, et avec l'arbre particulièrement, elle va aussi chercher un autre objet relationnel. Lorsque sa mère la cherche dans la maison et ne la trouve pas, alors elle sait qu'elle pourra la trouver près de son arbre.

[...] en fait quand elle me cherche pis elle me trouve pas, pis qu'elle a besoin de moi, elle sait que, qu'elle va me trouver là-bas. [...] ben même si elle m'arrive de dos, mais t'entends les bruits des pas, donc puis j'suis comme, ben j'vais pas comme, comme j'suis dans mon monde et puis j'suis comme "non, j'ai pas envie que personne me dérange", donc quand j'entends la personne j'fais juste comme " qui est là ", là, j'me tourne pas pour voir la personne, parce que du coup, la personne va se demander, t'sais, mais comme parfois je la vois qui est, qui arrive puis qui repart.

Dans ce passage, nous pouvons sentir comment la relation entre la mère et la fille est perturbée par la relation de sa fille avec son arbre. Alors que sa mère aurait besoin de sa fille, elle la retrouve occupée près de son arbre et ne peut pas la déranger. Nous pourrions aussi nous demander ce qui a motivé son choix d'un projet d'étude à Montréal : est-ce une façon pour elle de marquer son indépendance par rapport à sa mère, alors qu'elle est au tournant de sa vingtaine? Et pourquoi est-elle tombée malade avec une toux profonde ? Est-ce le fait de ne plus avoir son rituel avec son arbre, mais aussi d'être loin de sa mère? Ces questions resteront sans réponse, mais il s'agit d'hypothèses qui guide notre compréhension de son lien à la nature. À partir de différents indices qui convergent, nous pouvons émettre des hypothèses. Dans cette conflictualité qu'elle vit par rapport à sa mère, entre l'indépendance et le lien fusionnel, possiblement qu'elle vit une certaine rage par rapport à sa mère. Fait marquant est qu'elle a vécu une séparation de sa mère lorsqu'elle avait dix ans environ, séparation qui a duré deux ans. Sans qu'elle ne soit allée dans les détails entourant les circonstances de cette absence de sa mère, celle-ci aurait quitté la maison pour habiter en province, laissant ses enfants avec le père de Pêcher. Lorsque je lui demande si ce moment a été marquant pour elle, elle me répond à la négative, disant qu'elle avait des oncles et tantes autour d'elle pour combler l'absence de sa mère. Pêcher dit aussi que depuis qu'elle est toute petite, elle a l'habitude de chercher à plaire à sa mère pour éviter qu'elle se fâche, ajoutant à un autre moment que sa mère avait tendance à plus la fouetter que son père. Nous pourrions alors nous demander si cette rage contre sa mère, du fait de cette relation fusionnelle, mais aussi de l'absence de sa mère entre l'âge de dix et douze ans et du fait d'avoir été fouetté par elle, est une rage qui ne peut être exprimée, et donc qu'elle exprime dans sa relation avec son arbre. Cette tension d'une colère qui est refoulée est d'ailleurs renversée dans des fous rires qu'elle mentionne avoir. Il y a quelque chose de souffrant en elle, loin de sa conscience, qui s'exprime autrement, à travers le rire et à travers sa relation avec son arbre.



Dans son lien intime avec son arbre, elle semble avoir une crainte d'être folle. Le fait de parler au « on » et au « tu » en se désignant laisse soupçonner une certaine dissociation. C'est comme s'il y avait une partie étrangère à elle-même avec laquelle elle souhaite se relier, se reconnecter à travers son lien à la nature. Il y a quelque chose qui lui échappe et qu'elle cherche à intégrer. Cette autre partie d'elle, elle semble la projeter dans son arbre, à qui elle parle comme à une deuxième personne. Dans ce dialogue qu'elle a avec son arbre, elle précise qu'elle est capable de bien différencier le réel de son illusion : « Je suis quelqu'un qui peut m'imaginer des scènes, ici, pis je m'imagine qu'il y a plein de gens qui font des trucs puis je fais des trucs, ça c'est, je sais pas si c'est de la folie? Mais je me, parce que je suis quand même capable de différencier, le réel, de mon illusion que j'ai créée. Jusqu'à présent, j'arrive à le faire. »

À différents moments de l'entrevue, elle fait allusion à une folie, se défendant ou se questionnant sur sa folie, mentionnant aussi comment sa sœur la taquine à ce sujet. Lorsqu'elle me révèle son secret, son rituel, tout de suite elle me dit « je sais, je suis folle », sur un ton ricaneur. Un peu plus loin, Pêcher me rapporte ce que sa sœur dit à sa mère au sujet de son rituel : « ma sœur elle dit : "ah regarde, maman, regarde ta fille elle est folle hein, elle est folle." ». À un autre moment plus tard dans l'entrevue, elle me parle de fou rire incontrôlable qu'elle peut avoir de façon subite et inexplicée. Sa sœur l'aurait filmée durant l'un de ses fous rires qui a duré plus de quinze minutes, voici ce qu'elle rapporte : « elle m'a filmée une fois pour aller rapporter à ma mère : "je t'ai dit ta fille elle est folle voilà la preuve" ». Outre cette folie sur quoi sa sœur la taquine, de son fou rire et du fait de parler seule à un arbre, il y a aussi le rituel qui est une sorte d'obsession. Une obsession implique un geste ou une idée incontrôlable et nécessaire pour s'apaiser, sans quoi la tension augmente. Cette tension, elle cherche à la relâcher à travers le rire et son lien avec l'arbre. Ainsi, même si elle n'a pas beaucoup de temps pour aller près de son arbre, elle trouve un moment bref pour y aller, alors qu'à d'autres moments elle peut lui parler pendant plus d'une heure : « Comme j'me réveille, et que, t'sais même si parfois j'ai pas l'temps comme de rester parce que, j'travaille puis j'rentre tard chez moi, pis le lendemain je dois sortir tôt. Puis que comme, j'ai pas vraiment le temps de rester comme, pour beaucoup de temps, même deux minutes là, j'y vais. »

Nous pouvons nous demander l'origine de cette tension et pourquoi elle recherche un lien avec la nature, son arbre, ainsi qu'un contact direct avec les éléments naturels, lui permettant de tout oublier, de s'arrêter pour s'apaiser. Est-ce que sa relation significative avec son arbre et le fait d'aimer se sentir connectée avec les éléments de la nature au point de souhaiter que cette nature la pénètre, seraient le déplacement du lien fusionnel que sa mère tente d'établir avec elle et dont elle souhaite se dégager? Elle semble vouloir

se confondre avec la nature, et paradoxalement garde un contact avec sa mère à travers son arbre. Cet arbre parmi les autres arbres fruitiers que sa mère a plantés et entretenus, elle se l'est approprié, comme un double d'elle-même. Aussi, cet arbre semble d'une certaine manière la protéger de la relation envahissante de sa mère tout en gardant le lien nourricier puisqu'elle a choisi un arbre fruitier sur leur terrain.

## 5.8 Hêtre

Après plusieurs heures de route, j'arrive à la demeure de ce participant que j'ai nommé d'après l'arbre Hêtre. Sa maison est située sur le bord d'un lac, entourée de la forêt dans une vallée des Hautes-Laurentides. Lorsque j'entre dans sa maison, il me présente sa conjointe (qui quittera faire des courses durant l'entrevue) puis me fait visiter sa cour. Sur son quai, est accosté un bateau à voile qu'il a construit. Il s'agit d'une sorte de catamaran fait à partir de trois canots en bois au centre duquel se trouve une petite cabine. Il m'invite à entrer à l'intérieur de la cabine. Une fois à l'intérieur, je suis étonnée par l'intimité et l'impression de protection de l'espace de la cabine, mais aussi par la sonorité du clapotis de l'eau. Hêtre hésite à réaliser l'entrevue dans cette cabine, pour finalement opter pour un pavillon connexe à la maison. Dans le processus de recrutement pour mon projet de recherche, il m'envoie un courriel pour manifester son intérêt. Dans ce texte, il décrit brièvement son parcours en lien avec la nature, exprimant sa motivation et son enthousiasme certain. À la suite de notre entrevue, il m'offre des livres qui présentent différents projets artistiques réalisés par le regroupement d'artistes dont il est fondateur. L'entrevue avec ce participant est la plus longue de toutes, durant une heure et demie. Le discours de ce participant a la particularité d'aller dans tous les sens, comme un artiste qui cherche dans une démarche de création. À partir du thème principal d'une quête identitaire, j'ai distingué trois sous-thèmes : premièrement l'héritage, deuxièmement la dichotomie nature/culture et troisièmement la nature comme axe. Avant de défiler sur la présentation de ces trois sous-thèmes, je tiens à présenter les quelques premières phrases exprimées par ce participant à la suite de ma question générale, l'invitant à me parler de son lien à la nature. Déjà dans cet extrait transparaissent les trois sous thèmes qui se déploieront à partir de l'idée d'une quête identitaire.

Mélanie-Joëlle : Bon ben bonjour, parlez-moi de votre lien à la nature.

Hêtre : C'est une bonne question vaste.

Mélanie-Joëlle : Votre lien ou votre besoin d'être en contact avec la nature

Hêtre : Oui, hum. (silence. On entend distinctement le chant des oiseaux) En fait le lien à la nature doit se modifier au fur à mesure de l'expérience qu'on en vit je suppose. Hum, en réfléchissant là-dessus, j'ai essayé de comprendre, quel était l'attachement, pourquoi, j'ai passé ma vie à essayer de, de vivre une, un lien particulier avec la nature, d'entrer dans la nature eh. Pourquoi j'ai tout le temps cherché, pourquoi j'ai toujours été fasciné par le fait que, il y a eh, une espèce d'antithèse entre la nature puis le, le, l'environnement urbain. En fait moi j'suis né à, citadin, à Québec, mais, pas dans le centre eh, de la ville, j'suis né eh, en périphérie, j'suis né sur la Côte [lieu]. Eh, d'où on voyait le fleuve.

Puis, il enchaîne avec le commencement de son histoire identitaire.

### 5.8.1 Quête identitaire : Héritage

Dans les premières minutes de l'entrevue, Hêtre me raconte le souvenir de voir sa mère assise sur la galerie en train de regarder les bateaux passer sur le fleuve. De leur maison, ils pouvaient presque apercevoir l'île d'Orléans, lieu fétiche pour lui.

[...] toute mon enfance, eh, on allait avec mes parents, eh de façon saisonnière, sur l'île d'Orléans, sur la terre où ma grand-mère est née, qui appartenait encore à une de ses sœurs, donc ma grande-tante. Eh, on allait faire les sucres, à cabane à sucre, eh où on allait recueillir l'eau avec les chevaux. Eh, on allait durant l'été chercher des fraises avec laquelle, lesquelles ma mère faisait les confitures, parce que moi je suis né dans une famille quand même assez nombreuse. J'suis l'aîné de sept enfants. [...] Alors, t'sais mon premier lien avec eh, la nature, c'est [quartier de la ville de Québec], c'est l'île d'Orléans, c'est mon enfance en fin de compte eh, et puis c'est le chalet du grand-père.

Dans cet extrait, il exprime comment son lien à la nature prend racine dans ses souvenirs d'enfance en lien avec sa famille, les lieux et les activités rattachés à sa famille. Il précise qu'il s'agit à ce moment-là d'« un lien d'immersion total d'enfant ». Il me parle de souvenirs de son enfance au chalet de son grand-père où vers l'âge de cinq ans il entre dans une petite clairière et est ému à la vue de son premier cardinal rouge. Un autre souvenir est celui de se réveiller au chant des bruants à gorge blanche ou encore la vue des bouleaux, bouleaux qui l'ont profondément marqué :

T'sais j'ai comme ça imprimé, eh les bouleaux eh devant le chalet du grand-père, des bouleaux énormes, des gros bouleaux comme on en a peut-être jamais revus ensuite. Eh, pourquoi j'ai toujours aimé les bouleaux, pourquoi je suis encore ému, quand je m'en vais sur le petit lac à Truites ici, et puis que j'arrive devant la colonie de bouleaux à l'entrée de la passe. Eh que je vois leurs reflets dans l'eau. Je suis toujours ému quand je vois un bouleau.

L'émoi rattaché à la vue des bouleaux aujourd'hui semble relié au chalet de son grand-père. Autres souvenirs d'enfance qui l'ont profondément marqué sont des séjours passés sur des îles de l'archipel de Kamouraska où il allait chasser le canard et pêcher en compagnie d'autres adolescents et hommes adultes, et surtout il met l'accent sur la présence ou l'importance de son père.

Et pis alors à l'automne, on allait à la chasse là aux canards. Eh moi qui a jamais été un grand chasseur, j'ai chassé un petit peu du petit gibier, du eh, du canard, les lièvres, des perdrix eh, comme survivance, mais là, on se retrouvait à l'automne, c'était comme initiatique, les jeunes adolescents avec les hommes adultes, mon père. Pis là on se retrouvait dans le camp de chasse imagine, à deux miles dans le large, sur l'île Providence où le matin, à quatre heures avant le lever du jour on est dans des caches. Eh, à attendre les canards t'sais. Eh, donc j'ai eu des chances, c'est, j'ai eu des chances inouïes je crois, de rapport avec la nature.

Hêtre me fait part qu'il a eu d'autres épisodes de chasse seul avec son père lorsqu'il était adolescent. Son père qui travaillait six jours sur sept en tant que libraire, ayant seulement son dimanche de congé. Parmi les sept enfants, lui avait le privilège de la compagnie exclusive de son père durant ces sorties de chasse. Ces sorties de chasse avaient lieu les samedis, ainsi, nous pouvons présumer que son père prenait exceptionnellement congé.

Eh, alors partir tout seul avec mon père, m'en aller dans le bois, le samedi matin, c'était comme une expérience, eh, je sais pas ce qui était plus important? C'étais-tu la nature, c'étais-tu mon père, que c'est, t'sais à un moment donné tout devient, tout ce mélange là quelque part, tu comprends? Eh, alors comment après, t'sais j'essaie de comprendre comment par la suite, je, c'est tellement important dans ma vie, ça a complètement changé ma vie mon, ma volonté. Est-ce que je peux dire ma volonté? Il y a une volonté là-dedans certainement parce que j'ai fait des choix, eh, très catégoriques somme toute à un moment donné, j'ai été, j'ai dérivé, j'ai, j'ai été entraîné, mais j'ai persévéré dans mes choix, de rustique.

Dans ce passage, nous pouvons comprendre comment ces moments dans la nature avec son père ont été déterminants pour lui dans sa vie, ont déterminés ses choix. Aussi, il exprime comment la démarcation est floue entre ces expériences dans la nature fortement liées au fait d'être seul en compagnie de son père. Il ajoute que son père a toujours été attiré par la campagne « eh, toute sa vie il nous a laissé entendre qu'ils voulaient avoir un chalet en campagne, il l'a jamais eu en fin de compte ». Ce désir du père de se rapprocher de la nature sans l'avoir réalisé, Hêtre lui réalise le rêve de son père de vivre à la campagne. C'est ainsi qu'au début de l'âge adulte, Hêtre quitte la ville avec sa conjointe pour vivre un retour à la terre. Il achète une vieille terre, une ferme de plus de cent ans dans les Hautes-Laurentides. Sur cette terre, il aspire à retrouver la vie d'autrefois, celle des colons. Or, il est confronté à la réalité et réalise qu'il ne peut atteindre une espèce d'harmonie comme il l'espérait, harmonie qu'il associe à un retour aux sources.

Donc j'ai remis en perspective ma vision folklorique. Ma vision folklorique c'est toute, c'est toute la vision eh, de mon identité, mon appartenance, ce, je suis le fils déchu d'une race surhumaine là. Eh, t'sais moi je mythifiais, eh l'univers du colon là. T'sais je m'en allais vivre su a terre de [nom] là, moi [nom] je voulais savoir qui i était, c'était un de mes ancêtres, entre guillemets j'entends là. Tu comprends c'était comme pour moé, il était complètement relié à mes ancêtres de l'île d'Orléans, eheheh. T'sais tu comprends. Alors là, j'étais obligé de, de refaire un focus si tu veux là, de, de, de, de voir, le pour et le contre ou eh, de, de, de, de modifier ce qui était une espèce d'attachement, émotif, eh, t'su, comment, identitaire. Eh, eh, et puis de dire ah r'garde donc ça, ce que je voyais dans le miroir c'est peut-être pas. T'sais mon grand-père il était peut-être pas parfait t'sais. T'sais tu comprends parce que, au fond ce qu'on s'en allait vivre nous autres en campagne, c'est un retour aux sources.

Dans ce passage il exprime une rupture qu'il a vécue dans son illusion de suivre les pas de ses ancêtres. Il exprime comment son identité, son appartenance était construite à partir d'une vision folklorique qui a été déconstruite lorsqu'il a vécu ce retour à la terre. Il me parle de rupture, de chocs qu'il a vécus. Entre autres, il parle de son mythe de la forêt qui a été déconstruit lorsqu'il a été témoin de la coupe des forêts par les industries forestières. Aussi, il me dit qu'il devait regarder dans les livres pour savoir comment chauffer au bois, et me parle d'une confrontation avec les éléments : « Parce que là, c'est une confrontation, c'est correct l'harmonie là je veux ben là mais eh, c'est que là c'est une confrontation avec les éléments, avec tous les éléments eh, de survie. J'ai jamais jardiné, j'suis obligé de regarder dans livres à quelle profondeur tu mets une graine t'sais ». À un autre moment de l'entrevue, il mentionne que ses expériences dans la nature sont des immersions en opposition avec la vie citadine, et qu'il a l'impression que la vie rustique sera une réponse : « J'ai l'impression que la vie rustique, va être une réponse. Hum,

non seulement de survie, mais d'équilibre. T'sais je pense que là je vais résoudre mon déséquilibre. Parce qu'en fin de compte je suis déséquilibré somme toute, je me sens désé/, il y a eh, je suis dans un cul de sac somme toute là eh. Alors, eh, mais là, c'est ça, donc là c'est, c'est, il y a une utopie là-dedans [...] ». Ainsi, cet héritage de ses ancêtres, de l'univers des colons, du rêve de la campagne de son père, de ses souvenirs d'enfances, cet héritage est un guide dans sa quête identitaire en lien avec la nature.

[...] c'est comme une mise en abîme eh je dirais, c'est une mise en perspective à tout le moins. C'est beau là toutes nos démarches, toutes nos recherches, toutes nos quêtes, toutes. Mais, on fait quoi là, on s'en va où? Eh eh eh t'sais, eh, eh, en plus on fait partie eh, d'un monde qui bascule on a ce sentiment-là, c'est que, on avait le sentiment avant, r'garde, je quêtais, une de mes premières recherches, je m'en va dans l'héritage de mes grands-parents pis de mes arrière-grands-parents je m'en va acheter une vieille terre à Sainte-Anne-du-Lac, pour aller vivre la vie des colons. T'sais. j'ai l'impression que ça fait partie de mon héritage, le fils déchu de la race surhumaine.

Or, il mentionne vivre une rupture dans cette appartenance, sa vision utopique ou d'une conception folklorique. En fait, son discours est teinté d'idéalisation justement par son choix de mot : mythe, utopie, folklore, idéalisation en lien avec un héritage qu'il tente de s'approprier. Or, il n'arrive pas à intégrer cet héritage, un sens de soi qui soit cohérent, ou encore à relier ou à croiser une dichotomie entre nature et culture.

T'sais là il y a une espèce de quête d'identité là-dedans, qui suis-je là? Je suis le fils de mon père, libraire eh, eh, qui a pas vécu son rêve de campagne tellement, mais je viens de, l'île d'Orléans, le berceau de la, du Québec français eh, la terre de mes, de ma grand-mère là, il y a là-dessus le plus vieux moulin, le premier moulin à farine eh, de l'île d'Orléans, construit par un Poulin, le premier Poulin qui est venu habiter le Québec, c'est lui qui est allé construire ce moulin-là sur le, eh sur l'île d'Orléans, sur la terre précisément, où ma grand-mère est née. En tous cas t'sais, ta, ta, lien, lien, lien. (silence) Nature, culture t'sais, c'est comme, ça se cro/, là t'sais, j'ai l'impression dans mon utopie que je va détacher la, la nature, de ma culture.

#### 5.8.2 Sa quête : dichotomie nature/culture

Ainsi, non seulement son discours est teinté de cette idéalisation de son héritage, mais il parle à quelques reprises de la dichotomie entre la nature et sa culture. Au commencement de l'entrevue, il souligne que son père était libraire, un citoyen de Québec, d'où « mon espèce d'ambivalence et pis d'intérêt hum, croisé

si tu veux entre la culture puis la nature là. Moi je suis d'une famille de libraires [...] donc toute ma vie il y a eu l'affaire eh, la nature, mais les livres eh, et puis. Alors mon père [...] ». Ainsi, il s'identifie aussi à sa famille de libraires, autre héritage, celui-ci sur le versant de la culture. En fait, la culture et la nature semblent toutes deux rattachées à son père. Son père semble être le point pivot dans cette ambivalence qui implique les deux composantes que sont la nature et sa culture. À travers ses différentes expériences en lien avec sa quête, de son rapprochement avec la nature, il mentionne à différents moments de l'entrevue comment il tente de détacher la nature de sa culture, alors qu'il cherche dans des livres comment semer une graine, les livres en référence à son père :

[...] j'avais le goût de vivre quelque chose de concret, de tactile, de sensuel t'sais, impliquer les sens, sortir de l'abstraction intellectuelle [...]

[...] j'pense que je vais sortir de l'intellectualisme. Eh, je déchire mes papiers eh, je, je mets le crayon de côté, pis je ramasse la bêche, la pelle eh. Mais eh, j'connais rien. Eh je me ramasse dans une affaire eh, dans l'inconnu finalement, c'est un saut dans l'inconnu, c'est un, c'est du trapèze sans filet t'sais.

Et plus loin encore dans l'entrevue :

Eh bon mais aussi je réalise d'autre chose, c'est que, j'suis pas capable de me détacher, de ma culture. Eh c'est que même, je m'en vas là pour survivre dans un environnement complètement différent, mais mes connaissances, mes talents eh, vont me servir aussi, à survivre. C'est qu'il y a pas de rupture absolue, entre eh, cette nature là que dans laquelle je pense que je vais aller m'immerger eh, d'une façon absolue, ça existe pas là cet absolu là là, c'est ça finalement au bout du compte, je pense que je viens de trouver le mot là t'sais là. On est dans une espèce de relativisme, obligé. Il faut comprendre eh les les eh, les zones de démarcation eh, là où les univers se croisent, des univers parallèles mais qui se côtoient, mais qu'à un moment donné se rapprochent [...]

Ainsi, comme il le dit, cet absolu d'un détachement entre la nature et la culture n'existe pas. Je fais l'hypothèse que dans sa relation à la nature, et dans sa quête d'une intégration de cette dichotomie entre la nature et la culture, est déplacé la relation à son père, d'un manque qu'il essaie de combler. Dans cette quête perpétuelle, c'est comme s'il cherche à saisir quelque chose, mais n'y arrive pas. Il le dit d'ailleurs, qu'il s'est donné une vie d'apprentissage. « [...] j'ai tellement appris, pis je continue là, c'est ça qui est,

magni/, eh finalement je me suis donné une vie, d'apprentissage. Je me suis donné une vie d'apprentissage. J'ai quitté ce que je pensais connaître là, et puis je me suis retrouvé dans ce que je connaissais pas et puis j'ai appris, beaucoup de choses. »

Dans son parcours, il rencontre des artistes. Il forme un regroupement d'artistes qui réalisent des projets artistiques justement sur le rapport entre la nature et la culture. Il mentionne que dans ce processus créatif, il tente de transformer l'imaginaire en matière. Encore une fois, s'y retrouve autrement cette tension ou ambivalence entre des contraires. Il parle entre autres de son écriture et exprime qu'il n'y arrive pas : « Mais là, eh mais, mais, j'y arrive pas t'sais c'est comme eh j'suis, j'y arrive jamais, j'y arrive toujours pas. [...] mais j'y suis jamais arrivé pareil t'sais, j'y arrive pas. Alors que là, je cherche tout le temps d'autre chose, j'cherche, justement quelque chose qui s'incarne. Et puis là, toucher, arrêter de parler, toucher la matière, le bois. »

Et à un autre moment de dire :

[...] c'est infini en fin de compte c'est comme donc, moi personnellement, je sais ben je trouverai, il y a pas de réponse là. Je vis une expérience, [...] c'est que je comprends qu'on est dans un processus, on n'est pas dans une quête de fin. On s'en va pas vers, moi je m'en va pas vers un résultat ou, je m'en va pas vers l'éden retrouvé là ou eh. C'est un/ une démarche, c'est une démarche de vivant humain eh, avec eh, avec eh toutes ces incompréhensions aussi c'est mes limites [...]

Nous pouvons ressentir dans ces passages à quel point cette quête est parfois ardu pour lui, cette réconciliation qu'il cherche entre deux opposés n'est jamais vraiment atteinte. C'est comme s'il avançait dans son parcours parsemé de projets les plus diversifiés autour du rapport entre la nature et la culture, sans jamais vraiment y arriver. Mais arriver à quoi au juste.

Les chocs et les ruptures qu'il a vécus à différents moments, soit dans sa conception folklorique, son mythe de la forêt, l'illusion de la perfection de son grand-père, de ses ancêtres, qu'est-ce qu'il veut dire exactement? Il parle de sa recherche d'harmonie et d'équilibre dans son déséquilibre, qu'il avait l'impression de faire du trapèze sans filet. Si nous rassemblons tous ces indices, nous pouvons comprendre que ce participant semble fragile sur le plan identitaire, qu'il a peu de sécurité narcissique. Le fait aussi d'idéaliser puis de vivre une série de ruptures, de chocs, c'est comme s'il y avait un clivage qui ne peut



être intégré. Cette idéalisation se fait par rapport à la nature, ses ancêtres, son père, les colons, mais aussi les artistes qu'il rencontre. C'est comme s'il y avait de grands personnages autour de lui, sans que lui soit bien défini, un soi bien affirmé. Même sa naissance, il en parle comme d'une mythologie personnelle, puisque selon les dires de ses parents, sa conception aurait eu lieu sur un bateau lors du voyage de noces de ses parents, dans le fjord du Saguenay. Encore une fois, nous avons une image idéalisée de son origine.

### 5.8.3 Sa quête : la nature comme *axis mundi*

À partir de sa rencontre avec des artistes, il se met donc à créer lui aussi, devient un artiste. Il fait des installations avec des éléments naturels qu'il assemble, des œuvres éphémères, dans le paysage. Il découvre l'art du geste, réalise des performances autour du rapport entre l'art et la culture. Il parle de l'art comme un processus, comme sa vie est un processus, une série d'expériences les plus diversifiées. Ainsi, il exprime ce qu'il vit lorsqu'il découvre la création artistique au sein du regroupement d'artistes :

[...] je suis dans un univers, il vient de s'ouvrir, un monde. T'sais comme l'harmonie là, peut-être que c'est tout ce détour-là là, pour eheheh pour avoir une espèce d'au moins aperçu de ce que ça pourrait être. T'sais là. Alors, c'est comme, c'est l'intervention, c'est l'occupation du territoire, c'est, c'est l'habitation des lieux, mais comment on le fait, et pis quel sens ça prend?

Il utilise le mot « aperçu » et termine en se demandant le sens que ça prend. Tout au long de son discours, il me parle de choc, de rupture, mais aussi de grands moments de bonheurs, d'émoi et d'épiphanie. Par exemple, il me parle d'expérience inouïe lorsqu'il est témoin de la naissance de son fils, l'accouchement de sa femme. Il nomme cette expérience comme étant une nature brutale. À un autre moment, il parle de choc lorsqu'il rencontre une artiste-sculpteure. La première fois qu'il visite son atelier, il la voit sculpter et se dit ému.

Je viens de rencontrer un sculpteur là, art nature là, j'avais jamais vu ça de ma vie là. Eh, elle a travaillé une grosse bûche d'érable là, hum, a la nettoie, a la modifie pas, a la fait apparaître. T'sais, à la sculpte pas. À la, à la nettoie. T'sais. Pis le résultat est spectaculaire là, c'est une affaire, c'est gros comme la table ici là, c'est une grosse bûche là. [...] Alors t'sais là, je viens de rentrer, on est pus dans la représentation là. Et puis on est pus dans, le façonnage, je viens de voir, quelque chose d'autre là que je suis pas capable encore de, mais je suis ému là.

Lorsque je lui reflète sa quête autour de la nature, il me dit vivre des émois, des épiphanies. Il me parle alors de l'axis mundi, l'axe du monde selon les Maoris. Ceux-ci se déplacent avec un bâton qu'il considère comme l'axe du monde. Par ce geste de planter le bâton, ils se retrouvent constamment au centre du monde. Voici ce qu'il m'explique au sujet de cet *axis mundi* :

Mais alors, mais le centre du monde-là, au fond c'est une brèche. L'axis Mundi là, c'est une brèche dans l'espace, espace-temps, ou dans l'univers. C'est comme, une porte. C'est comme un lieu, qui permet de se faufiler, c'est une brèche qui permet de se faufiler, pis d'avoir accès, à la révélation [...] T'sais. Alors c'est comme à un moment donné il y a des moments, c'est des moments bénis on dirait. T'sais tu marches, tu marches, t'es en quête comme tu dis, c'est vrai que c'est une quête. C'est une perpétuelle quête, on est tout là-dedans au fond là. Et puis, ben alors ça prend des formes de nos intérêts, de nos passions eh, de nos goûts, de nos chances, des hasards de nos eh, de nos parcours. Moi ça adonne que c'est ça, que la nature là-dedans est comme un axe.

La nature semble être pour lui un axe qui le guide dans sa quête, comme un processus, une recherche à travers laquelle il vit des expériences, des chocs, des ruptures, des moments de révélation. Il cherche l'harmonie, la réponse à son déséquilibre, surtout, il décrit à différents moments lorsqu'il me raconte ses expériences qu'il entre dans une clairière, dans la nature, qu'il plonge, qu'il découvre, qu'il tombe dans le geste ou dans un monde symbolique. Voici un passage où il décrit de façon très condensée et significative son expérience :

Tu comprends mais, mais la quête de la nature. Parce que c'est pas rien que la nature, c'est vraiment la quête de la nature. J'ai j'ai, cherché tout le temps, avec l'impression qu'il y aurait un apaisement là, i aurait qu/ t'sais comme, je dis harmonie pis comme on dit ça apaisement t'sais. C'est comme eh, t'sais le ti bateau tantôt là (en référence à notre visite de son bateau au quai chez lui), eh, rentrer dans le paysage là, j'suis allé nager avant que t'arrives. J'suis allé me tirer à l'eau, nager, puis je me fais encore la réflexion, c'est comme un peu retourner dans le ventre de la mère au fond là. T'sais c'est comme eh, t'sais l'affaire du paradis perdu, pis t'sais, l'utopie du retour à la terre c'est un peu ça, là tu te rencontres que ben non, il n'a pas de paradis perdu eh, il y a un paradis peut-être présent eh, il est peut-être futur, je sais pas mais eh, alors c'est, là là, donc tu cherches, tu cherches ou en tous cas tu marches. T'es pas tout le temps, t'es, t'es t'es pas eh, tendu à chercher mais tu cherches. C'est là au fond. C'est vrai, tu tu le sais parce que, un moment donné quand tu trouves quelque chose, t'as un émoi là. Donc t'étais sûrement dans une espèce d'état de, t'attendais quelque chose là. Et puis là, voilà, il y a un émoi qui se pro/, qui se crée. Et puis eh, ben c'est ça l'épiphanie là. Eh, c'est le moment, un moment de révélation tout à coup [...]

Dans ce passage, j'attire votre attention sur le fait qu'il parle de rentrer dans le paysage lorsqu'il est allé nager ou encore avec son bateau qu'il a construit avec trois canots. Entrer dans le paysage est une brèche, une porte pour vivre une expérience qui est semblable à celle d'un retour dans le ventre de la mère. C'est comme si à travers ses expériences en lien avec la nature, il recherche et retrouve partiellement un état d'être qui le rapproche d'un apaisement, apaisement que l'on peut imaginer vivre dans le ventre de la mère. C'est grands moments d'extases, d'émois ou de « moments bénis » comme il dit, serait donc comparable à ce retour dans le ventre de la mère, à un état d'apaisement. Il mentionne qu'il s'agit d'expériences poétiques. « Faque mon petit bateau c'est ça. C'est comme, une façon d'entrer dans le paysage, et puis de vivre le paysage quand on est dedans là, c'est comme une caisse de résonance, t'entends le clapotis d'eau là, c'est comme un tambour t'sais t'es comme dans, une matrice. » Ainsi, comme démontré au sous-thème de la dichotomie entre la culture et la nature, s'agissant d'un déplacement de la relation paternelle sur la nature, il semble y avoir aussi un déplacement de la relation maternelle dans ses expériences autour de la nature. Il termine d'ailleurs l'entrevue en disant : « [...] moi ma façon de voyager c'est de rentrer dans un paysage. [...] Rentrer dedans, puis me laisser prendre là t'sais là ». En entrant dans le paysage, c'est comme d'ouvrir une brèche ou une porte dans la nature pour vivre cette expérience interne d'un retour à son origine d'être. Les émois qu'il décrit à travers ses expériences autour de l'axe qu'est la nature correspondent à l'état qu'il tente en vain de retrouver, celui de l'apaisement qu'on peut imaginer dans le ventre de la mère. Si nous revenons aux premières phrases de l'entrevue, comme cité dans l'introduction, nous pouvons ressentir la quête comme un processus autour de l'axe qu'est la nature. Est-ce que l'art, les installations et performances éphémères dans la nature seraient aussi une façon pour lui d'entrer dans le paysage? Il parle d'emblée qu'il a passé sa « vie à essayer de, de vivre un lien particulier avec la nature, d'entrer dans la nature », un « attachement ». Le lien particulier, s'agit-il de ces liens significatifs avec sa mère et son père. En relisant l'extrait déjà cité, nous retrouvons aussi la dichotomie entre nature et culture, tout comme l'expérience qui se transforme, comme s'il entrait dans une ouverture, l'axis mundi comme il le décrit :

En fait le lien à la nature doit se modifier au fur à mesure de l'expérience qu'on en vit je suppose. Hum, en réfléchissant là-dessus, j'ai essayé de comprendre, quel était l'attachement, pourquoi, j'ai passé ma vie à essayer de, de vivre une, un lien particulier avec la nature, d'entrer dans la nature eh. Pourquoi j'ai tout le temps cherché, pourquoi j'ai toujours été fasciné par le fait que, il y a eh, une espèce d'antithèse entre la nature puis le, le, l'environnement urbain.

En plus de ces déplacements de relations significatives paternelle et maternelle, il semble à un moment exprimer un déplacement de sa fratrie. Dans les premières minutes de l'entrevue, il mentionne être l'aîné de sept enfants. Un peu plus loin, il précise : « J'étais le plus vieux, garçon, suivi par cinq filles [...] alors moi là j'étais le fils de mon père là, t'sais. » Pourtant, lui et ses cinq sœurs ça fait six, où est le septième enfant? Lors de l'entrevue, je n'ai pas réalisé cette incongruence, alors je ne l'ai pas questionné là-dessus. Fait intéressant est que vers la fin de l'entrevue, il me raconte une intervention artistique avec un peuple des premières nations que lui et son regroupement d'artistes ont réalisé sur l'île de Vancouver. Il me fait part d'un de leur mythe à propos de l'oiseau-tonnerre. Je fais l'hypothèse que la description qu'il me fait de ce mythe consiste en un souvenir-écran où est représentée sa relation à ses sœurs et l'enfant manquant, possiblement un jeune frère, considérant qu'il dit être l'aîné de sept enfants : « Et pis alors c'est ça là, il y a cinq montagnes qui sont les, c'est des montagnes importantes là, il y a le plus jeune frère eh, le, le second frère, il y a là où on se lave eh, là où on prie avec de l'eau sur le visage, eh on a monté là aller se laver avec de l'eau, prier avec de l'eau sur le visage. Eh, il y a le nid d'oiseau-tonnerre [...] »

Nous pourrions nous demander s'il y avait réellement cinq montagnes, dont une qui était le jeune frère et plus précisément le second frère. Il s'agirait alors d'une coïncidence particulièrement surprenante considérant que les cinq montagnes correspondent au même nombre que ses sœurs. L'omission du septième enfant dont il ne parle pas ailleurs dans l'entrevue s'insère ici dans ce souvenir.

## 5.9 Conclusion du chapitre

Dans ces portraits, j'ai tenté de rendre compte du vécu singulier des personnes dans leur lien à la nature. Je salue leur ouverture et confiance envers moi ainsi que le temps qu'ils ont consacré pour réaliser l'entrevue, mais aussi la réflexion que la plupart d'entre eux ont mentionné avoir eue avant l'entrevue. Chez la plupart des participants, je suis consciente que j'ai mis moins d'emphasis sur des aspects qui ont été exprimés durant l'entrevue, comme la protection de l'environnement. J'ai fait des choix dans les éléments que j'ai mis en évidence pour les faire converger afin d'arriver à une compréhension de leur dynamique psychique en lien avec mes objectifs de recherche. Ainsi, je rappelle la part subjective de mes interprétations qui demeurent hypothétiques. Survolons maintenant l'essentiel de chacun des portraits.

Ce que nous pouvons retenir du discours de Rivière est son besoin essentiel d'être en contact avec la nature au quotidien, quotidien étant organisé autour de ce besoin. Elle exprime au cours de l'entrevue comment elle se sent prise avec des pensées envahissantes, d'un stress qu'elle ressent physiquement par

un point dans le ventre et qui se dissout lorsqu'elle est en contact avec la nature. La nature lui permet de prendre une distance par rapport à ces soucis, soucis qu'elle dit reliés à une exigence qu'elle a envers elle-même. Lorsqu'elle se retrouve dans la nature, elle ressent un bien-être instantanément. Considérant ses éléments, j'ai proposé que l'environnement naturel a une fonction contenante pour elle, tant physiquement que psychiquement. Rivière mentionne comment ce besoin augmente avec les années et est un aspect essentiel de sa vie. J'ai proposé que cette soif d'être dehors semble être une forme de dépendance, elle nomme d'ailleurs comment elle ne se sent jamais tout à fait rassasié. Aussi, sa relation avec la nature lui offre un contact avec la vérité. Rivière exprime avec exaspération comment les étiquettes sociales pèsent sur elle, et comment dans la nature, elle est affranchie des rôles de la société. Elle dit aussi que la nature favorise un lien authentique avec les autres. J'ai proposé que cette recherche de vérité correspond à une recherche de contact avec son vrai-soi et le vrai-soi des autres. Suivant ma question de recherche, j'ai souligné comment Rivière, dans son rapport à la nature est comme un lien maternel, une personnification en la mère Nature. J'appuie cette proposition du fait de la contenance que lui procure la nature et le lien de dépendance, comme un bébé ou jeune enfant est dans un rapport de dépendance envers son donneur de soin. Aussi, Rivière parle de la force qu'a la nature, d'une toute-puissance et du coup de sa vulnérabilité par rapport à elle. Considérant ses éléments, il semble y avoir une forme d'idéalisation de la nature qui est parfaite.

Acer me parle des alentours de sa maison de campagne qu'elle a héritée de sa mère et dont elle est la cinquième génération à y habiter. Cette maison de campagne, elle me parle surtout des alentours. Elle me décrit son rituel dans la plantation qu'a planté sa mère. Au cours de ce rituel, elle semble vivre une expérience fusionnelle avec les éléments de la nature. Elle me dit que s'il y avait un mot clé pour décrire son lien à la nature, ce serait la spiritualité. Je propose qu'à travers son rituel, elle recherche un lien avec sa mère maintenant décédée. La nature semble lui procurer un espace protecteur, comme la mère est protectrice envers son enfant. J'ai de plus soulevé le rôle nourricier de la nature, à travers les bénéfices de la nature. La nature est nourricière, tous ses sens sont impliqués dans ce contact. Aussi, Acer participe au cycle de la nature à travers son rituel, elle nourrit la terre avec les cendres des branches brûlées. Elle-même nourrira la terre avec ses cendres après sa mort, cendres qui seront dispersées par sa fille aux lieux significatifs pour Acer. C'est au cours d'un voyage en Nouvelle-Zélande qu'elle est touchée par un écriteau sur lequel est indiqué de ne pas monter sur une colline qui est associée à un rituel sacré maori en lien avec les ancêtres. Cette reconnaissance des ancêtres l'amène à faire le lien avec son rituel à la maison de campagne et de sa nature autour qui était différente selon les générations qui y ont habité. Elle me parle

de sa fille qui souhaite hériter de cette maison, maison qui lui a été transmise par sa mère. De mère en fille, d'une génération à l'autre, il y a une filiation tout comme la nature se reproduit aussi.

Caribou m'a parlé de son lien à la nature qui tourne autour de la relation avec son père. Son père l'introduit à ces activités de chasse et de pêche dès un très jeune âge. À l'adolescence, Caribou refuse de tirer sur un caribou, un arrêt abrupt de son lien à la nature survient à partir de cet événement marquant pour lui. C'est à cette période charnière de l'adolescence qu'il commence à affirmer une autonomie par rapport à son père, et du même coup, à affirmer son identité qui, depuis l'enfance, était peu différenciée de celle de son père. Cette identité dans l'enfance, l'adolescence et le début de l'âge adulte est manifeste dans son lien à la nature à travers une identification à la nature. Cette identification à la nature est implicite dans l'image de l'insecte qui butine et va faire le choix de la fleur qui produira un fruit, un arbre, une descendance. Au moment de réaliser l'entrevue, il est en couple, ainsi il est possible qu'il soit en questionnement par rapport à son désir de devenir père et de se lier avec cette femme dans sa vie. Récemment, il décide de se rapprocher de la nature de façon autonome, indépendamment de son père, par le jardinage autour de sa maison et sa vision de projets d'intégration du bâti à la nature, et aussi par des activités de plein air comme celle du canot de rivière. Dans ce rapprochement vers la nature, il semble y avoir une quête de quelque chose d'insaisissable, et ce depuis l'enfance. Dans les souvenirs qu'il me raconte, ses projets et ses préférences d'un type d'environnement, il y a un aspect de la nature caché qui l'intrigue.

Monarch exprime une préférence pour la nature sauvage qu'elle qualifie de beauté non structurée. Du fait de la variété des éléments régis aléatoirement, et d'une grande complexité, cette nature sauvage recèle un aspect magique, voire insaisissable. Elle se dit stimulée par cette variété d'éléments naturels. À travers ses rêves, lectures et jeux d'enfance, elle exprime un désir de communiquer avec la nature, particulièrement avec les animaux. Or, contrairement à son désir de communiquer avec la nature, elle semble souhaiter s'éloigner de ce qui parle, les humains. Monarch exprime un souci de mieux comprendre la nature pour mieux vivre avec elle et assurer sa protection. Nous avons aussi vu comment son lien à la nature a évolué au fil du temps. La nature semble pour elle avoir une fonction contenante et assurer une continuité dans sa vie. Monarch ressent le besoin de se retrouver seule dans la nature, pour retrouver un état d'apaisement, loin du stress de la ville. Aussi, lorsqu'elle se sent troublée et distraite, l'espace de la nature est refuge pour mettre de l'ordre dans ses pensées, nettoyer les débris comme elle dit.

Passant par une identification à la nature, le participant Ginkgo oscille entre découragement et espoir vers une résilience et une réparation. À l'image d'une semence qui arrive à pousser dans une craque dans du béton, Ginkgo sent qu'il se met dans des positions précaires. Sur un fond de découragement, une pointe d'espoir transperce à différents moments de son discours, dans ce qu'il exprime par rapport à son lien à la nature. Toujours suivant une identification à la nature, il me parle d'un sentiment de liberté qu'il ressent lorsqu'il est en contact avec la nature. Il parle entre autres du sentiment de liberté qu'il ressentait lorsqu'il était enfant. À l'opposé d'un sentiment de liberté, il se sent contraint dans le contrôle. Comme la semence qui est libre dans le vent puis se retrouve dans une craque, contrainte par le béton. La question du jardin traverse l'entrevue, espace délimité de la nature. À travers le jardinage, il contrôle en quelque sorte la nature, se l'approprie pour possiblement réparer quelque chose en lui.

La participante Pêcher me révèle son secret, celui d'un rituel où elle parle à son arbre. Dans cette relation avec son arbre, c'est comme si elle parlait à une autre personne et à la fois à elle-même. Dans sa façon d'entrer en contact avec les éléments de la nature, elle est dans un lien fusionnel à travers ses sens. Dans ce contact avec les éléments de la nature, elle peut se déconnecter de ses obligations, se sentir plus apaisée. Elle me parle aussi de sa relation avec sa mère. Dans cette relation, elle semble se sentir envahie. Pêcher exprime clairement vouloir son indépendance par rapport à sa mère. Sa relation fusionnelle avec son arbre et avec les éléments de la nature semble la protéger en quelque sorte de cette relation envahissante de sa mère.

Chez le participant Hêtre, dans son lien à la nature se trame une quête identitaire. Cette quête identitaire a lieu à partir de son héritage. Il me parle de ses souvenirs d'enfance au chalet de son grand-père, de son temps passé dans la nature avec son père, ou encore de ses séjours sur une île de l'Archipel de Kamouraska. À l'âge adulte, il achète une terre pour vivre comme ses ancêtres. Il me parle de son mythe de la forêt, de sa vision folklorique, mais aussi de ruptures et de choc dans cette idéalisation de la nature. Dans cette quête identitaire qu'il vit dans son lien à la nature, il nomme vivre une ambivalence entre la nature et la culture, ce qu'il mettra en forme à travers son art, des performances et installations dans la nature. Me parler de son lien à la nature l'amène à parler de moments de grands bonheurs, d'épiphanies et d'émoi. Dans sa quête, la nature est comme un axe autour duquel il vit des moments de ruptures et d'épiphanie. C'est grands moments d'extases, d'émois ou de « moments bénis » serait donc comparable à ce retour dans le ventre de la mère, à un état d'apaisement. Cet axe qu'est la nature est comme une ouverture dans

laquelle il semble vivre une révélation. Cette ouverture il la nomme entre autres lorsqu'il me parle de son bateau avec lequel il entre dans le paysage.



## **CHAPITRE 6**

### **ANALYSE TRANSVERSALE**

Ce chapitre se divise en quatre sous-sections : la nature contenante, la mère Nature originelle, la mère Nature oedipienne, et finalement, les aspects humains et non humains de la nature.

#### **6.1 Introduction**

À travers les sept portraits que j'ai analysés individuellement, je relève des similitudes de même que des différences. Bien que chaque portrait témoigne d'une expérience unique et personnelle, d'une relation à la nature selon leur vécu et leur dynamique psychique, j'ai pu mettre en relief des expériences qui se recoupent. Ces similitudes sont mises en évidence dans cette analyse transversale. Voici les thèmes et sous-thèmes similaires parmi les participants. En premier lieu, je présente le thème de la nature contenante. Dans ce thème se retrouvent les sous-thèmes : la nature qui est apaisante et protectrice, la nature qui permet une continuité et une identification à la nature. En second lieu, je présente le thème de la Mère Nature originaire, impliquant le sous-thème du sensoriel et du fusionnel, puis le sous-thème de la nature idéale et toute-puissante. En troisième lieu, j'enchaîne avec la Mère Nature oedipienne, regroupant les sous-thèmes de la nature reproductrice, la nature transgénérationnelle et la nature insaisissable. Finalement en quatrième et cinquième lieux, je couvre des thèmes qui me sont apparus cruciaux parmi les portraits, soit les aspects humains et non-humain que représente la nature pour certains participants ainsi que celui du déplacement partiel des liens relationnels des parents et de la fratrie, vers la nature.

#### **6.2 Nature contenante**

La nature semble être contenante tant physiquement que psychiquement, c'est-à-dire qu'elle offre un espace pour déposer quelque chose de soi qui doit être transformé pour mieux se le réapproprier. Ce qui est déposé se situe au niveau des pensées, des émotions ou dans le corps : par exemple ça peut être le stress, des idées, de l'angoisse, de l'anxiété. Le contact avec la nature implique une intention qui est motivée par le fait que la nature fait du bien, c'est-à-dire qu'elle permet de diminuer une tension qui est ressentie dans la psyché et/ou dans le corps. Ce contact se fait de différentes façons, à travers différentes activités, espaces et moments, comprenant un investissement de la part de la personne en échange de quoi il y aura libération d'une tension et un mieux-être qui s'en suit.

Soulignons des activités, lieux et moments à travers lesquels les participants ont recherché un contact avec la nature où elle semble avoir eu une fonction de contenance. Pour certains participants, ce contact avec la nature se fait au quotidien, à même leur propriété et les environs. À cet égard, pensons à la maison de campagne d’Acer entouré d’une forêt ou encore, la maison de Hêtre située sur le bord d’un lac. De même, pour les participantes Rivière et Monarch, l’accessibilité à la nature est un aspect si essentiel qu’elles ont fait en sorte d’y avoir accès à proximité de leurs maisons.

Que ce soit à proximité de leur maison ou un peu plus loin, sur une base quotidienne ou ponctuelle, je remarque que certaines activités parmi les participants sont similaires ou très différentes. Dans un cas comme dans l’autre, l’implication du participant varie ainsi, la contenance qui en découle est singulière à chacun. Par exemple, pour Acer et Pêcher, le lien à la nature implique un rituel. Pour Acer, ce rituel implique une série de mouvements avec le corps. Pour Pêcher, son rituel consiste plutôt à parler avec un arbre, immobile au soleil. Pour Hêtre, le contact avec la nature se fait à travers des interventions artistiques, donc par l’intermédiaire de la création. Pour Caribou, son premier contact avec la nature s’est fait par l’intermédiaire d’activités de chasse et de pêche en compagnie de son père et récemment à travers le jardinage sur sa propriété. Pour Ginkgo, le contact se fait principalement à travers le jardinage qui est aussi un emploi et ses études dans le domaine de l’environnement. À d’autres moments pour lui, le contact avec la nature a lieu lors de voyage où il vit une impression de liberté.

Ce contact peut avoir lieu en solitaire ou avec d’autres. Être seules dans la nature est particulièrement important pour Monarch et Rivière qui ont besoin de ces moments loin des activités mondaines. La solitude est aussi un élément important du rituel de Pêcher et d’Acer. En revanche, pour Caribou, ce contact s’est fait très jeune avec son père et plus récemment dans un club de canot de rivière. Pour Hêtre, ce contact se fait avec sa conjointe et avec d’autres artistes.

J’ai distingué trois fonctions de la nature contenante chez les participants : elle peut être apaisante et protectrice, assurer une continuité ou encore le participant peut s’identifier à elle.

### 6.2.1 Nature apaisante et protectrice

Pour Pêcher, Rivière, Acer et Monarch, de façon très marquée, la nature est apaisante et protectrice. Je vais présenter ce qui, dans leur discours, témoigne de ces deux qualités pour ces participantes.

Dans le cas de Pêcher, lorsqu'elle sent qu'elle en a trop dans la tête ou lorsqu'elle accomplit trop de tâches à la fois, elle prend un temps d'arrêt pour aller parler à son arbre : « Pêcher, ça c'est ton moment à toi, pis ça me fait tellement de bien pis après je commence ma journée du bon pied ». Son contact avec la nature semble lui permettre ce temps d'arrêt et d'apaisement. Sa relation avec son arbre apaise son stress, elle va trouver des réponses auprès de lui, à travers ce rituel qu'elle entretient tous les jours. Ce rituel se fait souvent le matin, lorsqu'elle se lève, elle prend un verre d'eau puis va au soleil près de son arbre. Son rituel est si précieux pour elle, que peu importe le temps dont elle dispose, Pêcher trouve un moment dans sa journée pour parler à son arbre. Cette impression d'apaisement elle le retrouve aussi dans un contact avec les éléments de la nature : le soleil, le vent, l'eau, le sol.

Quant à Rivière, son contact avec la nature est essentiel pour son équilibre physique et psychique. Elle dit ressentir par moment un point dans le ventre alors qu'à d'autres occasions elle donne l'impression de se sentir étouffée. Cependant, dès qu'elle est en contact avec la nature, ce point se dissout ou enfin elle peut se sentir respirer librement. L'espace ouvert de la nature lui permet de regarder au loin, de prendre une distance par rapport à ses pensées envahissantes : « [...] rester dans le moment présent, juste respirer, juste regarder, pis j'ai/, j'essaie de, pas penser à mon mental, parce que mon mental il te parle tout le temps [...] » La nature agit instantanément, plus efficacement que de faire beaucoup d'exercice physique, dit-elle. Elle mentionne que l'apaisement que lui procure la nature est l'équivalent d'une semaine de vacances. Toutefois, Rivière ne nomme pas l'aspect protecteur de la nature. Au contraire, elle reconnaît la puissance de la nature qui peut venir détruire à n'importe quels moments, puissance qui assure la vie et qui peut entraîner la mort.

Pour Acer, le boisé planté par sa mère sur le terrain de sa maison de campagne est une petite forêt « bienfaisante », « bienveillante », « protectrice » et « apaisante ». Son rituel qui implique une séquence de gestes bien précis dans la forêt de sa maison de campagne, soit de ramasser les branches à terre, les empiler dans un tombereau pour ensuite les brûler, lui procure un bien-être.

Monarch ressent un besoin d'être loin des humains pour être loin des bruits, des mauvaises odeurs et des conversations. Ainsi, la nature offre un refuge et c'est en ce sens que la nature est protectrice pour elle. La nature lui a permis de s'évader des disputes de ses parents lorsqu'ils étaient en processus de divorce. Aussi, pour elle, la nature est apaisante puisque moins stressante que la ville et des foules de gens. La

nature lui permet de nettoyer les débris dit-elle, de mettre de l'ordre dans ses idées. Pour Monarch, les aspects de protection et d'apaisement semblent étroitement liés.

### 6.2.2 La nature qui permet une continuité

La nature permet une continuité dans la vie des participants de différentes façons. J'ai nommé comment le contact avec la nature se fait grâce à une intention, à travers un rituel ou des activités. Déjà le fait d'entretenir ce contact, que ce soit au quotidien ou sur une base régulière, assure une continuité dans la vie des gens.

Pensons entre autres à Rivière qui organise son horaire, sa vie personnelle, professionnelle et familiale autour de son besoin essentiel et quotidien d'être en contact avec la nature. Rivière mentionne aussi que lorsqu'elle est en contact avec la nature, elle est en contact avec une vérité. La nature est exempte des carcans sociaux pour elle. Aussi, la nature favorise la présence avec d'autres humains mentionne-t-elle. J'ai fait l'hypothèse que la nature lui permet un contact avec son vrai soi et le vrai soi d'autrui. Dans cette vérité de soi et des autres, cela permet un sentiment de continuité de soi, un noyau permanent et constant par sa vérité d'être.

De la même manière, Hêtre retrouve une continuité dans une quête identitaire qui est possiblement cette quête d'une vérité d'être. Cette quête identitaire il la vit à travers la création artistique dans le paysage, mais aussi une quête de ses origines, de ses ancêtres. Cette quête est tel un processus créatif, à travers lequel il vit des chocs, des épiphanies, des réalisations, des moments de grands bonheurs. Ces moments avec la nature, il les a vécus avec son père sur des îles de l'archipel de Kamouraska et au chalet de son grand-père. Ses souvenirs de son enfance, passant par sa vie de jeune adulte jusqu'à aujourd'hui, assurent une continuité du fait d'avoir été en quête. Cette quête se caractérise par une dichotomie entre la nature et la culture.

Pour Acer, il semble y avoir une continuité de la nature au cours des cinq générations qui ont habité la maison de campagne. La nature était différente, elle s'est transformée au fil du temps, et chacun y a participé différemment. Malgré ces changements à travers le temps, le cycle de la nature est demeuré constant. Acer participe à ce cycle de la nature à travers son rituel qu'elle entretient dans la forêt que sa mère a plantée. Ce lien d'attachement à la nature de sa maison de campagne semble sécurisant pour elle et assure ainsi une continuité d'être. Acer associe le mot « spiritualité » à la nature. Ainsi, nous pourrions

présumer qu'un lien entre sa mère et elle est omniprésent. Par ailleurs, le contact avec la nature qu'elle retrouve même lors de ses voyages lui rappelle son rituel à sa maison de campagne.

"c'est beau hein, vous aur/ vous serez tentés, d'aller toucher à l'eau de, au beau, à la belle eau bleue du cratère. Mais retenez-vous, parce que c'est associé à un rituel sacré, des Maoris, que cette eau, que ce lac du cratère." Ah ça m'a! rentré dans le cœur, pis c'était bon, pis je me suis dit oh wow! T'sais, j'avais comme l'impression de, de, de connecter dans, dans ma propre, dans ma propre expérience personnelle, dans ma petite campagne [...]

Tout comme Hêtre, Caribou, Monarch, Ginkgo et Pêcher m'ont rapporté des souvenirs d'enfance en lien avec la nature qui les ont marqués. Cette relation à la nature a évolué au fil de leur vie et assure ainsi une continuité dans leur histoire personnelle.

### 6.2.3 Identification à la nature

L'identification à la nature est un thème qui s'est retrouvé particulièrement présent chez Caribou, Ginkgo et Pêcher. Chez Caribou et Ginkgo, l'identification se fait à travers des métaphores ou des comparaisons en lien avec la nature. Chez Pêcher, il s'agit d'une partie d'elle-même projetée dans son arbre à qui elle parle.

Dans un premier temps, pensons au cas de Pêcher, particulièrement dans sa relation avec son arbre. Je remarque que cette façon de parler à son arbre fait écho à sa façon de parler d'elle-même durant l'entrevue. Lorsqu'elle parle à son arbre elle utilise le pronom « tu » comme s'adressant à une autre personne. De la même manière, elle utilise les pronoms « tu » et « on » en se désignant au cours de l'entrevue. En faisant ce parallèle, je propose qu'en parlant à son arbre comme une autre personne, elle parle en fait à elle-même en utilisant le pronom « tu » et « on ». Ainsi, c'est comme si elle semble projeter en lui une partie d'elle-même.

Caribou pour sa part, dans son admiration pour la nature qu'il qualifie d'« intelligente » et d'« aléatoire », il utilise à un moment de son discours l'image de la fleur sur laquelle un insecte butine, ce qui va déterminer la reproduction de la plante par l'intermédiaire de la fleur. En comparaison avec cette métaphore, Caribou est comme cet insecte, possiblement en questionnement par rapport à sa situation

alors qu'il est dans un point tournant de sa vie. Au moment de l'entrevue, il est en couple, à un âge où il se questionne peut-être sur la possibilité de devenir père à son tour.

À un autre moment de son discours, Caribou mentionne ceci :

Ben, la nature elle, de ce que j'observe est bonne à, est bonne à se réparer, est bonne à se recréer, est bonne, à quel point, à quel point est-ce qu'on est bien fait, par exemple un corps humain? Eh, j'me coupe un doigt, puis tout d'un coup je reviens le jour d'après puis il est cicatrisé, il saigne pu. J'coupe une branche d'arbre je reviens une heure après la branche a commencé à sécher, l'arbre continue à bien pousser.

Au moment où je le rencontre pour réaliser l'entrevue, il vient de se blesser au doigt. Ainsi, il évoque lui-même une analogie entre le corps humain qui cicatrise et la nature qui se régénère.

Par la suite, Caribou me parle de sa vision d'une meilleure intégration du bâti à la nature. Il concrétise cette vision entre autres à travers son projet de jardinage sur le terrain de sa maison. À travers son projet de jardinage, il affirme son identité propre, distincte de celle de son père. Ainsi, il s'identifie à la nature avec qui il est en relation. Alors que jeune enfant, son père l'accompagnait dans sa relation avec la nature, il est maintenant un adulte autonome et poursuit de lui-même cette relation avec la nature, entre autres à travers ce projet de jardinage sur le terrain de sa maison. C'est en ce sens que Caribou affirme son identité, une identité qui est en partie en lien avec la nature. Dans un même ordre d'idées, Pêcher affirme aussi son identité par rapport à sa mère dans sa relation avec son arbre. Avec son arbre, elle a une relation autre, distincte de la relation envahissante que sa mère tente d'entretenir avec Pêcher.

Ginkgo pour sa part, me parle de semence au vent qui se dépose dans une craque de béton et qui arrive à pousser malgré les conditions arides. Il me parle aussi d'un arbre qui pousse contre une clôture grâce à sa capacité d'adaptation. Ces images de la nature qui se propage et grandit malgré les contraintes, il semble s'y identifier telles des métaphores, miroir d'une résilience qu'il reconnaît chez lui : cette force de vie malgré les difficultés.

### 6.3 Mère Nature originelle

Tout d'abord, je tiens à préciser que par cette expression de Mère Nature originelle, je fais référence à la mère des premiers mois de la vie lorsque le nourrisson n'est pas psychiquement distinct de sa mère tout

comme de son environnement. À cette période de sa vie, les sens occupent une place importante dans le contact avec son environnement. J'ai pu remarquer que certains participants, dans leur façon de parler de leur lien à la nature, rappellent ce lien primaire du nourrisson. J'ai regroupé, sous le thème de la Mère Nature originelle, deux sous-thèmes différents : en premier lieu le sensoriel et le fusionnel, en second lieu la mère idéale et toute-puissante.

### 6.3.1 Le sensoriel et le lien fusionnel

Le sensoriel a occupé moins de place dans le discours des participants que ce que j'avais imaginé au départ. Le sous-thème du sensoriel peut être lié au fusionnel chez certains participants. En revanche, l'inverse n'est pas nécessairement le cas, c'est-à-dire qu'il peut y avoir chez certains participants un lien fusionnel avec la nature sans qu'il y ait mention de l'aspect sensoriel. De la même manière, chez d'autres participants, ceux-ci parlent de sensorialité sans qu'il y ait un sentiment fusionnel. Je vais maintenant démontrer comment les sous-thèmes du sensoriel et/ou du fusionnel sont évoqués chez ces cinq participants.

Chez les participantes Pêcher, Acer et Rivière, le sensoriel est lié au fusionnel. Pêcher dit aimer sentir tout ce qui se passe dans son environnement. Celle-ci dit rechercher un contact direct avec les éléments de la nature. Par exemple, elle regarde le soleil directement à midi, elle aime se sentir soutenue par l'eau, marcher pieds nus pour se sentir connectée à la nature. Pêcher dit se sentir transpercée ou pénétrée par les éléments de la nature. Une relation fusionnelle semble passer par les sens. Ainsi, chez Pêcher, la sensorialité implique un lien fusionnel avec la nature.

Chez Acer, nous retrouvons l'idée d'une fusion avec la nature lorsqu'elle évoque le sensoriel. Ses sens sont sollicités à travers son rituel et à travers la description qu'elle fait de ses voyages. Dans son rituel, elle dit associer la spiritualité à la nature ce qui peut impliquer une fusion avec la nature par le biais d'un sentiment spirituel : « Le, le brûlé, le feu, un élément puissant aussi, le bois qui brûle, qui se consume, il y a comme, quelque chose qui eh, j'sais pas qui amène à une eh, qui amène à une plénitude. » Aussi, en parlant de ses voyages, elle exprime le souhait qu'après sa mort, ses cendres soient dispersées aux différents lieux importants pour elle en lien avec la nature : lieux de ses voyages et de sa maison de campagne.

Dans le cas de la participante Rivière, elle dit ressentir instantanément un état d'apaisement lorsqu'elle est en contact avec la nature : « [...] c'est comme une espèce d'évasion, la nature, pis on dirait que ça agit instantanément, tout de suite. » Cette instantanéité rappelle le trouvé-créé du nourrisson qui vit un

sentiment d'omnipotence envers son environnement. Par exemple, elle mentionne comment elle a besoin de sentir un peu d'air sur son visage lorsqu'elle fait du vélo ou lorsqu'elle a besoin d'ouvrir les fenêtres de sa maison même en hiver pour avoir l'impression que la nature entre chez elle. Ainsi, chez Rivière, le sensoriel et le fusionnel sont liés et passent par une sorte de dépendance d'un contact essentiel et quotidien avec la nature.

Dans l'entrevue de Monarch, elle parle de sensorialité sans qu'il y ait un aspect fusionnel. Dans le cas de Monarch, elle semble parler de la sensorialité sans qu'il y ait un lien fusionnel à la nature. Elle évoque que ses sens sont stimulés par la diversité de la nature : « Well I like nature and I like biodiversity. Hum, I feel like the wild spaces have more biodiversity, and more, unstructured beauty which I like you know. » Aussi, son contact sensoriel avec la nature l'amène à se remémorer des souvenirs : l'odeur des plants de bleuets et des pins lui rappelle là où elle a grandi.

Dans l'entrevue de Hêtre, je distingue le sous-thème du fusionnel sans qu'il mette de l'avant le sensoriel. Chez Hêtre, il semble y avoir un lien fusionnel lorsqu'il vit des moments d'épiphanie dans la nature puisqu'il parle de ses moments comme étant béni, des moments de grand bonheur : « [...] c'est vraiment la quête de la nature. J'ai j'ai, cherché tout le temps, avec l'impression qu'il y aurait un apaisement là, i aurait qu/ t'sais comme, je dis harmonie [...] ». Il compare la cabine de son bateau avec lequel il entre dans le paysage à une matrice. Ou encore lorsqu'il est allé nager dans l'eau avant l'entrevue, il a fait la réflexion que c'était comme de retourner dans le ventre de la mère.

### 6.3.2 Nature idéale et toute-puissante

La nature idéale est un autre sous-thème qui a traversé les entrevues. Une idéalisation de la nature implique d'être perçue comme étant toute-puissante et forte, belle, parfaite, un peu comme un enfant voit son parent comme étant tout puissant, parfait et grand. Une idéalisation de la nature est exprimée chez les participants Hêtre, Rivière, Acer et Caribou.

Particulièrement chez Hêtre, il y a une idéalisation de la nature où il nomme des chocs, des ruptures dans sa vision utopique de la nature. Il parle de chocs, de ruptures, de confrontation entre les éléments de façon équivoque à différents moments de l'entrevue. Il mentionne à un moment qu'il espère trouver dans son contact avec la nature un équilibre, qu'il va ainsi résoudre son déséquilibre. Il dit être dans une quête qui semble un processus autour d'une dichotomie entre la nature et la culture. Hêtre pense s'immerger dans



la nature qui est un absolu pour lui, mais réalise que cet absolu n'existe pas. Ainsi, il tend dans cette quête vers un idéal, une nature idéale, mais n'y arrive pas.

Quant à Rivière, elle parle d'une vérité qu'elle retrouve dans la nature : « je trouve qu'il y a comme une espèce de, myté/, il y a comme une espèce de vérité, pis on dirait que le plus proche que je peux m'en/ m'en approcher, c'est quand je suis dans la nature ».

Elle évoque aussi sa toute-puissance lorsqu'elle dit que la nature peut venir détruire à tout moment, que la nature est grande et parfaite :

C'est comme une espèce d'harmonie, une espèce de, de beauté, une espèce de pureté, une espèce de perfection. C'est comme si, même quand c'est pété, c'est encore beau, c'est encore parfait. Moi j'ai jamais vu la nature, qui était pas, c'est comme, tu veux/, c'est/, c'est/ parfait, pis c'est, c'est parfait dans, dans ça, à quel point c'est terrible, tsé.

Elle dit se sentir humble devant la force de la nature, vulnérable aussi :

[...] à quel point y faut/ on est minuscule, à quel point faut être humble par rapport à, tsé par rapport à, j'sais pas moi l'/ l'âge d'un arbre, par rapport à, la force, la force de l'érosion-là, tranquille, jours, après jours, après jours, après jours. Avant nous, pendant nous, après nous, tsé des fois tu regardes des arbres-là. Il était là comme, avant mes grands-parents, pis il est encore là.

Comme un parent est tout-puissant et détient la vérité, la nature est de la même façon vérité, pureté et toute-puissante.

Pour Acer, si elle a un mot qu'elle associe à la nature c'est la spiritualité. Elle dit : « c'est comme si cette nature-là devenait comme une religion, devenait comme Dieu, devenait comme tellement grande protectrice, eh, eh, apaisante eh. Je me promène pis j'ai comme, c'est bon. ». Cette grandeur de la nature assure sa protection et son apaisement, si elle ne va pas bien, la nature a ce pouvoir de modifier son état vers un bien-être, comme une mère assure la protection, l'apaisement et le bien-être de son bébé.

Enfin, pour Caribou, la nature fait les choses intelligemment pour se réparer et se recréer : « Ben, la nature elle, de ce que j'observe est bonne à, est bonne à se réparer, est bonne à se recréer » À un autre moment il dit : « c'est la, la nature qui s'est reproduit, pis qui fait à mon avis une meilleure jobe que nous autres a, a se reproduire, a faire son terrain, puis à faire les choses intelligemment même si eh ». Il ajoute aussi : « [...] c'est naturel justement c'est, c'est, c'est beau, [...] c'est hum, aléatoire presque là, puis eh, ça l'a, ça l'a vraiment son charme t'sais [...] ». Dans cette façon de parler de la nature, nous comprenons comment pour lui, la nature est idéale et toute-puissante.

#### 6.4 Mère Nature œdipienne

La mère Nature œdipienne fait référence à la triangulation entre les deux personnes formant un couple et leur enfant. Dans le discours de certains participants, j'ai discerné les thèmes de la nature reproductrice et la nature transgénérationnelle. L'autre thème est celui de la nature insaisissable.

##### 6.4.1 Nature reproductrice

Le thème de la nature reproductrice est présent dans les discours de Caribou et d'Acer. Caribou parle de la nature qui fait les choses intelligemment en se reproduisant d'elle-même, elle fait son terrain, se recrée et se répare. Aussi, il parle de la planète qu'il compare à une mère qui met au monde, donne naissance : « [...] la planète nous a amené au monde finalement là. Tout ce qu'il y a autour de nous autres là. ». Ainsi, il souligne la force que représente pour lui la nature qui assure et soutient la vie sur Terre. Pour Acer, lorsqu'elle pense à la nature, elle pense à celle autour de sa maison de campagne, particulièrement le boisé d'érables planté par sa mère. Celle-ci, femme qui plantait des arbres, agit comme reproductrice de la nature. À son tour, Acer prend soin de cette nature et participe à son cycle à travers son rituel. Dans son discours, les femmes ont ce rôle de protection de la nature, d'assurer les soins pour permettre le cycle de la vie. Dans la séquence des gestes de son rituel et dans sa description de son état, le rituel est similaire à l'acte sexuel qui assure la procréation : « [...] il fait chaud, je suis rouge comme une tomate pis là faut que je recasse les branches, je nourris le feu, pis j'aime ça là. Je vois la flamme monter pis je, je, j'ai, j'ai beaucoup de, j'ai beaucoup de plaisir [...] »

Puis ailleurs elle dit :

Écoute, même le mouvement, ah là, c'est quasiment capoté, quasiment gênée, pis je suis pas gênée, j'assume-là. Quand je fais ça là, je suis là, je me promène avec ma brouette, pis je me penche. Je ramasse une branche, puis là ben des fois faut que je la casse, puis ce bruit-là de craquement, c'est comme, c'est pas comme un cri [...]

À son tour, Acer transmettra cette nature autour de la maison de campagne à sa fille unique.

#### 6.4.2 La nature transgénérationnelle

Caribou utilise la métaphore de la fleur sur laquelle un insecte butine permettant la pollinisation pour donner un fruit qui tombera au sol et déterminera l'arbre qui poussera pour donner des fleurs et des fruits à son tour. Cette représentation de la nature fait possiblement écho à son vécu, celui d'un moment déterminant de sa génitalité où il est en couple, jeune adulte, et se questionne possiblement sur l'éventualité de devenir père à son tour. De cette décision de procréation, la femme avec qui il est en couple sera une personne déterminante dans la descendance qui suivra. Pour Hêtre, ses choix de vie, son retour à la terre, la réalisation du rêve de son père de vivre à la campagne semblent être guidés par son héritage, ses ancêtres et l'histoire des colons qui ont occupé la forêt avant lui. Il me raconte ses souvenirs d'enfance au chalet de son grand-père et de sorties de chasse avec son père. Cette quête identitaire chez Hêtre se fait autour de l'axe qu'est la nature, ayant pour fil l'héritage de ses ancêtres de l'île d'Orléans, son grand-père et son père, ainsi que les grands-parents de sa conjointe. Pour Acer, l'aspect transgénérationnel est présent lorsqu'elle parle du rituel des Maoris dans lequel il y a une reconnaissance des ancêtres : ce rituel des Maoris la ramène à son propre rituel de sa maison de campagne et comment la nature était différente au fil des cinq générations qui ont habité cette maison. Ils y ont participé différemment comme elle participe au cycle de cette nature à sa façon à travers son rituel.

#### 6.4.3 La nature insaisissable

L'idée de ce qui est insaisissable fait allusion à l'autre qui nous échappe incessamment, soit dans toutes relations significatives, comme dans le couple ou entre le parent et son enfant. Le thème de la nature insaisissable est présent dans les discours de Monarch et de Caribou. Pour Monarch, la nature recèle une variété d'éléments et d'interactions qui est vaste et insaisissable du fait de ne pas pouvoir être connu entièrement par la science. Vers la fin de l'entrevue, elle dit ceci :

[...] part of, of discovery that exciting, and I feel like, these days people seem obsessed with, science, and how science is supposed to guide our decisions and, and, guide, and you know. Allow us to, to succeed and to survive, and I feel like part of uh, the interesting element of nature is, is, is not necessarily to know everything. I mean there are things to learn and that's the excitement of it too but, just that there's all that unknown is kind of exciting too you know. It's, it's maybe like magic you know.

Dans cette nature, du fait de ne pas être connu, il y a une sorte de magie, d'une beauté qui est en continuel changement, ce qui est stimulant pour elle. Cette stimulation lui fait vivre un désir de découvrir, une sorte d'aventure dans la beauté non structurée de la nature. Elle souligne l'importance de protéger la nature pour ce que nous ne connaissons pas de celle-ci. Caribou aussi parle à sa façon de l'insaisissable dans la nature, de ce qui est caché, ce que la forêt peut dissimuler contrairement à un désert. Il parle d'un désir de s'en rapprocher à travers l'aventure.

## 6.5 Les aspects humains et non humains de la nature

Parmi les thèmes retrouvés chez les participants, j'ai mis en saillance les aspects humains que certains retrouvent dans la nature et d'autre part, les aspects non humains.

Je vais d'abord souligner les aspects humains que les participantes Pêcher et Rivière mentionnent retrouver dans la nature. Pour Pêcher, elle personnifie un arbre dans sa cour et lui parle comme si elle parlait à une autre personne. En parlant d'elle-même, elle utilise l'auto dialogue en parlant au « tu » et au « on », elle dit par exemple : « Ok, on va près de l'arbre, pis ça va venir tout seul, arrête de t'angoisser pour rien ». Lorsqu'elle parle à son arbre, c'est comme si elle parlait à elle-même, une partie de soi qu'elle projette ou déplace dans l'arbre. Rivière pour sa part, semble avoir besoin de se retrouver dans la nature pour répondre à soi et non aux attentes des autres, avouant la pression de performance qu'elle se met dans son rapport avec les autres. Dans la nature, Rivière retrouve une vérité, libérée des étiquettes sociales, possiblement de la pression, d'un faux soi qui la contraint lorsqu'elle est entourée de gens. La nature comme elle le dit, favorise la présence avec d'autres humains, possiblement avec le vrai soi d'autrui et d'elle-même. Enfin, Pêcher et Rivière retrouvent leur soi dans la nature.

Pour Monarch, elle affirme explicitement à différents moments de l'entrevue vouloir rechercher ce qui n'est pas humain : « I like being alone and, being surrounded by living things that are not human, that don't talk » ou encore « [...] in Canada is less so [...] we are used to having more space around us and, more non-people, I think. » et aussi « I need time to be at peace, and not be disturbed by noises, bad smells,

and people. ». Ainsi, loin des humains, dans la nature, elle peut retrouver une tranquillité, un espace loin des bruits et du bourdonnement issu des interactions humaines.

## 6.6 Déplacement partiel des liens relationnels des parents et de la fratrie, vers la nature

Parmi les sept participants que j'ai analysés, six participants semblent déplacer partiellement leurs liens relationnels de leurs parents ou de la fratrie, vers la nature.

Voyons d'abord le cas du participant Caribou. Ses premiers contacts avec la nature se sont faits par l'intermédiaire d'activités de chasse et de pêche en compagnie de son père. Puis à l'adolescence, il a vécu un arrêt de contact avec la nature qui coïncide avec un moment où il n'a pas voulu tirer sur un caribou. Il reprend un contact avec la nature au début de l'âge adulte, de façon autonome, sans son père. Dans ce contact à travers des activités de plein air et de jardinage au début de l'âge adulte, il semble exprimer une affirmation de son indépendance et de son identité. Dans cette reprise de contact avec la nature en tant qu'adulte, il retrouve le lien qu'il a eu enfant avec la nature alors qu'il était en compagnie de son père. Dans ce lien qu'il tente de retrouver maintenant avec la nature, il le fait de manière autonome. Or, il y a un désir sous-jacent qui a pour origine celui qu'il a ressenti lorsqu'il était enfant; c'est aussi une façon de retrouver le lien à son père, mais en tant qu'adulte.

Hêtre est dans une quête, un processus où il explore la dichotomie entre la nature et la culture. Durant l'entrevue, il se remémore et décrit des souvenirs d'enfance dans la nature avec son père. D'après l'analyse de son discours, il semble rattacher son père à la culture. Aussi, il mentionne des moments lors desquels il a ressenti un état de plénitude lors de baignades et dans la cabine de son bateau. Dans ces descriptions qu'il fait, on peut faire une analogie avec un fœtus. Aussi, lorsque Hêtre me raconte un événement artistique avec les autochtones et leur mythe de l'oiseau tonnerre, il semble y avoir un déplacement partiel de la fratrie vers la nature. Le nombre de montagnes est identique au nombre de ses sœurs et il y a la montagne qui est le plus jeune frère. Je fais l'hypothèse d'un souvenir-écran sur lequel est transposé le frère qui semble manquant puisqu'il dit au début de l'entrevue : « J'suis l'aîné de sept enfants [...] » Un peu plus loin : « alors là on est sept t'sais[...] j'étais, le plus vieux, un garçon, suivi par 5 filles. » Il répète que dans sa famille ils étaient sept enfants, et ce plus de deux fois, alors qu'il dit être le seul garçon suivi de cinq filles, ce qui fait six enfants et non sept enfants. Pourquoi cette erreur du nombre d'enfants?

À la fin de l'entrevue lorsqu'il raconte le mythe, il dit : « [...] il y a cinq montagnes qui sont les, c'est des montagnes importantes là, il y a le plus jeune frère eh, le, le second frère [...]. » Ce dernier extrait laisse entendre qu'il a un jeune frère aussi.

Pêcher pour sa part a un rituel qui consiste à parler à un arbre qui se trouve autour de la maison où elle a grandi. Les plants autour de la maison sont plantés et entretenus par sa mère. À travers son lien à l'arbre et à la nature, elle retrouve un lien fusionnel, lien qui la protège du lien fusionnel entretenu par sa mère et dont elle semble souhaiter se dégager. Ce lien avec son arbre est à la fois le lien avec sa mère, mais dans la moindre dépendance d'elle. Dans ce lien que Pêcher a avec son arbre, il semble y avoir un déplacement de sa relation avec sa mère.

Acer a aussi un rituel qu'elle fait dans le boisé d'érables plantés par sa mère. À travers son rituel, elle semble retrouver un lien avec sa défunte mère. Ainsi, dans le cas d'Acer, à travers ce rituel, elle préserve la relation qu'elle a eue avec sa mère.

La participante Rivière vit une forme de dépendance à la nature : elle a besoin de ce contact essentiel au quotidien et ne s'en trouve jamais tout à fait rassasié, son besoin est même grandissant. Dans ce contact, la nature agit instantanément sur elle, lui procurant un mieux-être, allant jusqu'à dissoudre son grand stress qui peut lui causer un point qu'elle ressent au niveau du ventre. Comme une mère qui prend son enfant, ce qui entraîne une consolation instantanée, Rivière retrouve ce même contact auprès de la nature. Aussi, elle voit en la nature une mère idéale et toute-puissante lorsqu'elle se dit humble devant la force de la nature.

La participante Monarch s'éloigne des humains en trouvant refuge dans la nature, particulièrement lorsqu'elle est adolescente, loin des disputes de ses parents en processus de divorce. La nature est un lieu calme et paisible, contraire à ce qu'elle a pu vivre adolescente auprès de ses parents.

Ainsi, chacun à leur manière, la relation maternelle, paternelle ou la fratrie a été déplacé partiellement et s'anime dans leur lien à la nature.

## 6.7 Conclusion

À ce jour, se termine mon analyse transversale. Celle-ci aurait pu être autrement ou encore des éléments auraient pu être modifiés ou ajoutés. Or, l'œuvre est ainsi écrite.

D'abord, nous avons vu comment la nature peut être contenante pour les participants : elle peut être apaisante et protectrice, permettre une continuité d'être et certains peuvent s'identifier à elle. Ensuite, sous le thème de la Mère Nature originaire, je présente comment elle évoque la sensorialité et le lien fusionnel, puis comment la nature peut être perçue comme idéale et toute-puissante. Je poursuis avec le thème de la Mère Nature œdipienne, soit en tant que nature reproductrice, transgénérationnelle, mais aussi insaisissable. Enfin, je souligne l'aspect humain et non-humain de la nature, et comment celle-ci peut susciter un déplacement partiel des liens relationnels des parents et de la fratrie.

En somme, nous pouvons avancer que la nature peut servir d'écran à notre vécu. Similaire à un test projectif, la nature est un support qui anime notre dynamique psychique.

## CHAPITRE 7

### DISCUSSION

Ce chapitre se divise en trois sous-sections : un retour sur la question de recherche et le titre de ce projet d'étude, le rôle des soins maternels, et finalement, un parallèle entre une théorie de Winnicott et les résultats de cette étude.

#### 7.1 Introduction

Pour clore ce projet d'étude, voici la discussion. Ce dernier chapitre fait le parallèle entre la théorie et la mise en commun des entrevues. Dans un premier temps, revoyons la question de recherche et le choix du titre de ce projet d'étude. Dans un deuxième temps, je vais résumer une section d'un ouvrage de Winnicott à propos de la relation mère-enfant. Dans un troisième temps, je fais le parallèle entre cette théorie de Winnicott et les résultats de mon étude.

#### 7.2 Question de recherche et titre

La question de recherche est formulée ainsi : comment les personnes qui recherchent un contact avec la nature se représentent-elles ce lien ?

Tant la question de recherche que le titre s'inspirent de la métaphore mère Nature si répandue à travers les mythes, les cultures et le temps.

Avant même de se représenter ce lien avec la nature, il y a un ressenti au contact avec celle-ci. Le ressenti inclut les sens qui sont éveillés : ce qui est perçu par le corps pour ensuite être vécu par tout état affectif. La représentation découle du ressenti puisqu'il y a d'abord perception pour ensuite se représenter par « un acte de pensée » (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 414). Compte tenu de ce qui précède, rappelons que le titre de ce mémoire souligne que le contact se fait à travers un lien sensoriel : Les représentations de la mère Nature à travers le lien sensoriel à la nature. Nous pouvons présumer que la première relation sensorielle avec la mère correspond à ce que l'humain recherche avec la nature. La mère apaise, protège et contient son enfant : elle lui apporte ainsi une complétude. Par ailleurs, les participants de cette étude expriment des similitudes avec ce que ressent un petit enfant au contact de sa mère. Toutefois, ce qu'ils rapportent maintenant c'est en tant qu'adulte, avec des mots et un vécu d'adulte tandis qu'un petit enfant n'a pas encore accès au langage.



### 7.3 Le rôle des soins maternels

Au chapitre La théorie de la relation parent-nourrisson (Winnicott, 1969), la section qui nous intéresse est celle sur Le rôle des soins maternels (notez que selon Winnicott le père, a, quant à lui, un rôle ultérieur dans la vie de l'enfant, ce qui ne fait pas l'objet de l'étude). Ce résumé vise à rappeler le rôle de la mère envers le petit enfant et ainsi faire la comparaison avec ce que ressentent les participants lorsqu'ils sont en contact avec la nature.

Au tout début de sa vie, l'enfant n'a pas encore différencié un self, ainsi il dépend de son environnement, sa mère, tant physiquement que psychologiquement. Le physique et le psychologique ne sont pas encore distincts à cette période-là. Un aspect essentiel de la relation mère-enfant est le maintien (holding). Par ce terme Winnicott explique que la mère a le rôle de protéger son petit enfant, de tenir compte de la sensibilité de sa peau, de sa sensibilité auditive, visuelle et à la chute. Le maintien comprend aussi la routine des soins selon les particularités de l'enfant, et s'adapte à sa croissance et à son développement. Selon l'auteur, le maintien est le fait de tenir physiquement l'enfant, ce qui est une forme d'amour. « Il y a celles qui savent tenir un nourrisson et celles qui ne savent pas; ces dernières provoquent rapidement chez l'enfant un sentiment d'insécurité et des pleurs de détresse. » (Winnicott, 1969, p. 250) À cette période au début de la vie, l'enfant et la mère sont dans une fusion. Cette fusion implique que l'enfant dépend de façon absolue de sa mère. Par empathie, plus la mère comprend les besoins de son enfant mieux cela vaut.

À la fin de la fusion, l'enfant se différencie de sa mère sur le plan psychologique. Lorsque cela advient chez l'enfant, il développe une nouvelle capacité, celle d'émettre un signal pour exprimer ses besoins à sa mère, soit par des cris, gestes, pleurs ou autres expressions de protestation. La mère tend à changer aussi à ce moment-là, comme si elle sentait l'importance de lui laisser son espace pour que l'enfant s'exprime, reconnaissant qu'il a cette nouvelle capacité et se développe. Si la mère agit encore comme si elle était en fusion avec le nourrisson, c'est-à-dire qu'elle répond à ses besoins avant même le signal qu'il exprime, alors la mère « [...] fait quelque chose de pire que de châtrer l'enfant; elle le laisse devant une alternative : ou bien rester en état de régression permanente et de fusion avec la mère, ou bien mettre en œuvre un rejet total de la mère [...] » (Winnicott, 1969, p. 252). Ce changement est subtil et exige une grande sensibilité de la mère puisque l'enfant oscille d'un instant à l'autre entre l'état de fusion et l'état où il se différencie d'elle. Si la mère est sensible aux changements d'états de son enfant, alors nous pouvons qualifier les soins de la mère comme satisfaisants. « Des soins maternels satisfaisants, il découle

l'édification chez l'enfant d'un sentiment de continuité d'être, base de la force du moi ; alors qu'au contraire, chaque carence des soins aboutit à une interruption de ce sentiment de continuité d'être [...] un affaiblissement du moi en résulte. » (Winnicott, 1969, p. 253) Lorsque les soins ne concordent pas avec l'état du petit enfant, celui-ci n'est pas en mesure de comprendre que les soins sont inadéquats, ce qu'il ressent est un empiètement selon Winnicott. En effet, ayant un self qui est différencié, il a besoin d'explorer son nouvel espace identitaire. Tant dans la période de fusion du début que dans la période où l'enfant oscille d'un self différencié à un état de fusion, cela requiert une sensibilité de la part de la mère. Si cette sensibilité n'est pas au diapason de son enfant, alors nous pouvons décrire la relation comme carencielle, ce qui a un impact sur la santé mentale de l'individu.

#### 7.4 Parallèle entre cette théorie de Winnicott et les résultats de mon étude

À partir de ce résumé, il est possible de faire des liens avec les résultats de mon étude. D'emblée, plusieurs qualités de la nature nommées par les participants se rapprochent de celles attribuées au rôle des soins maternels dans la petite enfance. Notamment, la nature offre une présence inconditionnelle, nous pouvons être avec elle ou la quitter pour y revenir plus tard. Elle est aussi pérenne à travers les saisons, les intempéries et autres changements. Elle assure aussi une continuité par sa pérennité. Le contact avec la nature se fait dans une immersion totale : la personne est soutenue physiquement et psychologiquement par l'environnement naturel. Cette immersion totale et absolue rappelle la fusion entre la mère et le petit enfant. Par ce soutien ou maintien, l'individu se sent rassuré : l'environnement naturel procure bien-être, apaisement, bienveillance, protection par sa force, sa beauté et son harmonie. Dans les propos des participants la nature est douceur, sensuelle (évoque les sens) et sensitive (particulièrement sensible), comme une mère suffisamment bonne qui prend soin de son nourrisson dans la douceur : elle est sensible, attentive et empathique aux moindres détails. Par sa variabilité, la nature procure des effets changeants sur l'individu, selon ses particularités et l'état de la personne. La nature est tel un écran sur lequel nous pouvons projeter notre vécu : elle est malléable, s'ajuste à l'évolution de l'individu; comme une mère s'adapte aux changements et au développement de son enfant. Tel un nourrisson qui se différencie de sa mère et développe la nouvelle capacité d'émettre un signal pour signifier ses besoins, nous pouvons faire le parallèle avec l'intention qu'a une personne de se rapprocher de la nature. La personne fait le geste délibéré de se rapprocher de la nature pour répondre à ses besoins. Comme la mère répond aux besoins de l'enfant, l'adulte recherche un contact sensuel avec la nature pour répondre à ses besoins immédiats.

Autre parallèle que nous pouvons faire entre cette étude et le rôle des soins maternels concerne certains rituels qui ont lieu avec la nature, particulièrement ceux élaborés par les participantes Acer et Pêcher. Le rituel évoque la routine des soins maternels : une série de gestes avec un début et une fin, série qui est reprise à différents moments. Aussi, le geste de se rapprocher de la nature sur une base régulière, posé par l'ensemble des participants, peut, en quelque sorte, être interprété comme un rituel. Ce dernier a une symbolique pour la personne qui le reproduit semblable à une mère qui, dans les gestes de la routine des soins, démontre son amour. Ainsi, par ses soins, elle permet l'édification du sentiment de continuité chez son enfant. Ce sentiment de continuité d'être est précieux et forge la force du moi de l'individu. De la même manière, le contact avec la nature sur une base régulière, comme le font les participants de cette étude, leur procure une identité ou une stabilité d'être. Par ailleurs, le participant Hêtre dit avoir été une bonne partie de sa vie dans une quête à travers son lien avec la nature.

À certains moments et pour certaines personnes, le contact avec la nature vient compenser un manque (la figure maternelle ou un moi fragile). Pensons à Acer qui compense l'absence de sa mère défunte à travers son rituel dans le boisé que celle-ci a planté. Pensons aussi à Rivière qui exprime un besoin essentiel au quotidien d'être en lien avec la nature, une dépendance absolue comme envers une mère. Sans ce contact elle ressent un déséquilibre, qui va jusqu'à ressentir un point au ventre. Telle une mère, la nature a un effet subtil et adéquat en réponse à l'état de la personne. Pêcher, de même, a besoin de parler à son arbre pour diminuer ses inquiétudes.

Tant Pêcher, Rivière que Monarch disent ressentir un empiètement de la part d'autrui : l'impression d'étouffement de Rivière, Pêcher dit se sentir piétinée par sa mère ou encore la fuite de Monarch vers la nature pour s'éloigner des humains. Étant donné cette impression de carence de la part de la mère à l'origine de l'individu : la nature viendrait combler dans l'actuel une présence malléable par sa sensibilité.

Dans un autre ordre d'idées, mais toujours sur le thème de la nature qui compense un manque, on note un changement dans la relation avec la nature, comme dans le cas de Caribou. Il est en contact avec la nature dans son enfance par l'intermédiaire de son père qui l'introduit à la chasse. À l'adolescence, son contact avec la nature est interrompu puisqu'il ne veut plus chasser. Au début de l'âge adulte, il renoue avec la nature autrement, entre autres à travers l'entretien d'un potager, alors il fait vivre plutôt que tuer. Le geste de créer la vie appartient plus à l'ordre du maternel.

On peut se demander si la nature comble un manque vécu sous une forme de compulsion de répétition à la suite du trauma d'avoir vécu cette carence dans la petite enfance en lien avec la première relation avec la mère. Alors, il y aurait fixation à ce stade de la petite enfance, à la recherche d'un ressenti et d'une figure maternelle qui concorde avec les besoins de l'individu : ce que le contact avec la nature procurerait et remplacerait. En plus d'une fixation à ce stade, il y aurait fixation au type d'objet et de la représentation. Ceci me fait penser à l'un des participants que je n'ai pas présentés dans ce mémoire, mais dont le cas a été approfondi par mon groupe d'analyse en vue des présentations de la méthode d'analyse de discours. Il s'agit du participant prénommé Maurice qui a perdu sa mère dans son enfance et qui recherche depuis de nombreuses années un contact avec la nature à travers le canot de rivière. De cette façon, adulte, il ressent le manque et il tente de retrouver cet état d'apaisement et de complétude vécu durant sa petite enfance en vue de se sentir plus équilibré.

Cela dit, ce n'est pas parce qu'une personne recherche un contact avec la nature qu'elle a nécessairement vécu une relation carencielle dans la petite enfance avec sa mère, mais parce qu'elle semble rechercher cet état de bien-être vécu au début de sa vie à travers les soins maternels. La relation avec la mère durant la petite enfance n'est pas toute l'une ou toute l'autre, soit une relation positive ou négative. C'est une relation qui se développe selon un continuum. C'est-à-dire que même la personne qui a vécu certaines carences a aussi vécu des moments où elle se sentait contenue ou maintenue par sa mère. Et comme mentionné, le manque peut survenir plus tard dans la vie de l'individu, alors il a besoin de retourner à un état où il est contenu par son environnement pour se sentir mieux. Tout individu vit à un moment une perte, un deuil, une difficulté, etc. qui se traduisent par un manque.

## 7.5 Conclusion

En somme, mon intuition de réaliser cette étude sur la métaphore de la mère Nature se confirme dans les entrevues. Au départ, j'ai été inspiré par le fait d'avoir grandi entourée de nature, des mythes de la mère Nature, et par le texte de Searles (1972) dans lequel il fait le parallèle entre notre relation à la nature et la théorie de Melanie Klein. Dans l'allégorie de la mère Nature, il y a une personnification de la nature en mère, impliquant une représentation. Avant cette représentation, il y a un lien sensoriel à la nature. Ainsi, comme dans notre petite enfance, le physique et le psychologique sont intriqués avec notre environnement. Pour reprendre ce que j'ai souligné dans le contexte théorique, au sous-titre Origine : mère Nature, en latin, *natura* signifie le fait de naître. Et à notre mort, notre corps retourne en fusion avec la terre.

## CONCLUSION

En conclusion, voyons les forces et les limites de mon étude pour ensuite explorer les perspectives de recherches.

L'une des forces de mon étude est qu'elle soit qualitative, et plus spécialement, qu'elle a pour méthode l'analyse de discours, qui permet un accès à ce qui autrement reste caché. Une recherche qualitative permet aussi de poser des questions ouvertes laissant libre cours au discours du participant, dans les détails qu'il souhaite élaborer, permettant ainsi des précisions et clarifications.

Parmi les limites, je peux souligner le nombre de participants qui est moindre que celui d'une étude expérimentale (j'ai passé dix participants en entrevue ; j'en ai retenu sept qui ont été analysés et présentés). Ce nombre restreint de participants est généralement plus fréquent dans le cas d'une étude qualitative étant donné l'ampleur du travail d'analyse et autres particularités de recherche. Aussi, j'ai réalisé une seule entrevue par participant. Une étude longitudinale aurait permis de voir l'évolution de l'individu à travers le temps. De plus, j'aurais pu varier les critères de sélections des participants. Le groupe était composé uniquement d'adultes, alors qu'il aurait pu être intéressant de procéder à une étude auprès d'enfants de différents âges, voire d'adolescents ou de personnes âgées. Aussi, le groupe social était limité : la plupart étaient des Caucasiens et Canadiens excepté une participante haïtienne. Aussi, les participants étaient généralement éduqués, détenteurs d'un diplôme universitaire, excepté un participant. Aussi, les participants étaient issus d'un groupe socio-économique plutôt aisé, sans limitation fonctionnelle, etc. Bref, plus il y a diversité dans l'échantillon, plus c'est représentatif.

Concernant les perspectives de recherches. Bien sûr, il serait intéressant de faire d'autres recherches qualitatives sur la relation entre l'humain et la nature, avec des questions différentes. Il pourrait notamment être intéressant d'étudier des individus ayant des intérêts spécifiques en lien avec la nature, comme les personnes qui font la cueillette de champignons, qui se passionnent pour une espèce vivante en particulier (ex. la vie marine, les oiseaux, les insectes), qui collectionnent des éléments de la nature (ex. roches, orchidées), etc. Les perspectives sont infinies considérant la grande variété d'éléments et de formes de vie qui existent dans la nature.

Avec la fin de l'écriture de ce projet d'étude se termine aussi un chapitre important de ma vie : depuis dix ans, je suis passionnée de mes études en psychologie. Malgré cette passion, je ne serai pas psychologue. Je vais transposer ma passion et mes connaissances ailleurs et autrement.

**ANNEXE A**  
**FORMULAIRE DE CONSENTEMENT**

Titre du projet de recherche

Les représentations de la mère Nature à travers le lien sensoriel à la nature

Étudiante-chercheuse

Mélanie-Joëlle Gorton, étudiante au doctorat en psychologie, téléphone : 514 661-0539, courriel : gorton.melanie\_joelle@courrier.uqam.ca

Direction de recherche

Mme Irène Krymko-Bleton, professeure de psychologie, téléphone : 514 987-3000, poste 4806, courriel : krymko-bleton.irene@uqam.ca

Description du projet et de ses objectifs

Préambule

Ce projet de recherche implique de vous rencontrer pendant une période d'environ 90 minutes dans le lieu de votre choix, de préférence en immersion dans la nature. Vous serez invité à parler de votre lien à la nature. Avant d'accepter de participer, veuillez prendre le temps de lire attentivement les renseignements qui suivent.

Ce formulaire de consentement vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin.

Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez pertinentes de manière à ce que vous consentiez à participer en toute connaissance de cause.

Quel est l'objectif de cette recherche ?

La nature fait partie intégrante de tous les aspects de la vie humaine. Dans un contexte de crise écologique, une meilleure compréhension de notre relation à la nature pourrait permettre de reconnecter avec elle dans un souci de la préserver, mais aussi d'assurer un équilibre psychique grâce au contact avec elle. Peu de recherches existent actuellement sur la relation de l'humain avec la nature selon une perspective psychanalytique. Ce projet s'inscrit dans une recherche qualitative par l'analyse du discours pour rendre compte des processus intrapsychiques et interrelationnels en lien avec la nature.

Comment se déroulera le projet ?

Votre participation à ce projet de recherche implique une rencontre avec la chercheuse au cours de laquelle vous êtes invité.e à élaborer sur votre lien à la nature durant plus ou moins soixante minutes. L'échange prendra la forme d'un entretien non dirigé qui consiste à parler le plus librement possible.

Dans le cadre de cette étude, environ dix participant.es seront rencontré.es. Une seule entrevue est prévue par participant. La population ciblée pour cette étude constitue des personnes qui recherchent un contact régulier avec la nature.

Avantages liés à la participation

En participant à cette recherche, vous contribuez à l'avancement des connaissances dans les domaines de l'écopsychologie et de la psychanalyse. De par l'élaboration de votre relation singulière à la nature, il se pourrait que vous retiriez des avantages sur le plan personnel.

Risques liés à la participation

En principe, aucun risque n'est lié à la participation à cette recherche. Bien que l'entretien vise à traduire votre expérience et non à entamer un processus thérapeutique, il est possible que des émotions et réflexions prenantes soient éveillées. Si vous ressentez le besoin d'approfondir votre réflexion à la suite de l'entrevue, les services du Centre de services psychologiques de l'UQAM sont disponibles pour les participants qui demeurent dans la région de Montréal.

Confidentialité



Les entrevues sont enregistrées avec un appareil audio puis retranscrites sous forme de verbatim (texte écrit de l'entrevue). En vue d'assurer la confidentialité, les noms des participants seront remplacés par des noms fictifs dont seule la chercheuse saura la correspondance. Advenant le cas où des extraits de citations seront rendus dans une publication, l'anonymat sera protégé. En vue de l'analyse des données, il est possible que les données recueillies soient partagées avec la directrice de recherche et des collègues d'étude, toutefois en aucun cas l'identité du participant ne sera dévoilée, de même dans la diffusion des résultats. Les données recueillies seront conservées dans l'ordinateur de la chercheuse et possiblement dans celui de la directrice de recherche, dont elles seules en connaissent les mots de passe. Advenant le cas où une version papier du verbatim soit imprimée, elle sera conservée sous clef, de même pour tout document relatif à l'analyse. Une fois le projet terminé, les données brutes seront définitivement détruites, tandis que les données secondaires (analysées et réorganisées) seront conservées pendant cinq ans. Il se pourrait qu'il y ait une utilisation ultérieure des données recueillies ou des résultats de recherche durant cette période de cinq ans.

J'accepte que des extraits de mon entrevue soient cités;

J'accepte que les données recueillies soient utilisées dans le cadre d'autres recherches qui seront préalablement approuvées par un comité d'éthique de la recherche.

#### Participation volontaire et retrait

Votre participation est entièrement libre et volontaire. Vous pouvez refuser de participer à ce projet ou vous retirer en tout temps sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de l'étude, vous n'avez qu'à aviser Mélanie-Joëlle Gorton ; toutes les données vous concernant seront détruites.

#### Compensation

Vous ne recevrez pas de compensation financière pour votre participation à ce projet de recherche.

Des questions sur le projet ?

Pour toute question additionnelle sur le projet et sur votre participation vous pouvez communiquer avec les responsables du projet : Mélanie-Joëlle Gorton et Mme Irène Krymko-Bleton aux coordonnées mentionnées ci-haut.

Des questions sur vos droits ? Le comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants de la Faculté des sciences humaines impliquant des êtres humains (CERPÉ 4) a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche sur le plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la coordination du CERPÉ 4 : [sergent.julie@uqam.ca](mailto:sergent.julie@uqam.ca) ou 514-987-3000, poste 3642.

#### Remerciements

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de ce projet et nous tenons à vous en remercier.

#### Consentement

Je déclare avoir lu et compris le présent projet, les objectifs et l'ampleur de ma participation telle que présentée dans le présent formulaire. J'ai eu l'occasion de poser toutes les questions concernant les différents aspects de l'étude et de recevoir des réponses à ma satisfaction.

Je, soussigné.e, accepte volontairement de participer à cette étude. Je peux me retirer en tout temps sans préjudice d'aucune sorte. Je certifie qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre ma décision.

Une copie signée de ce formulaire d'information et de consentement doit m'être remise.

---

Prénom Nom

---

Signature

---

Date

Engagement de la chercheuse

Je, soussignée certifie

(a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire ; (b) avoir répondu aux questions qu'il m'a posées à cet égard ;

(c) lui avoir clairement indiqué qu'elle/il reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus ;

(d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

---

Prénom Nom

---

Signature

---

Date

## RÉFÉRENCES

- Albrecht, G., Sartore, G.-M., Connor, L., Higginbotham, N., Freeman, S., Kelly, B., ... Pollard, G. (2007). Solastalgia: the distress caused by environmental change. *Australian Psychiatry*, 15, 95-98.
- Assoun, P.-L. (1990). Nature, inconscient et culture chez Freud. Dans P.-L. Assoun (dir.), *Analyse et réflexions sur la nature* (p. 84-96). Ellipse.
- Bardin, L. (1977). *L'analyse de contenu*. Presses universitaires de France.
- Bollas, C. (1989). L'objet transformationnel. *Revue française de psychanalyse*, 53(4), 1181-1198. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54483381/f4.image>
- Boubli, M. et Konicheckis, A. (2002). *Clinique psychanalytique de la sensorialité*. Dunod.
- Carton, S. (2016). Une fonction de la sensorialité : la défiguration des objets. *Revue française de psychanalyse*, 4(80), 975-987. <https://doi.org/10.3917/rfp.804.0975>
- Clément, G. (2012). *Jardins, paysage et génie naturel*. Collège de France / Fayard.
- Cunsolo, A. (2016). Mourning nature: the mental health impacts of ecological grief. *Psychiatry for a Small Planet, Transcultural Psychiatry*, University McGill.
- Denis, A. (2009). De la sensation à l'intuition. *Revue française de psychanalyse*, 73(2), 441-472. <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2009-2-page-441.htm>
- Dodds, J. (2011). *Psychoanalysis and ecology at the edge of chaos. Complexity Theory, Deleuze Guattari and psychoanalysis for a Climate in Crisis*. Routledge.
- Dolto, F. (1984). *L'image inconsciente du corps*. Éditions Seuil.
- Dolto, F. (1997). *Le sentiment de soi, aux sources de l'image du corps*. Gallimard.
- Dolto, F. (1981). Cure psychanalytique à l'aide de la poupée-fleur. Dans F. Dolto, *Au jeu du désir. Essais cliniques*. Éditions Seuil.
- Durmanova, H. (2010). Une sensorialité dans le lien : une matière première en quête de sens. *Le Divan familial*, 2(25), 49-65. <https://doi.org/10.3917/difa.025.0049>
- D'Unrug, M.-C. (1974). *Analyse de contenu et acte de parole*. Éditions universitaires.
- Eliade, M. (1957). *Mythes, rêves et mystères*. Gallimard.
- Fisher, A. (2013). Ecopsychology at the crossroads: contesting the nature of a field. *Ecopsychology*, 5(3), 167-176. <https://doi.org/10.1089/eco.2013.0031>
- Flahault, F. (1978). *La parole intermédiaire*. Éditions Seuil.

- Freud, S. (1916). *On transience* (traduit par J. Strachey). <http://www.freudsrequiem.com/transience.html>
- Freud, S. (1927). L'avenir d'une illusion. Dans S. Freud, *Œuvres complètes* (vol. XVIII, p. 145-197). Presses universitaires de France, 1996.
- Freud, S. (1930). Le malaise dans la culture. Dans S. Freud, *Œuvres complètes* (vol. XVIII, p. 248-333). Presses universitaires de France, 1996.
- Fromm, E. (2002). *Le cœur de l'homme*. Petite bibliothèque Payot.
- Getty, A. (1992). *La Déesse, Mère de la Nature* (traduit par C. Vivien). Éditions Seuil.
- Golse, B. (2013). De la symbolisation primaire à la symbolisation secondaire : plaider pour un gradient spatio-temporel continu autour de la notion d'écart, *Cahiers de psychologie clinique*, 1(40), 151-164. <https://doi.org/10.3917/cpc.040.0151>
- Green, A. (1994). Psychique, somatique, psychosomatique. Dans C. Dejours (dir.), *Somatization, psychanalyse et science du vivant* (p. 167-186). Eshel.
- Harrus-Révidi, G. (1987). *La vague et la digue : du sensoriel au sensuel en psychanalyse*. Payot.
- Hollander, N.C. (2009). When not knowing allies with destructiveness: global warning and psychoanalytic ethical non-neutrality. *International Journal of Applied Psychoanalytic Studies*, 6(1), 1-11.
- Kassouf, S. (2017). Psychoanalysis and climate change: revisiting Searles's the nonhuman environment, Rediscovering Freud's phylogenetic fantasy, and imagining a future. *American Imago*, 74(2), 141-171. <https://doi.org/10.1353/aim.2017.0008>
- Klein, M. (1968). *L'amour et la haine : le besoin de réparation* (traduit par A. Stronck). Payot.
- Koger, S. M. et Du Nann Winter, D. (2004). *The psychology of environmental problems* (2e éd.). Lawrence Erlbaum Associates.
- Krymko-Bleton, I. (2014a). Recherche psychanalytique à l'université. *Recherches qualitatives – Hors-série*, 16, 52-60.
- Krymko-Bleton, I. (2014b). Rencontre et discours de la méthode. *Filigrane : écoutes psychanalytiques*, 23(2), 109-124.
- Krymko-Bleton, I. (2016). Entre la psychanalyse et la linguistique : une démarche de recherche au sein d'un département de psychologie. *Recherches qualitatives – Hors-série*, 20, 487-499.
- Laplanche, J. et Pontalis, J.B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Presses Universitaires de France.
- Lertzman, R.A. (2012). Researching psychic dimensions of ecological degradation: notes from the field. *Psychoanalysis, Culture & Society*, 17(1), 92-101.
- Lertzman, R.A. (2013). The myth of apathy: psychoanalytic explorations of environmental subjectivity. Dans S. Weintrobe, *Engaging with climate change: psychoanalytic and interdisciplinary perspectives* (p. 117-133). Routledge.

- Lertzman, R.A. (2015). *Environmental melancholia: psychoanalytic dimensions of engagement*, Routledge.
- Lucrèce, (ca 99 av. J.-C. ou -55 ou 54 av. J.-C.). *De rerum natura : de la nature* (traduit par Olivier Sers, texte établi par Alfred Ernout). Les belles lettres, 2012.
- Marbeau-Cleirens, B. (1988). *Les mères imaginées : horreur et vénération*. Les belles lettres.
- McDougall, J. (1992). Corps et langage : du langage du soma aux paroles de l'esprit. *Revue Française de psychosomatique*, 1(2), 69-96. <https://doi.org/10.3917/rfps.002.0069>
- McNamara, K.E. et Westoby, R. (2011). Solastalgia and the gendered nature of climate change: an example from Erub Island, Torres Strait. *EcoHealth*, 8, 233-236.
- Meillon, B. et Lauwers, M. (2018). Lieux d'enchantement : approches écocritiques et écopoét(h)iques des liens entre humains et non-humains. *Crossways Journal*, 2(1), 1-13. <https://crossways.lib.uoguelph.ca/index.php/crossways/article/view/4686>
- Mellier, D. (dir.), Ciccone, A. (dir.) et Konicheckis, A. (dir.) (2012). *La vie psychique du bébé : émergence et construction intersubjective*. Dunod.
- Mishan, J. (1996). Psychoanalysis and environmentalism: first thoughts. *Psychoanalytic Psychotherapy*, 10(1), 59-70. <https://doi.org/10.1080/02668739600700071>
- Morin, E. (2007). *L'an I de l'ère écologique et dialogue avec Nicolas Hulot*. Tallandier.
- Morin, E. et Kern, A. B. (1993). *Terre-patrie*. Éditions Seuil.
- Naess, A. (2015). *The call of the mountain*. [Enregistrement vidéo]. <https://www.youtube.com/watch?v=Wf3cXTAqS2M>
- Naess, A. et Rothenberg, D. (2009). *Vers l'écologie profonde* (traduit de l'anglais par D. Bellec). La friche la belle de mai.
- Randall, R. (2005). A new climate for psychotherapy? *Psychotherapy and Politics International*, 3(3), 165-179.
- Randall, R. (2009). Loss and climate change: the cost of parallel narratives. *Ecopsychology*, 1(3), 118-129.
- Roszak, T. (1995). Where psyche meets Gaia. Dans T. Roszak, M.E. Gomes et A.D. Kanner, *Ecopsychology: restoring the earth, healing the mind* (p. 1-17). Sierra Club.
- Roussillon, R. (2007). *Manuel de psychologie et psychopathologie clinique générale*, Elsevier Masson.
- Roussillon, R. (2009). La destructivité et les formes complexes de la « survivance » de l'objet. *Revue française de psychanalyse*, 4(73), 1005-1022. <https://doi.org/10.3917/rfp.734.1005>
- Searles, H. (1972). Unconscious processes in relation to the environmental crisis : psychoanalytic review, *Periodicals Archive Online*, 59(3), 361-374.

- Searles, H. (1986). *L'environnement non humain*. Gallimard.
- Segal, H. (1969). *Introduction à l'œuvre de Melanie Klein* (traduit de l'anglais par E. Ribeiro Hawelka, G. Petit et J. Goldberg). Presses universitaires de France.
- Simonnet, P. (1997). *Le conte et la nature, Essai sur les médiations symboliques*. L'Harmattan.
- Tasset, C. (2019). Les « effondrés anonymes » ? S'associer autour d'un constat de dépassement des limites planétaires, *La pensée écologique*, 1(3), 53-62. <https://www.cairn.info/revue-la-pensee-ecologique-2019-1-page-53.htm?contenu=article>
- Terrasson, F. (2007). *La peur de la nature, au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature*. Sang de la terre.
- Villani, P. (1990). La nature-origine : le fantasme de la création. Dans P.-L. Assoun (dir.), *Analyse et réflexions sur la nature* (p. 7-13). Ellipse.
- Weintrobe, S. (2013). The difficult problem of anxiety in thinking about climate change. Engaging with climate change: psychoanalytic and interdisciplinary perspectives. (p. 33-47). Routledge.
- Widlöcher, D. (2010). Le langage de l'angoisse. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 21, 17-33. <https://doi.org/10.3917/lcpp.021.0017>
- Wiener Psychoanalytische Vereinigung. (1976-1983). *Les premiers psychanalystes : minutes de la Société psychanalytique de Vienne*. (vol. 3, 1910-1911). Gallimard.
- Winnicott, D.W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse* (traduit de l'anglais par J. Kalmanovitch). Payot.
- Winnicott, D.W. (2000). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Gallimard.